



Pratiques pastorales sur les Monts d'Ardèche : un mode d'habiter le territoire

Rapport de synthèse, janvier 2015

Parc naturel régional des Monts d'Ardèche
Domaine de Rochemure – Maison du Parc 07380 JAUJAC



Remerciements

A Béatrice, Isabelle Ambert et leurs parents, André et Agnès Audibert, Isabelle Avond, Béatrice et Gérard Barras, François Blache et sa famille, Samuel et Lisa Bonin, Lynda et Franck Bouet, Sébastien et Ludivine Bourdely, Yves Chanal, Régine et Jeannette Chazalon, Alain et Marcel Debard, Guilhem Dangel et sa famille, Jean Duplan et son fils Patrice, Jean-Marc et Edith Dupuis, Marianne et Houmad El Bezzazi, Gérard Giraud, Mickaël Giraud et sa famille, Magali Gleyze et Thierry Tailland, Mathias Guibert, Frédéric Hubert, Vincent et Marylin Imbert, Damien Lamy, Pierre-Thibault et Isabelle Louche, Laurent Mayet, Fanny Métrat, Vincent Rieu, Marius Rochette, Julien Valade, Sylvie Volle et Olivier Baheux, pour leur participation au projet et pour leur accueil,

et à Flavie Ailhaud pour sa relecture et ses conseils éclairés.

SOMMAIRE

Pratiques pastorales sur les Monts d'Ardèche : un mode d'habiter le territoire

Préambule	4
LE PASTORALISME, UNE AGRICULTURE ECOLOGIQUE	7
La ressource pastorale	8
L'art de tenir la broussaille par les bêtes	10
Des pratiques adaptées au terrain	13
Travailler avec le vivant	19
<i>regarder les animaux</i>	19
<i>pouvoir de vie, pouvoir de mort</i>	21
<i>le troupeau comme un seul corps</i>	25
Le développement des circuits courts	26
L'ENSAUVAGEMENT DU TERRITOIRE	30
Du processus d'embroussaillage	30
La maîtrise du feu	32
Une relation affective au paysage	34
La sauvagine	36
Le loup comme une menace pour la survie des pratiques pastorales	38
Témoignage après une attaque à Borne	40
UNE CULTURE MARGINALE	41
Visions du sauvage : « éleveurs et écolos » pour ou contre le loup	42
Les éleveurs dans le monde rural d'aujourd'hui	44
Dynamiques collectives	47
Un autre rapport au temps, un autre rapport au travail	49
Un mode de vie, un métier de passion	52
En guise de conclusion	56
Les personnes enquêtées	58
Petite bibliographie	60

Préambule

Cette étude a été initiée par un appel d'offre du Parc naturel régional des Monts d'Ardèche qui portait sur l'étude des pratiques pastorales ovines sur ce territoire. La démarche recherchée était double : enquête ethnographique et reportage photographique. Le calendrier du projet courait sur une période allant de juin à octobre 2014.

Un des objectifs de l'étude était de contribuer à la production d'une connaissance sur le pastoralisme dans les Monts d'Ardèche, hier et aujourd'hui. Le projet était aussi porté par des enjeux contemporains de pérennisation de l'activité pastorale, et c'est ce deuxième aspect que nous avons privilégié, le contexte actuel de forte fragilisation de l'élevage ovin nous incitant à aborder les éleveurs avec un regard ancré dans le présent et tourné vers l'avenir de leur activité. Nos rencontres avec des personnes retraitées viennent éclairer les pratiques actuelles mais, peu nombreux, leurs récits n'ont pas fait l'objet d'une analyse historique.

Nous ne connaissions pas le parc des Monts d'Ardèche avant d'y venir pour l'enquête. Nous ne sommes pas non plus spécialistes du pastoralisme mais l'élevage de moyenne montagne m'était familier.¹ Nous avons travaillé à partir d'une liste de contacts de membres de groupements pastoraux² qui nous ont été transmis par Richard Bonin, et d'autres contacts qui nous ont été donnés ensuite par les éleveurs eux-mêmes. Il est à noter cependant que quasiment tous les éleveurs que nous avons interrogés font partie de ces groupements, mis à part trois d'entre eux.

Nous avons réalisé des enquêtes auprès de 21 éleveurs en activité, 4 personnes retraitées³, 2 bergers salariés de l'estive du Tanargue. Les entretiens étaient enregistrés ainsi que des moments de travail et l'environnement sonore des éleveurs. Cette synthèse est une première mise à plat des échanges qui se sont déroulés au cours de l'été 2014. Notre présence sur le terrain s'est organisée en cinq séjours de 4 à 10 jours entre le 13 juin et le 14 août, et une journée début octobre, chez Guilhem Dangel, qui nous a permis de voir des naissances. Nous avons rencontré des éleveurs sur les Cévennes Méridionales, les Hautes Cévennes, les Boutières, le plateau ardéchois, avec des troupeaux de tailles variées, diverses activités complémentaires et différentes situations de vie, installés depuis plus ou moins longtemps, dans un contexte de reprise ou non, travaillant seuls, avec un conjoint ou un associé, vendant en coopérative, à des grossistes ou en direct. Les éleveurs des Cévennes méridionales sont sur-représentés proportionnellement à l'ensemble, sans doute parce que notre premier séjour a commencé par le week-end de la transhumance sur le Tanargue au cours de laquelle nous avons noué de nombreux contacts.

Le temps passé avec les personnes est primordial pour ce type d'enquête qui privilégie la rencontre, la relation. C'est le temps qui permet de dépasser les situations d'entretiens formels pour des moments d'observation et d'échanges plus spontanés, et simplement de faire connaissance. Le photographe avait aussi besoin de tirer profit de différentes qualités de lumière et de suivre les éleveurs dans divers moments de travail. Nous avons donc projeté de passer une journée avec chaque personne. C'était pour nous un temps minimum dans le cadre imposé par le calendrier. Presque tous les éleveurs que nous avons contactés ont bien voulu prendre ce temps-

¹ Dans la région du Diois que j'habite depuis 5 ans, je me suis intéressée à l'élevage ovin à travers différents travaux sonores : *Le loup dans la bergerie* (2012) http://www.arteradio.com/son/615988/le_loup_dans_la_bergerie/; *Les gens de la Terre* (2012-2014), <https://soundcloud.com/c-fontana-sound-docs>.

² 4 Groupements pastoraux ont été constitués grâce au Plan Pastoral des Monts d'Ardèche. Cette structuration des éleveurs a pour objectif « une mobilisation collective pour la mise en oeuvre de projets de développement » (source PNRMA).

³ Dont M. Ambert interrogé avec ses filles Isabelle et Béatrice.

là, nous recevant sur leur lieu de vie, alors qu'ils gardaient les animaux, nous laissant les suivre pour des déplacements de troupeau, en bergerie pour l'alimentation ou des soins, lors de travaux de fenaison, de clôturation, pendant la découpe de viande, acceptant notre présence au moment de l'agnelage, et partageant bien souvent avec nous leur repas. Nous avons ressenti à chaque fois de leur part une envie de partager leur métier et ce qui fait leur mode de vie, leurs aspirations et leurs craintes. Aucune de ces rencontres n'était anodine, chacune amenant un éclairage nouveau, un point de vue particulier, et c'est à grand regret que nous avons quitté le territoire à l'automne sans avoir pu explorer les autres saisons du pastoralisme.

L'enquête ethnographique s'intéresse au point de vue des éleveurs, leur histoire de vie, leur conception du métier, ce qui motive leurs choix et modes d'exploitation, questionnant un certain rapport au vivant, à la terre, aux animaux, au paysage. La photographie vient nourrir l'observation, proposant une autre forme de rencontre, à travers la réalisation de portraits. Il s'agissait, à travers ces deux approches, d'étudier les relations qui se nouent entre des hommes, leurs troupeaux et leur territoire, à travers une activité d'élevage.

Le territoire dont parlent les éleveurs n'est pas le territoire administratif du PNRMA, c'est le territoire subjectif, vécu par chacun d'entre eux, territoire auquel il se sent appartenir : l'Ardèche, les Cévennes, et très souvent « la pente » qui reste une caractéristique territoriale presque unanimement partagée. C'est aussi le territoire resserré de son activité, qui est habité, travaillé : les terres pâturées, fauchées, et le territoire plus large et polymorphe dont il dépend : le plateau, la montagne, les crêtes, mais aussi les lieux d'abattage, de vente, à une autre échelle Bruxelles comme lieu où sont prises les décisions qui le concernent. Ces territoires de moyenne montagne, relativement isolés géographiquement, sont aujourd'hui reliés à l'Europe et au monde par un cadre économique dont les éleveurs dépendent pour subsister⁴ et la tension est forte entre les réalités locales et cet ordre global, à mille lieux des réalités des éleveurs que nous avons rencontrés et auquel ils sont sommés de se conformer.

Le contexte local est caractérisé par une ressource pastorale pauvre et des conditions d'exploitation peu mécanisables et difficiles. Subissant depuis l'après-guerre une forte déprise agricole, ces territoires sont gagnés par la broussaille et un ensauvagement que les agriculteurs, trop peu nombreux, ne peuvent plus maîtriser mais qu'ils parviennent, par leur travail et la présence de leurs troupeaux sur le terrain, à contenir. Les éleveurs⁵ vivent modestement, à l'image de la ressource disponible, conduisant des exploitations ovines peu rentables, le plus souvent combinées à des activités complémentaires. Les pratiques pastorales sont pour eux une façon d'habiter pleinement ces espaces montagnards, en étant par leur activité en relation et en interaction constante avec leur milieu. Insérés dans des relations de dépendance aux conditions climatiques, de sol, de flore, de faune, leur activité repose sur un équilibre toujours précaire. Dans ce contexte, on a affaire à des personnes qui toutes ont fait des choix de vie très affirmés et qui témoignent d'un fort attachement à leur lieu de vie. Une chose qui m'a beaucoup frappée en parcourant ces espaces avec eux est la connaissance intime qu'ils ont de leur milieu et le soin qu'il lui porte, comme si cette intimité qui s'arrête pour beaucoup d'entre nous aux murs de notre habitation ou de notre propriété s'étendait ici par delà les murs à chaque terre pâturée par leurs animaux.

Parler d'habiter, « c'est traiter la dimension géographique dans sa double portée essentielle, existentielle et politique. Autrement dit, habiter, c'est bien se construire en construisant le

⁴ Cf l'article de Bruno Latour sur l'évolution du concept de territoire et inadaptation des administrations territoriales à le représenter. « La mondialisation fait-elle un monde habitable ? », 2009

⁵ J'ai choisi ici d'utiliser le mot « éleveur », qui est le terme le plus souvent employé par les personnes interrogées au cours de nos entretiens, le mot « berger » étant utilisé essentiellement pour évoquer la garde et la conduite du troupeau par bergers salariés ou par des éleveurs (donc réservé aux éleveurs qui gardent). Les uns et les autres emploient aussi fréquemment les termes « d'agriculteur » et de « paysan », plus rarement (3 citations seulement dans les enregistrements) le terme « d'exploitant agricole ».

Monde. C'est la possibilité même de s'affirmer, singulièrement, par, dans, avec, voire contre sa géographie »⁶ Dès lors que l'on considère la notion d'habiter telle que l'a définie Olivier Lazzarotti, le monde intérieur, celui des représentations, de la pensée, des émotions, n'est pas séparé du monde extérieur et de l'observation des paysages. A travers cette notion d' « habiter » on pourra s'interroger sur l'action des éleveurs et de leurs animaux sur les lieux qu'ils occupent, mais aussi sur l'influence profonde qu'exercent sur eux les animaux et le milieu ; comment le regard singulier qu'ils portent sur l'espace qu'ils habitent détermine la relation qu'ils entretiennent avec leurs voisins, comment la façon dont ils façonnent le paysage inscrit en eux une manière d'être au monde et marque le monde de leur passage.

⁶ Olivier Lazzarotti, 2010

Le pastoralisme, une agriculture écologique⁷

« CF Et c'est quoi un paysan, pour vous ?

HEB Un paysan, pour moi, c'est quelqu'un qui s'insère d'une certaine manière auprès d'une instance qui est la nature, qui fait très bien les choses, et qui va essayer de concilier ce que, dans l'échelle humaine, on est susceptible de pouvoir faire, sans tout remettre à plat. Non, c'est tel que, il faut savoir vivre avec ça. Le paysan pour moi c'est ça, c'est le partage au quotidien de ce qui nous est donné, que ce soit un temps de soleil, un temps de brume, un temps de pluie, faire avec ces éléments-là. Voilà, pays, paysan, chaque pays a sa particularité, et puis ici ce n'est pas non plus vouloir refaire la Normandie ou la Beauce, non, c'est de l'agriculture raisonnée. Dans le temps les gens faisaient avec, il faut savoir faire avec aussi. » (Houmad El Bezzazi, Issamoulenc, Lafayot/ Le col de Sarrasset)

Le pastoralisme est défini comme l'ensemble des activités d'élevage qui valorisent, par un pâturage extensif, les ressources fourragères spontanées des espaces naturels, pour assurer tout ou partie de l'alimentation des animaux. A l'échelle du Parc des Monts d'Ardèche, toutes les exploitations d'élevage extensif sont concernées car elles utilisent toutes des surfaces en landes, parcours, sous-bois, sur lesquelles la ressource fourragère pousse spontanément, sans intervention extérieure.⁸

L'activité pastorale repose sur une recherche d'équilibre entre la ressource disponible sur un territoire donné, les besoins de l'éleveur et le troupeau qu'il constitue : « Chaque exploitation a son équilibre à trouver en fonction de ses pâturages, de l'herbe qu'elle a et de la période de l'année où elle a plus d'herbe »⁹. Cet équilibre est fragile, il dépend du climat, du relief, du sol, de la faune sauvage, mais aussi du contexte social, de l'histoire de l'éleveur et de ses valeurs, et de ce qu'il attend en terme de rémunération de l'élevage. Les modes de productions sont ainsi extrêmement diversifiés sur le territoire. La taille du troupeau, le choix des races, l'organisation des pâturages répondent à des situations environnementales et à des histoires de vie particulières, selon qu'on se situe dans un contexte de reprise d'exploitation ou non, que l'éleveur a des activités complémentaires ou pas, un conjoint qui travaille avec lui ou à l'extérieur.

La stabilisation du troupeau en nombre de mères et en nombre d'agneaux vendus se met en place souvent plusieurs années après l'installation. Elle est le résultat d'ajustements successifs (utilisation de nouvelles surfaces, pose de clôtures, extension d'une bergerie, acquisition de nouvelles races, modification du calendrier d'agnelage, etc.) et toujours susceptible d'évolution. Rien n'est acquis dès lors que l'activité est organisée en relation étroite avec l'environnement et ce qu'il offre, et en réponse à des choix de vie qui peuvent évoluer au cours du temps.

⁷ L'appellation d'agriculture écologique a été employée par la sociologue et agronome Estelle Deléage a propos de l'agriculture mise en œuvre par les agriculteurs du Réseau agriculture durable « en ce sens que la structure de production est considérée comme faisant partie intégrante de l'écosystème. Cette agriculture privilégie l'intégration et la complémentarité des productions animales et végétales. »

⁸ Source PNRMA

⁹ F. Blache, Mauras, Marcol-les-Eaux

La ressource pastorale

Le territoire du Parc naturel régional des Monts d'Ardèche compte plus de 38 000 ha en prairies naturelles, landes et parcours. A ces surfaces s'ajoutent les surfaces en châtaigneraies, exploitées ou non, qui sont pâturées par les troupeaux¹⁰.

Quelques coins d'herbe, des ronces, du genêt, des orties, des feuilles, malgré la pauvreté apparente des pâturages, la ressource pastorale est assez diversifiée et les brebis s'adaptent aux territoires de broussaille pour peu qu'ils soient un peu entretenus, ce qui demande, en réalité, un travail considérable. Le genêt, légumineuse, est une ressource susceptible d'être valorisée par les animaux mais son extension est considérée comme un véritable fléau. Les brebis ne le mangent qu'à l'état de jeunes pousses et pour être utilisé, il doit donc être maîtrisé, ce qui n'est pas toujours possible, du fait de surfaces détenues trop importantes par rapport à la taille du troupeau ou bien à cause d'un manque de considération - et donc de gestion- de la broussaille et de son potentiel nutritif, par rapport à celui de l'herbe. L'INRA et l'éducation agricole ont travaillé depuis l'après guerre sur les prairies de montagne et de plaine pour bâtir des références fourragères basées sur la richesse en énergie et en protéine de l'herbe. L'herbe a donc été pendant longtemps la référence en matière de pâturage. Le pâturage des landes à genêts nécessite d'avoir une autre vision de la ressource et du potentiel nutritif des milieux, qui n'est pas encore généralisée. Depuis une dizaine d'année des travaux montrent que le pâturage des broussailles, des ligneux, des genêts présente également un intérêt car il est complémentaire de l'herbe, renforce l'appétence, stimule la digestion.. Et le regard des éleveurs tend à se transformer à travers leur expérience du terrain et par des formations.

Les années de grande sécheresse, ou plus régulièrement en août ou septembre dans les zones sèches comme à Antraigues-sur-Volane, quelques uns¹¹ utilisent le feuillage des arbres pour l'alimentation, plus particulièrement le frêne, ce que les anciens appelaient « faire la feuille » ou « la rame ». L'automne et l'hiver, les châtaignes non ramassées constituent pour les brebis un apport alimentaire conséquent, et les pâturages de montagne nourrissent les troupeaux qui transhument l'été.

« Le cévenol vit grâce au châtaignier et le châtaignier vit grâce au cévenol » (PT. Louche, Laval d'Aurelle)

La châtaigne tient une place considérable dans l'agriculture du territoire, elle compose 30 à 60 % du revenu de certaines exploitations. Cette particularité ardéchoise a permis de maintenir en place de nombreux petits troupeaux qui n'auraient sans doute pas perduré en l'absence de cette production ou de l'apport alimentaire qu'elle constitue pour les animaux. La châtaigne offre une ressource riche et disponible, qui compense bien souvent les maigres récoltes de foin, et permet aux éleveurs de restreindre les apports en bergerie l'hiver, et donc de gagner en autonomie. Dans de rares cas elle est consommée pour la finition des agneaux¹², elle permet en tous cas de bien « retaper » les brebis avant l'entrée dans l'hiver, et de nourrir correctement des brebis allaitantes ou en gestation. Les brebis pâturent sous les châtaigniers sauvages et quelques fois sous les châtaigniers entretenus après la récolte pendant laquelle elles sont mises à l'écart. Elles sont aussi utilisées avant la récolte pour nettoyer sous les châtaigniers qui ne disposent pas

¹⁰ Source PNRMA

¹¹ Sébastien Bourdely à Usclades-et-Rieutord, Fanny Métrat à Antraigues-sur-Volane, les soeurs Ambert à Saint Genest-Lachamp, Frédéric Hubert à Sablière

¹² Par Lynda Bouet par exemple, à Barnas, qui ne complémente pas et qui a mis en place un agnelage d'hiver.

de filets¹³. Cette ressource est rationnée en novembre par certains éleveurs car les brebis, qui en raffolent, pourraient « s'en rendre malades ». Isabelle Avond à Saint Julien-du-Gua garde ses brebis sous les châtaigniers les 15 premiers jours qui suivent la récolte des châtaignes pour les habituer, petit à petit, à cette alimentation, les laissant chaque jour un peu plus et jusqu'à ce qu'elles sortent d'elles-mêmes des châtaigniers.

Le cynips¹⁴, arrivé récemment sur le territoire, est une menace pour les éleveurs dont la récolte de châtaigne constitue un revenu, et pour tous ceux qui l'utilisent comme aliment privilégié des brebis en saisons automnale et hivernale. L'impact du cynips est double puisque la diminution de la ressource en châtaigne diminuerait l'apport alimentaire prélevé sur le terrain, pour un achat accru de céréales ou d'aliment, et qu'elle réduirait par ailleurs la part dégagée par la production de châtaignes proprement dite.

Depuis le début de la problématique du cynips, industriels, Parc, collectivités, profession se sont réunis pour établir une stratégie de lutte et pour anticiper l'après cynips. Des aides sont ainsi mobilisées pour reconquérir de la châtaigneraie, augmenter les surfaces en production, rénover, greffer, replanter. La mobilisation concerne aussi les citoyens dans le cadre d'un appel au don pour sauver la châtaigneraie et financer des lâchers de thorymus¹⁵.

Tous les éleveurs ont introduit le thorymus, prédateur du cynips, et sont confiants sur son action de régulation à long terme mais il s'attendent à voir leur production diminuer pendant quelques années, ce qui les oblige à revoir l'équilibre de leurs productions et à mettre en place des stratégies compensatoires (augmenter la part d'autres productions, augmenter le nombre de brebis, laisser les animaux plus longtemps en montagne à l'automne...)¹⁶. Parallèlement, la Chambre d'agriculture travaille à mobiliser des aides permettant d'amortir les chutes de trésorerie pour les années à venir. Un fond de compensation a été mobilisé et devrait permettre pour les professionnels de couvrir environ 75% des pertes. On ne sait pas ce qu'il en sera pour les non professionnels et ceux pour lesquels la châtaigne constitue une ressource alimentaire familiale et pour les animaux.

L'organisation des surfaces dans la pente, si elle rend le travail difficile, permet de jouer avec le climat et de trouver de l'herbe l'été sur les pâturages les plus hauts, souvent sur des crêtes. Certains éleveurs qui ont des prés de fauche sur le plateau ardéchois montent leurs animaux l'été après la fenaison et les parquent là-haut, ce qui permet aux pâturages du bas de se renouveler. L'achat de terres sur le plateau par des éleveurs des secteurs de pente adjacents, dans les années 70 leur a permis d'augmenter l'herbage en bas, et leur cheptel. Mais l'abandon de prés de fauche, trop difficiles à travailler pour des pâturages, s'est fait au détriment du paysage, un pré non fauché se refermant plus facilement.

Seize éleveurs des Cévennes organisent une transhumance sur le plateau du Tanargue entre le 15 juin et le 15 septembre. Les pâturages du plateau du Tanargue tiennent une place importante dans l'organisation annuelle de la ressource alimentaire de leurs troupeaux dont l'équilibre repose pour partie sur cette estive collective.

¹³ Ainsi chez G.Dangel à Vals-les-Bains.

¹⁴ Originaire de Chine, le cynips est arrivé en France via l'Italie en 2007 et en Ardèche en 2010. Depuis, cette petite guêpe, dont la capacité de reproduction est très importante, a fortement progressé sur le territoire et notamment en Ardèche. Espèce invasive, elle pond dans les bourgeons au printemps et empêche la pousse des feuilles et la formation des fruits. Les pertes de récolte peuvent être considérables. Pour y faire face, les producteurs ardéchois ont recours depuis quelques années à un moyen de lutte biologique mais coûteux : le *Torymus sinensis*, prédateur naturel du cynips. Il s'agit aussi une petite guêpe qui pond dans les galles de cynips et se nourrit de la larve, empêchant donc son éclosion et son développement.

¹⁵ <http://www.cynips-chataigne-ardeche.com/fr/>

¹⁶ Respectivement M.Giraud, F.Metrat, S.Bonin

L'art de tenir la broussaille par les bêtes

« Moi je trouve que le troupeau, il est plus là pour entretenir le paysage que pour produire des agneaux. Parce que voilà, on fait des agneaux à l'herbe, on met 4 ou 5 mois pour les produire. Ce n'est pas de l'industrie d'agneaux, donc pour moi, le troupeau il a plus un impact sur le paysage. Presque l'impact premier, c'est le paysage avant de produire des agneaux, c'est comme ça que je le vois. » (Guilhem Dangel, Vals-les-Bains)

Le pâturage nécessite un entretien et une gestion suivie. La maîtrise de la broussaille et des plantes invasives est une pratique depuis toujours associée à l'élevage extensif : entretenir ses parcours, optimiser les pâturages pour assurer aux animaux une alimentation diversifiée, de qualité et en quantité suffisante. Depuis les années 90, les mesures agro-environnementales ont mis en avant le rôle des éleveurs dans la maîtrise de l'embroussaillage, le renforcement des écosystèmes et la limitation des risques d'incendie. Ces mesures les ont incités à maintenir une pression sur leurs pâturages, alors que la production d'agneaux elle-même était de moins en moins valorisée. Dès lors, leur statut a changé, changement qui selon François Blache a pu s'apparenter à un « bouleversement culturel », modifiant l'image que les éleveurs avaient d'eux-mêmes. Quasiment tous considèrent désormais leur rôle dans l'entretien des milieux ou dans « l'aménagement de l'espace »¹⁷ comme prépondérant alors qu'il résulte, depuis toujours, de leur travail auprès des animaux pour le suivi de l'alimentation. Ce bouleversement a modifié aussi le regard qu'on portait sur eux : « ça a été compliqué et c'est toujours compliqué auprès du public lambda qui ne comprend pas qu'est-ce que c'est que ces paysans, c'est des fonctionnaires... ! »¹⁸

Avec la déprise agricole, et l'abandon de la garde systématique pour des parcs clôturés, l'entretien sur les territoires de pente est de plus en plus difficile. Dans la plupart des secteurs, la pente et la pierrosité rendent la mécanisation des surfaces impossible. L'altitude, le climat, aussi bien en été qu'en hiver, imposent des contraintes supplémentaires. Enfin, les sols pauvres sont peu profonds et acides. Les pluies cévenoles, associées aux fortes pentes, suscitent des problèmes d'érosion qui réduisent encore les potentialités des milieux pastoraux¹⁹.

Dans ce contexte d'extrême fragilité du milieu, le savoir-faire de l'éleveur peut s'apparenter, comme le dit Sébastien Bourdely, à un art, « l'art de tenir la broussaille par les bêtes »²⁰. Le pâturage peut très vite se dégrader, ou au contraire être renforcé par cette intervention des hommes et des animaux. L'art de tenir la broussaille se décline en différentes techniques que l'éleveur emploie pour débroussailler et « pour que la motte revienne », pour que l'herbe se refasse et que le genêt ne repousse pas plus vite que l'herbe... Pour Vincent Rieu, éleveur à Monselgues, il s'agit de « trouver un équilibre sur une exploitation donnée entre le sol nu et la forêt ».

« Tenir les animaux à la garde » permet de maîtriser leur intervention sur le milieu et de l'orienter. Bien que le parcage des animaux soit quasi généralisé, près de la moitié des éleveurs du territoire pratiquent la garde²¹, particulièrement autour du Tanargue, parce que leurs espaces clôturés sont insuffisants, pour économiser le foin ou diriger davantage l'alimentation sur certaines zones, parce que la fragilité du sol et du bâti ancien de terrasses ne peut supporter qu'une intervention très dirigée des animaux, ou encore parce qu'ils se réservent, quand c'est

¹⁷ Yves Chanal, Chanéac

¹⁸ François Blache, Marcol-les-Eaux

¹⁹ Source PNRMA

²⁰ Sébastien Bourdely, Usclades-et-Rieurtord

²¹ 10 sur 21 éleveurs en activité rencontrés

possible, des moments de conduite pour l'observation du troupeau. Quelques uns gardent quasiment toute l'année, d'autres sur des périodes données, jamais pendant la période estivale où le travail de fenaison prend beaucoup de place.

La plupart des éleveurs qui montent leurs animaux l'été sur le Tanargue gardent eux-mêmes et ils confient l'été leur troupeau à deux bergers salariés. Du fait de leur statut d' « éleveurs bergers », ils entretiennent des relations qu'ils considèrent comme particulièrement satisfaisantes avec les bergers salariés, dans un respect mutuel dont témoigne Mathias Guibert, berger sur le Tanargue en 2014 et éleveur dans les Alpes :

« MG Le plus qui change pour moi, c'est la relation avec les éleveurs. Dans les Alpes, c'est des gros élevages alors c'est assez dur, les bergers ils montent, ils vont en chier et ils ne se plaignent pas.

CF Ça change ici parce que ce sont des éleveurs qui gardent aussi ?

MG Et parce que c'est des petits éleveurs, c'est pas des mecs, nous on les appelle les *Pelo* les mecs qui ont 2 ou 3000 brebis, qui ont 5 ou 6 bergers l'été, juste monter les croquettes c'est déjà...

CF Et ici, vous avez des contacts réguliers avec les éleveurs pendant l'estive ?

MG Ici oui, et c'est assez cool, c'est assez sain, c'est pas une relation employé employeur classique, dégueu quoi. Ils ne nous chouchoutent pas mais ils sont contents qu'on soit là et ils nous mettent dans les supers conditions. Et ils ont monté des brebis qui étaient en état. »

La gestion de l'herbe est au cœur du savoir faire du berger, dont le travail consiste à valoriser au mieux la ressource sur un territoire donné, à s'assurer que les brebis mangent bien et qu'elles sont en bonne santé.

« DL C'est bien parce qu'ici, il faut vraiment essayer de trouver le top de la solution pour valoriser au maximum. Je trouve ça bien parce que c'est la base du métier. La base du métier c'est de faire manger les brebis donc de gérer correctement son herbe hiver comme été. (...)

CF Donc le travail bien fait, c'est des pâturages qui sont bien utilisés ?

DL Oui, pour que l'année d'après on puisse se dire qu'il y aura peut-être encore plus d'herbe, et que les brebis pourront manger jusqu'au bout. *Optimiser* c'est le mot pour moi, se dire qu'on peut optimiser dans son travail tout le temps c'est rassurant je trouve, pour le moral en fait. Ca tombe bien puisqu'on est tombé sur un endroit où on peut faire mieux. » (Damien Lamy, Berger sur le Tanargue en 2013 et 2014)

Cette conduite était menée par les anciens qui gardaient dans une grande proximité entre le berger et son troupeau. Aujourd'hui, sauf quelques exceptions, tous les éleveurs ont clôturé des parcs²² et l'alimentation est à la fois moins dirigée (certaines parties, plus ou moins importantes selon la taille des parcs, ne sont pas exploitées), et moins stimulée (l'été les brebis chôment une bonne partie de la journée dans les parcs). Dans les espaces clôturés, elles se débrouillent et l'éleveur passe régulièrement les voir, leur donner du sel, prodiguer des soins, et les déplacer d'un parc à l'autre au cours des saisons et selon leur état. La pratique des lots permet de déplacer les animaux sur des surfaces plus ou moins riches selon leurs besoins alimentaires. Les brebis en lactation ont les meilleurs prés et les plus accessibles, les autres peuvent aller dans les endroits plus difficiles d'accès, et diversifier leur alimentation.

Les espaces pâturés sont gérés plus ou moins étroitement. Certains se contentent de petites surfaces sur lesquelles ils vont intervenir régulièrement pour favoriser l'herbe, d'autres ont des surfaces plus importantes où les brebis trouveront de quoi se nourrir en se déplaçant davantage, mais exerçant moins de pression sur le milieu. Pour tenir la broussaille comme le genêt, très dominant sur le territoire, ou encore le brachypode, invasif sur certaines surfaces, l'idéal est de pouvoir parquer « assez serré », si l'éleveur a les moyens de faire de petits parcs. Il va chercher à exercer la pression des brebis sur les jeunes pousses de broussaille, à « les faire tirer » alors que

²² La création de parcs a commencé dans les années 60 ou 70 selon les secteurs, « Avant on n'avait pas les moyens et ce n'était pas la mentalité » (Gérard Giraud à Saint-Julien-du-Gua).

la ressource est encore tendre car le genêt ensuite se transforme en « bois » dont elles ne voudront pas. L'article 19 a pu inciter des éleveurs comme Yves Chanal à Chanéac à créer des parcs plus petits, dans son cas pour maîtriser le brachypode invasif sur ses surfaces. Passionné par le pastoralisme il a suivi avec intérêt des formations organisées par l'intermédiaire du Groupement de Valorisation Agricole. Des éleveurs se sont quelquefois associés à des chercheurs ou à des gestionnaires de l'environnement pour leur action et leur connaissance du milieu. Vincent Rieu travaille en collaboration étroite avec le Conservatoire d'Espaces Naturels de Rhône Alpes (CEN) sur la gestion du réseau de tourbières du plateau de Montselgues, menant ses brebis pour des travaux de débroussaillage tout en tenant compte des espèces protégées²³. Il est aussi consulté pour sa connaissance fine de la zone par le conseil général qui y réalise des acquisitions foncières²⁴.

Si la garde est encore très valorisée, certains éleveurs comme Vincent Rieu défendent aujourd'hui une forme de « laisser-faire », en particulier dans les pâturages vastes et assez pauvres. Selon lui, et d'après les observations qu'il a tiré des recherches menées avec le CEN, les brebis vont naturellement prélever ce dont elles ont besoin pour se nourrir et rester en bonne santé si on les laisse faire : « Quand elles ont mangé trop humide ou trop fin, elles vont chercher quelque chose de plus grossier pour leur permettre de ruminer, pour activer la rumination. Si on leur donne que du grain mettons, elles se gonflent, ça ne marche pas. Il faut laisser faire la nature ! », les agneaux apprenant par mimétisme de leur mère la bonne façon de se nourrir, ce que Vincent Rieu appelle « l'éducation à manger la broussaille. » Linda Bouet, sur les crêtes de Barnas, laisse ses brebis en liberté sur un vaste territoire. Les animaux perdent toute familiarité et évoluent en autonomie. Elle aussi considère qu'il faut « laisser faire la nature ». Les pratiques de Vincent comme de Lynda sont en adéquation avec les territoires qu'ils occupent et la situation de déprise agricole²⁵. Dans le même sens, Sylvie Volle est attentive aux plantes choisies par les brebis et aux rôles que ces plantes jouent dans leur équilibre alimentaire. Tous trois considèrent ici les brebis comme acteurs du pastoralisme (au même titre que les chiens de façon plus unanime) et capables de s'alimenter de la meilleure façon, discours qui tranche avec d'autres propos selon lesquels, sans bergers, les brebis vont toujours aller manger la même chose et ne savent pas s'autoréguler.

« Moi j'apprend plein de choses, je regarde et après j'essaie de me renseigner. Quand on est arrivés par exemple en bas (*hivernage à Lanas*), les brebis, elles se jetaient sur les baies de cade, du genévrier, je me dis : quand même, il faut que je fasse gaffe, peut-être qu'elles ne connaissent pas, parce que du coup elles ne connaissent pas la végétation du sud... peut-être que ça peut être toxique pour elles... et puis, sur le coup, je n'avais rien trouvé là-dessus et un jour dans une formation avec un vétérinaire, on me parle du cade comme un vermifuge naturel, mais c'est incroyable je dis !.. Et il y a d'autres plantes qu'elles vont manger comme ça, selon leurs besoins. » (Sylvie Volle, Molines, Dornas et Lanas)

Les brebis peuvent tirer de la broussaille leurs besoins en alimentation mais leur impact de débroussaillage est limité. Elles peuvent la faire régresser mais, dès lors que l'éleveur relâche la pression du troupeau, le genêt repousse. Son rôle sur le milieu et les pâturages ne se limite donc pas à la conduite des animaux, l'entretien mécanique est toujours nécessaire et l'écobuage, en dernier ressort, s'avère indispensable dans beaucoup de secteurs, mais ne fonctionne que s'il est suivi par une intervention animale sur la repousse.

²³ En particulier l'Azurée des mouillères

²⁴ Sur la période 2006-2010, la gestion du plateau de Montselgues a fait l'objet d'un programme LIFE «Préservation des landes, tourbières et chauves-souris du plateau de Montselgues ».

²⁵ Sur les crêtes de Barnas Lynda Bouet note que les pâturages disponibles, de bonne qualité, pourraient permettre l'organisation d'une estive collective.

Des pratiques adaptées au terrain

Le territoire du Parc des Monts d'Ardèche compte plus de 480 exploitations détenant des ovins mais 64 % d'entre elles ont moins de 45 brebis. Il peut s'agir d'exploitations avec un autre élevage, une activité complémentaire, ou d'exploitations non professionnelles avec quelques animaux pour l'entretien d'une petite châtaigneraie par exemple. Seulement 30 exploitations ont plus de 300 brebis et parmi celles-ci 4 ont plus de 500 brebis. Les exploitations ovines se concentrent principalement sur la zone des Boutières, avec des densités supérieures à 1000 brebis par commune ou encore au sud-ouest du Parc, sur la commune de Montselgues et les communes autour du Tanargue. Le Parc comptabilise plus de 34 000 brebis en 2010 avec plus de la moitié de l'effectif situé dans les Boutières.²⁶

Tous les éleveurs que nous avons interrogés sont des éleveurs professionnels et ont plus de 60 brebis, 8 ont de 60 à 150 brebis (5 en Cévennes méridionale, 1 à Balazuc qui estive sur le Tanargue, 2 en Haute Cévennes), 9 de 151 à 300 brebis (2 en Cévennes Méridionale, 2 en Haute-Cévennes, 4 dans les Boutières), 4 ont de 300 à 500 brebis (2 dans les Boutières, 1 en Haute-Cévennes, un sur le plateau ardéchois). Proportionnellement à leurs nombres respectifs sur les différents secteurs du territoire, les éleveurs des Boutières sont sous-représentés dans notre échantillon, et les éleveurs des Cévennes Méridionales surreprésentés.

La situation du territoire est celle d'une agriculture de montagne assez éloignée du modèle d'agriculture dominant aujourd'hui : des troupeaux de petites tailles, une mécanisation limitée, une utilisation de la chimie (insecticides, engrais, débroussaillants) très restreinte²⁷, des rendements de production modestes, la qualité étant privilégiée le plus souvent au détriment de la quantité produite. Les exploitations sont souvent associées à des activités complémentaires et les pratiques d'élevage tendent vers l'extensif. Même pour ceux qui font de l'agneau de bergerie, le travail sur les pâtures avec les mères reste au cœur de l'activité.

Les terrains en pente, fragiles, ne pouvant pas accueillir de gros troupeaux, les plus importants sont gérés par lots :

« Dans des régions comme ici, 500 brebis elles ne sont pas ensemble. Il y a 100 brebis dans un parc, une centaine là, peut-être 50 à côté mais ce n'est que des petits lots parce qu'ici ce n'est pas gérable le gros troupeau, le terrain craint beaucoup, le terrain se détruit facilement parce que ce n'est pratiquement que du sable alors ça ravine facilement. C'est pour ça que c'est tout divisé les troupeaux. Un troupeau... 150 brebis, maximum 200 peut-être... C'est piétiné, c'est ce qu'il faut craindre. Quand elles s'ennuient elles se mettent à tourner et ça ne fait que *drayer* comme on dit dans notre jargon (Gérard Giraud à Saint-Julien-du-Gua).

Dans ce contexte de grande fragilité du terrain, augmenter le troupeau ne permet pas nécessairement d'augmenter la productivité car on augmente beaucoup le travail et les charges. Mais pour ceux qui ont beaucoup de bêtes, diminuer la taille d'un troupeau ne s'envisage pas toujours facilement. Tout semble affaire de lâcher prise, s'adapter au milieu plutôt que de lutter pour l'adapter à une production souhaitée.

²⁶ Source PNRMA

²⁷ Bien que cet aspect ait peut-être tendance à être minimisé.

Les éleveurs sur le territoire privilégient l'adaptation des animaux au terrain, à travers le choix de races rustiques, « des brebis qui se débrouillent avec ce qu'elles ont dehors », même si elles ne sont pas les plus compétitives au niveau de la production. Le choix de certaines races en voie de disparition comme la Rouge du Roussillon ou la Raïole peut être motivé par souci de préservation exprimé par l'adhésion à des associations de sauvegarde comme l'Association des Eleveurs de brebis Rouges du Roussillon, Causse des Garigues et Raïoles à laquelle plusieurs éleveurs des Cévennes participent. L'attachement familial et sentimental à une race joue dans son maintien d'une génération à l'autre. Ainsi la BMC, Blanche de Lozère ou Blanche du massif central, est de loin la race la plus représentée dans les troupeaux que nous avons vus, alors même que cette race, améliorée génétiquement, a aujourd'hui beaucoup perdu de sa rusticité. Elle est suivie dans notre « échantillon » de la Rouge du Roussillon et de la Noire du Velay. On note que plusieurs troupeaux sont en conversion Mérinos, ce que certains interprètent comme un effet de mode, ou comme une incitation des coopératives. D'autres diront que les expériences des uns profitent aux autres, et que cette race est adaptée au travail en extérieur et en parcs, qui est la pratique la plus courante.

De nombreux troupeaux sont de races mixtes²⁸, tendance plus accentuée dans les Cévennes, ce que ne manque pas de noter Mathias Guibert, berger sur le Tanargue et éleveur dans les Alpes qui est plus habitué à des troupeaux uniformes. On a dénombré pas moins de 15 races représentées dans les 21 troupeaux que nous avons observés, ce qui est remarquable sur le plan de la biodiversité et exprime des choix de races très personnalisés.

Les éleveurs bergers choisissent des marcheuses, (Rouges, Raïoles, Bizet), capables de « faire du stock », de « faire du gras » dans les périodes d'opulence²⁹. LA BMC est une race adaptée à l'environnement montagnard, qui ne craint pas le froid et le vent hivernal. Une race cependant lourde, réputée se déplacer plus que nécessaire. Selon Jean-Marc Dupuy, à force de sélection, la BMC ne fait plus de gras mais plus de réserves non plus, ce qu'il fait quelle mange beaucoup :

« Les brebis ne font pas de réserve donc il faut des prés plus riches.. avec des engrais ! C'est un cercle vicieux ! Après il faut plus de nourriture, plus de protéines... Que les Rouges elles auraient tendance à faire du gras, les Raïoles aussi, elles auraient tendance à faire du stock. C'est la brebis accordéon la brebis des Cévennes » (Jean-Marc Dupuy, Balazuc, estivant sur le Tanargue).

Alain Debard, qui a travaillé avec un sélectionneur sur la BMC pour augmenter sa prolificité, l'a vue évoluer vers des animaux extrêmement prolifiques mais qui ont perdu en adaptation au terrain et en valeurs maternelles :

« On avait 25% de brebis qui n'en faisaient qu'un et 65 % qui en faisaient deux, donc on a dit : Il faudrait qu'elles en fassent toutes deux. On travaillait avec un sélectionneur en Haute-Loire, 20 ans après on a eu toujours 20% de brebis qui n'en faisaient qu'un mais dans les 85% qui en faisaient normalement deux, il y en avait 35 à 40% qui en faisaient trois et plus, et certaines pouvaient en faire 4 et 5. Alors après, c'était des portées foutues, les bêtes étaient épuisées, et c'est pour ça qu'on a arrêté. En fait elles ne pouvaient pas courir donc on était obligés d'acheter pour leur donner à l'intérieur. Tandis que la Mérinos, ce n'est pas pareil... » (Alain Debard, Arcens).

Alain Debard convertit actuellement son troupeau en Mérinos, plus légère et mieux adaptée selon lui à ses surfaces de garrigue, pentues et fragiles. Il a actuellement encore les deux troupeaux séparés, dont l'un augmente et l'autre n'est pas renouvelé. Avec la Mérinos il travaille davantage en extérieur. Ses Blanches font beaucoup d'agneaux mais ont beaucoup de pertes, elles deviennent lourdes en fin de gestation, et finalement restent en bergerie. Malgré les pertes, sa productivité était beaucoup plus importante en BMC mais il avait beaucoup plus de frais

²⁸ 1 tiers des troupeaux rencontrés. Parmi les 21 troupeaux 7 sont mixtes, mélangés. 11 Sont en race pure, (dont certains avec deux races en deux lots séparés), 3 ont des troupeaux d'une race croisée IDF Texel ou Préalpes.

²⁹ Jean-Marc Dupuy, Balazuc

(jusqu'à 900 agneaux avec 600 brebis alors qu'il n'atteint pas tout à fait 400 agneaux avec 400 Mérinos). Son travail avec les deux troupeaux en parallèle montre deux orientations, l'une dont l'objectif est d'accroître les rendements, l'autre davantage en adéquation aux surfaces disponibles, et plus extensive. Ses blanches font des agneaux terminés en bergerie en 90 jours, les agneaux en mérinos sont terminés en 5 mois minimum en extérieur et pour 20% d'entre eux vendus sans passage en bergerie et sans complément alimentaire. L'alimentation en herbe en extérieur favorise une bonne lactation et réduit les risques de mammites et les animaux sont en meilleure santé. Alain Debard se sent aujourd'hui avec la Mérinos « plus berger qu'éleveur » :

« AD Je vais vous dire un truc c'est que, quand j'avais les blanches, je disais : Je suis éleveur de brebis, avec les mérinos on est bergers, ce n'est pas pareil ! Parce que quand on est éleveur, on a des bêtes, on les soigne, on produit, on va vers une forme d'intensification, on va regarder toujours le côté comptable quoi, vous comprenez ? On dit si on fait une erreur on va la payer tant... Par contre, quand on est avec les mérinos, on travaille des grandes surfaces, on est plutôt des bergers. On travaille la brebis, l'environnement, moins dans un but comptable parce que les brebis on va les adapter par rapport aux surfaces, par contre on va se déplacer plus, on est mieux berger.

CF Et ça, ça vous plaît ?

AD Mieux oui. Parce qu'éleveur c'est : on se lève le matin, on prend les tracteurs, on fonce... il me semble qu'il y a une différence de termes.

CF La gestion est plus simple ... ?

AD La gestion est plus simple mais c'est plus pointu au niveau des brebis

CF Et vous connaissez mieux les brebis maintenant ?

AD Je ne sais pas, c'est plus visuel, on est obligé de se déplacer, d'étudier sur le terrain. Alors que quand elles sont enfermées on s'habitue, le problème n'est pas le même. Les blanches elles allaient dehors, tac, il y a moins d'herbe dehors on approvisionnait dedans. On ne cherchait pas trop à comprendre, elles rentraient le soir, tac on donnait, elles mangeaient et terminé. (...)

CF Vous passez plus de temps avec les animaux ?

AD Ça n'a rien à voir, on est bergers ! Alors qu'à l'intérieur ça se maîtrise facilement.

CF Et les blanches entretenaient moins alors ?

AD Bien sûr, elles allaient toujours moins loin, les agneaux étaient à l'intérieur.

CF Vous avez vu la différence dans le paysage ?

AD Oui, les BMC ce sont des brebis lourdes, elles abîment énormément et quand elles mangent, la blanche elle mange très vite, elles arrachent des touffes d'herbes alors que les mérinos elles mangent un brin après l'autre, ça a une petite bouche et la motte ça l'abîme bien moins. Il y a beaucoup plus d'herbe. Et la blanche elle court, ça fonce, c'est toujours en déplacement et à fond la caisse alors que la Mérinos il y a de l'herbe là, elle va rester là... c'est mieux ! Enfin, pour cette garrigue-là, c'est mieux. » (Alain Debard, Arcens)

On voit ici que c'est l'animal qui détermine le mode de travail et la relation au territoire mais aussi la façon dont l'humain se définit à travers une identité professionnelle. L'éleveur s'adapte à des animaux, à un territoire rapproché, mais il reçoit aussi l'influence d'un modèle de production défini à l'extérieur de ce territoire qui tend à imposer ses méthodes, ici la sélection génétique. Le rapport sensible que les éleveurs entretiennent à leur milieu se trouve souvent contrarié par un modèle d'agriculture technicienne qui leur est imposé par les directives actuelles de l'agriculture, à travers les institutions, dans les formations, et par des réglementations et obligations.

Des béliers de races améliorées sont utilisés pour travailler la qualité bouchère des agneaux, béliers Ile de France le plus souvent ou Texel. Ces béliers, achetés chez des éleveurs sélectionneurs, généralement élevés en bergerie, s'adaptent mal aux pratiques extensives car ils n'ont pas l'habitude de travailler en extérieur. Certains éleveurs sont opposés à leur utilisation qui ne correspond pas à leur modèle d'élevage, au profit de béliers déjà acclimatés à leur territoire et qui peuvent être échangés. L'obligation de certification de la voie mâle prévue par l'article 653-6 du code rural et de la pêche, qui devait prendre effet en 2015, remettait en question ce droit des éleveurs à organiser leur propre sélection et était perçue par beaucoup

comme une mainmise sur leur façon de travailler³⁰. Elle allait à l'encontre d'une tentative d'adaptation personnelle et locale à un milieu de vie. C'est aussi la recherche de la meilleure adaptation possible au territoire qui fait que la plupart des éleveurs gardent des agnelles de renouvellement.

« Moi j'ai un troupeau relativement sain, très adapté. Je garde mes agnelles parce qu'elles sont élevées à l'herbe et bien acclimatées, si je prends des brebis extérieures elles ne s'y font pas. (...) Avant j'achetais des béliers à Saint Chily, je ne le fais plus parce que c'est des béliers élevés à l'intérieur, à l'aliment, j'en ai achetés de jolis, très chers, je les mets en montagne là où on va.

CF Ils ne mangent rien ?

LB Non, j'en ai un qui est mort ! Ils ne supportent pas, ils ne sont pas habitués. Nous, entre bergers maintenant, on essaie de prendre des béliers entre nous qui sont acclimatés.

CF Ca peut tourner d'une exploitation à l'autre ?

LB Oui, on se les échange. Mais là on a un souci avec le génotype qu'ils veulent nous imposer, on n'est pas du tout d'accord, surtout les bios, surtout que ça ne va pas être facile de trouver, ils vont nous les vendre.

CF Qu'est-ce que ça signifie exactement ?

LB Ils veulent nous vendre des béliers génotypés qui sont indemnes de tremblante. Mais moi, la tremblante, en 20 ans je n'y ai jamais été confrontée et surtout il faudra acheter les béliers industriels et ça, il n'en est pas question. » (Linda Bouet, Barnas)

Les modes d'alimentation des animaux sont aussi très variés, de l'extensif pur dans un élevage des Cévennes où les brebis mangent dehors toute l'année et ne sont complémentées qu'en foin et éventuellement en Luzerne, à certains secteurs d'altitude où la ressource est jugée insuffisante l'hiver pour offrir une autonomie alimentaire³¹, et les animaux nourris cinq mois de l'année en bergerie. Entre ces deux extrêmes on a des cas où les animaux sont nourris en bergerie mais sortent quand même dès que le temps le permet, des cas où ils ne sont complémentés qu'à partir de janvier grâce à la ressource en châtaigne, des cas où l'apport alimentaire pour les brebis allaitantes ou la finition des agneaux est composé de foin, de luzerne et de céréales fermières, d'autres fois d'aliment industriel, avec ou sans OGM, bio pour les élevages labélisés. Promu par les marchands, l'aliment industriel est critiqué par la plupart des éleveurs rencontrés, même parmi ceux qui l'utilisent (le plus souvent pour la finition des agneaux). L'aliment industriel est cher, « on ne sait pas bien ce qu'il contient », « ça ne fait pas naturel »³² mais il permet une finition plus rapide, « un agneau qui va vite »³³ conforme aux critères des coopératives. Ceux qui vendent en coopérative et qui veulent avoir des agneaux « corrects » ou des agneaux « jeunes » indiquent qu'ils n'ont pas d'autre choix que de compléter, de « booster » les agneaux à l'aliment. Le point de vue de Mikaël Giraud, qui met en avant la technicité et l'efficacité des aliments proposés sur le marché aujourd'hui, est assez marginal :

« MG Aujourd'hui on finit les agneaux assez vite parce qu'on a des équilibres sur les alimentations qui sont très pointus quoi. Techniquement on a beaucoup évolué là-dessus.

CF C'est-à-dire ?

MG On a des aliments qui sont très équilibrés, qui poussent un peu plus là où il faut, qui sont un peu plus riches dans certains matières pour gagner un peu du temps, tout ça à base de céréales. On n'a plus les aliments d'une époque où on les gavait avec des produits... un peu de tout. Aujourd'hui, c'est céréales mais avec un équilibre minéral qui permet d'avoir un agneau qui va vite.

CF C'est combien de temps à la finition ?

MG Il faut compter minimum 6 semaines en bergerie. Moi je considère que dès que je rentre les agneaux environ 6 semaines après j'en mets à la vente.

CF Ils ont quels aliments ?

³⁰ Décidée en 2006, annoncée pour 2015, la certification obligatoire de la voie mâle a été abrogée par la Loi d'Avenir Agricole publiée le 14 octobre 2014.

³¹ Sur la commune de La Rochette, Marius Rochette raconte que ses parents, dans les années 40, ne gardaient pas d'animaux l'hiver, ils ne faisaient pas d'agneaux de bergerie. Les agneaux étaient achetés au printemps sur des foires, des agneaux souvent « qui n'avaient pas eu soin » et revendus à l'automne sur des marchés à des négociants.

³² Isabelle Avond, St-Julien-du-Gua

³³ M. Giraud, Saint-Joseph-des-Bancs

MG Pendant 6 semaines ils ont un aliment à base de céréales, concentré quoi, plus du fourrage à volonté, c'est tout à volonté. »

Maryline Imbert a modifié récemment les habitudes alimentaires de ses animaux vers « plus de pastoralisme » et l'achat de mélanges de céréales fermiers, sans limiter pour autant les rendements de ses brebis laitières :

« Tout ça, ce sont des choix qui se sont affinés au fur et à mesure parce que moi j'ai continué à faire des formations, avec Agribio Ardèche. Donc on a aussi au fur et à mesure géré l'alimentation de façon différente.

CF C'est-à-dire ?

MI La première année on achetait de l'aliment comme j'avais vu en stage, on a bien boosté les brebis avec et on achetait de la luzerne. Et puis on est partis un peu plus en mélanges fermiers, maïs, orge, minéraux et la luzerne achetée, pas d'aliment tout prêt. Déjà l'aliment tout prêt on avait fait sans OGM mais là on est revenus sur un mélange fermier. On a testé une année, on a bien tenu malgré les commerciaux qui sont revenus à l'attaque. Au niveau lait, on avait des bons résultats, donc cette année on est repartis comme ça. Ethiquement moi je préfère, on sait ce qu'on donne. L'idée c'était de ne pas forcément gaver les brebis parce que les gens qu'on avait rencontrés en formation ils disaient : une bête elle va manger beaucoup mais elle va aussi faire beaucoup de déchets derrière, les marchands d'aliments ils sont contents parce que plus elles mangent, plus on les engraisse aussi, mais ce n'est pas forcément comme ça qu'on a les meilleures rentabilités. »

Une majorité d'éleveurs font un agnelage de printemps³⁴, le plus souvent au début du printemps, seul³⁵ ou associé à un agnelage d'automne, le second étant souvent moins important, pour le « rattrapage ». Certains associent³⁶ l'agnelage de printemps à un agnelage d'automne et à un agnelage d'hiver, dans un autre cas à un seul agnelage d'hiver. L'agnelage de printemps permet de profiter au mieux de l'herbe, l'agnelage d'automne de la repousse sur les prés de fauche et de l'alimentation en châtaignes. Les brebis qui mettent bas en hiver³⁷ profitent aussi des châtaignes en fin de gestation. Quelques rares éleveurs encore laissent le bélier dans le troupeau quasiment en permanence et les brebis « se gèrent elles-mêmes », tendant toujours vers l'agnelage de printemps.

Les agnelages dessaisonnés correspondent à des stratégies de vente le plus souvent : avoir des agneaux mieux payés par la coopérative, des agneaux toute l'année pour la vente directe, ou calés sur des demandes des consommateurs, pour des fêtes en particulier, l'Aïd El Khébir surtout, Pâques.

Presque tous ceux qui ont expérimenté les 3 agnelages en deux ans, pour produire davantage, en sont revenus à cause de l'épuisement des bêtes et parce qu'ils n'étaient pas en mesure de produire davantage de foin pour alimenter une production d'agneaux accrue, le coût de l'alimentation acquise était trop élevé.

Du fait de contraintes propres au territoire (climat, faune sauvage, pauvreté des pâturages, embroussaillage) peu d'éleveurs font de « purs » agneaux d'herbe. La plupart des mises-bas se font aujourd'hui dedans et la finition dans la majorité des cas en bergerie. Entre « l'agneau d'herbe » (quelques cas) et « l'agneau de bergerie » (quelques cas), il existe une multitude de cas « mixtes ».

³⁴ 16 sur 21 éleveurs en activités interrogés

³⁵ pour 7 d'entre eux

³⁶ dans deux cas

³⁷ deux cas

La plupart des éleveurs indiquent ne pas avoir la ressource suffisante pour finir les agneaux à l'extérieur. Ceux qui travaillent en coopérative doivent maîtriser la croissance des agneaux pour la conformation et, pour faire des agneaux jeunes, qui grandissent rapidement, la gestion en bergerie est plus facile. Le choix des agneaux d'herbe est souvent lié à un mode de vente directe ou pour l'Aïd El Khébir. Moins coûteux, il oblige l'éleveur à garder son lot aussi plus longtemps. Certains font encore du « broutard à l'herbe » qui peut être vendu entre 6 et 12 mois. L'élevage d'agneaux d'herbe est associé à des justifications éthiques : la maîtrise de l'alimentation, éviter les achats extérieurs, dépenser le moins possible et favoriser l'autonomie et la préservation du bien-être des animaux. Les animaux élevés en plein air sont plus résistants aux maladies et plus beaux. Les agneaux d'herbe sont aussi considérés par un certain nombre d'éleveurs comme meilleurs que les agneaux nourris uniquement en bergerie. Marianne El Bezzazi dit que « le pastoralisme donne une autre viande », Isabelle Avond, qui pratique deux agnelages, que les agneaux nés en mai sont meilleurs que ceux qui naissent en décembre. D'autres défendent à l'inverse l'agneau de bergerie comme une viande jeune, moins forte en goût et donc meilleure. Ainsi Sébastien Bourdely qui travaille en agneau de l'Adret :

« Le consommateur, il ne demande pas un agneau qui ait un an, qui soit fort, qui soit maigre, qui n'ait point de viande. Il cherche un agneau qui soit tendre, pas vieux, qui ait du goût, qu'il y ait de la viande sur une côtelette. Il veut quand même se régaler. Donc quand on arrive à faire des agneaux qui plaisent au consommateur on est contents. »

Les consommateurs sont supposés aimer la viande jeune et tendre, pourtant le marketing du label agneau de l'Adret est fondé sur l'image d'un troupeau sur un versant de montagne ensoleillé, et on est là assez loin de l'agneau de bergerie qui domine pour ce type de production³⁸.

Selon Mickaël Giraud, le consommateur préfère aussi une viande qui ne soit « pas trop rouge », la viande rouge étant celle des agneaux élevés à l'extérieur.

« MG l'agnelage de mai c'est une période où il y a toujours une poussée d'herbe intéressante donc les agneaux sortent avec les mères contrairement à l'hiver où ils sont en bergerie.

CF Ça ne fait pas les mêmes agneaux ?

MG Si vous arrivez à y trouver la différence, il faut me le dire !

CF Je me pose la question en fait ?

MG Peut-être un peu sur la couleur mais franchement les agneaux qu'on fait avec du foin et de la céréale ils sont super bons. Ce n'est pas les vieux agneaux... passé un temps les agneaux il fallait 6 mois pour les mener à terme donc forcément c'était des agneaux plus durs, plus fermes, plus forts surtout, et c'est un peu l'image que certains ont gardé de ces agneaux forts qui sont immangeables quoi. Aujourd'hui les agneaux de 3 à 6 mois c'est très très bon, c'est pas fort, c'est assez tendre.

CF Mais qu'ils mangent du foin en bergerie ou de l'herbe en extérieur ça ne donne pas un goût différent ?

MG Non. Peut-être qu'il y en a qui vous diront le contraire. Moi je trouve qu'on a une alimentation plutôt équilibrée, après les 6 dernières semaines ça peut modifier le goût parce que ça rentre en bergerie ils sont essentiellement au foin et à l'aliment. Après on arrive à modifier un peu les couleurs, si c'est le plus important je ne sais pas..

CF Les couleurs ?

MG La couleur de viande, oui, un agneau qui reste toute sa vie dehors la viande est beaucoup plus rouge et ça, les consommateurs, ils n'aiment pas trop. C'est le consommateur qui guide le commerce il ne faut pas croire ! »

Ainsi les viandes de broutard ou de tardon, comme le soulignent Jean-Claude Duclos et Marc Mallen dans les Alpes du Sud, n'ont plus la faveur des consommateurs qui leur préfèrent des

³⁸ On peut lire sur le site de l'agneau de l'Adret <http://www.agneau-adret.fr/que> « Son lancement a pu se faire grâce à une longue réflexion de l'ensemble de la filière après un an d'étude et des enquêtes pour connaître les attentes des consommateurs et des distributeurs. Réunis et questionnés, ils ont été unanimes : cette viande doit être un symbole de la nature, de bon goût, de soleil. Tous avaient l'image d'un beau troupeau, sur le flanc d'une colline ensoleillée... »

viandes «blanches», au goût uniforme et peu marqué. Pourtant seule la viande d'animaux élevés à l'herbe en extérieur rend compte des qualités de l'environnement dans lequel les animaux évoluent et met en valeur un patrimoine : « D'un mode d'élevage, autrefois susceptible de produire différents types de viandes, différentes laines et différentes races animales, ne subsistent plus que des systèmes d'élevage dont la production a été segmentée et homogénéisée, qui ne fournissent au consommateur qu'une seule catégorie de viande, parfois labélisée, mais banalisée, peu différente d'une région à l'autre. »³⁹ On peut se demander en effet si les agneaux d'herbe des Monts d'Ardèche (nourris aussi de broussailles et de châtaignes) sont bien valorisés aujourd'hui. La vente directe, en plein essor, offre toutefois une transparence sur les modes d'alimentation des agneaux, et leur provenance. Ainsi, si quelques éleveurs⁴⁰ travaillant en agriculture biologique ont pris le label bio pour valoriser leurs produits ou pour étendre leurs lieux de vente, beaucoup d'autres travaillent comme, ou quasiment comme en bio, sans aucun label, mais favorisent une relation de confiance dans le cadre de la vente directe. L'aliment et les céréales cultivés en agriculture biologique sont considérés comme démesurément chers, et la démarche même d'obtention du label est jugée trop onéreuse ou injuste, puisqu'elle consiste à faire payer ceux qui respectent l'environnement et non les autres. Dans une démarche de type « raisonnée », il s'agit de garder le plus possible les agneaux dehors et « sous les mères », et de limiter les traitements antibiotiques ou anti parasitaires les mois précédant la vente.

« Le bio, parlons du bio, vous en achetez de la viande bio dans les magasins spécialisés ? Parce que vous voyez les prix dans la coop bio, 28 euros le kilo l'agneau, qui peut se payer ça ? Moi je ne suis pas pour bio bio bio, et puis de toute façon la pluie qui tombe c'est la même pour tout le monde ! Raisonné, oui, essayer de se rapprocher le plus de la nature, oui, voilà » (Marianne El Bezzazi, Issamoulenc)

Travailler avec le vivant

« Nous on regarde les bêtes et même trop, comme si c'était des gamins » (Régine Chazalon, Montselgues)

Regarder les animaux

On reconnaît un « bon éleveur » à ses capacités d'observation et à sa connaissance du troupeau. Il faut *regarder* les animaux, disent les anciens dont les pratiques de garde permettaient une observation quasi permanente.

La garde « bâton planté », pratiquée dans le secteur du Tanargue, favorise l'observation et la connaissance des animaux, comme le souligne Mathias Guibert qui, dans les Alpes, a l'habitude d'une garde moins rapprochée sur des montagnes « à biais », ou sur des « vires ». Même les éleveurs qui ne gardent pas régulièrement se réservent des moments avec les animaux pour les surveiller, pour bien les *voir* et assurer un suivi régulier du troupeau.

« SB En terme de surveillance, il n'y a rien qui remplace la garde. Moi, en ce moment, même si je n'ai pas trop de temps, j'essaie de garder quand même régulièrement, au moins pour faire ce travail-là, passer trois quatre heures avec les bêtes à bien les regarder, à bien les voir. Là, tu vois, hier j'ai gardé, j'en ai soignées deux ou trois derrières que j'ai marquées. Je les ai rattrapées dans le bâtiment le soir. Quand tu gardes régulièrement, s'il y a une bête qui s'amaigrit ou qui a un souci, tu le vois. Quand tu les mets au parc, on a tendance à expédier ça, on les parque, on ferme la porte et on est tranquilles... mais du coup, on est moins bon dans le suivi des bêtes, ça c'est indéniable ». (Samuel Bonin à Valgorge)

³⁹ Dans *Transhumance et biodiversité : du passé au présent*

⁴⁰ 4 exploitations

Une bonne observation permet de faire face à l'imprévu et de s'y adapter. Observer les bêtes c'est être capable de repérer au premier coup d'œil que quelque chose ne va pas, que le troupeau est perturbé, qu'une bête est blessée ou ne s'alimente pas bien, voir qu'une brebis va mettre bas ou encore juger de l'état d'engraissement des agneaux. La nouvelle génération utilise la pesée, la précédente jugeait à l'oeil, ou au toucher. La sensorialité est à la base du métier.

« En fait, quand on les trie, je le fais avec mon père parce que lui est très très bon pour les toucher, en fait on les touche sur le dos là, sur les reins, pour voir le gras où il en est, s'ils sont trop couverts c'est pas bon et si tu sens les os, c'est qu'ils sont maigres, il y a un point d'équilibre entre quand ils commencent à avoir un tout petit peu de gras et qu'ils sont prêts à tuer en fait ça se fait comme ça, là,

CF Au toucher ?

SB Au toucher ouais

CF Vous ne les pesez pas ?

SB Surtout sur les reins et aux apophyses aussi, sous la queue on sent aussi. Surtout les femelles, quand elles commencent à mettre du gras là, c'est le moment où il faut les vendre, après c'est trop gras et c'est pas bon. » (Samuel Bonin, Valgorge)

L'observation du comportement animal est essentielle, c'est « 80% du métier » nous dit Vincent Rieu : « Observer ce que font les brebis, comment elles mangent, ce qu'elles mangent, comment est l'herbe, comment le temps va tourner, en faisant du pastoralisme en extérieur, en extensif on va dire. Au pire, si les brebis ne sortent jamais, en leur donnant à manger dans la bergerie c'est pareil, c'est de l'observation, comment elles mangent, voir celles qui ne mangent pas, pourquoi elles ne mangent pas. » « C'est du maternage » selon les mots d'un éleveur du Diois, « l'éleveur est comme une mère qui s'assure que ses enfants mangent bien ». L'observation des animaux est encore plus valorisée dans les élevages biologiques où celle-ci pourra permettre de repérer l'attirance des brebis pour certaines plantes, et l'observation de leur comportement aider à un diagnostic dans le cas de l'utilisation de l'homéopathie pour les soins. Elle est aussi au coeur de la méthode Obsalim, outil de diagnostic et de réglage alimentaire appliqué par deux éleveuses rencontrées.

L'observation est couplée à une écoute du troupeau, les sonnailles étant aussi des indicateurs de l'état des animaux, selon qu'ils mangent, ou chôment, ou se déplacent, qu'ils sont calmes ou agités. Elles peuvent permettre de retrouver des bêtes égarées et une modification de leur volume sonore dans un gros troupeau de remarquer qu'il manque des animaux. Elles sont aussi utilisées pour repérer certaines brebis, par l'éleveur ou à l'attention d'un agneau jeune qui pourra retrouver sa mère plus facilement.

« Quand elles mangent, ça sonne d'une certaine façon, quand elles marchent la tête droite, ça sonne d'une certaine façon, si elles sont en montée ou en descente c'est différent, si elles ruminent, t'entends juste un son et quand la boule elle remonte ça fait « ting » ! » (Jean-Marc Dupuy, Balazuc)

Plus le troupeau est réduit, plus il est aisé de le maîtriser et de le connaître. Dans les troupeaux plus importants, les sonnailles, l'introduction de bêtes différentes (les noires du Velay par exemple), qui donnent des repères, facilite la comptabilité et la surveillance. L'identification est plus facile dans les troupeaux mixtes que dans les troupeaux de race pure.

Si certains éleveurs sont plus interventionnistes que d'autres, c'est encore l'observation qui est privilégiée au moment de l'agnelage. L'éleveur assure une présence régulière et observe, de loin s'il est présent, que tout se passe bien, mais préfère « laisser faire » pour que le premier contact entre la mère et l'agneau se passe au mieux. Il s'assurera, après la naissance, du bon démarrage de l'allaitement, remettant si besoin l'agneau sous la mère, débouchant les trayons, si nécessaire. L'agnelage avec des animaux de races bouchères, comme la race Berrichon, nécessite un suivi plus important au moment de l'agnelage car les agneaux naissent plus lourds.

L'observation régulière du troupeau nourrit la connaissance des animaux et le lien entre le berger et son troupeau. « Il faut connaître son troupeau et que le troupeau connaisse son berger » nous dit François Blache, indiquant ici que les brebis collaborent activement au travail de l'éleveur. Connaître son troupeau c'est être capable de mémoriser les origines et les filiations des animaux, leurs habitudes alimentaires. Un troupeau en général comprend une majorité d'anonymes et quelques brebis repères qui peuvent avoir été nommées. Ces brebis sont identifiées par leur histoire particulière, par un aspect ou un comportement différent, et par un attachement qui leur est propre. Les brebis familières sont souvent des brebis élevées au biberon que beaucoup d'éleveurs choisissent de garder. Elles peuvent porter des sonnailles qu'on réserve aux « meneuses », mais pas nécessairement.

« IA : On est fières, c'est un peu notre mascotte !

CF : Elle n'a pas de sonnaille du coup?

IA : Non. On trouve que les sonnailles ça porte malheur de porter des cloches, alors on en met à celles qu'on ne connaît pas trop. (...) Méli Mélo, sa petite histoire, c'est que ma tante et sa copine se promenaient et elles ont entendu un petit agneau qui bêlait, elle était coincée dans les carreaux du grillage et un renard l'avait attaquée, il lui avait mordu le cou et n'avait pas pu l'emporter parce qu'elle était un peu trop grande et sa mère l'avait abandonnée, perdue, du coup, après, on l'a élevée. » (Isabelle Ambert, Saint-Genest-Lachamp)

Pouvoir de vie, pouvoir de mort

« On aime bien que nos agnelles servent à renouveler d'autres troupeaux. C'est triste à dire mais des fois on s'y attache. Les gens, ils ont du mal à comprendre parce que c'est notre métier et on se fait de l'argent dessus mais ça fait de la peine quoi ! » (Isabelle Ambert, Saint-Genest-Lachamp)

L'attachement aux animaux est variable d'un éleveur à l'autre. C'est surtout des femmes, lors de nos rencontres, qui ont exprimé cet attachement et les difficultés ou les contradictions qu'elles ressentent devant les choix de « garder » ou pas certains animaux. Pour elles, la dimension émotionnelle du métier semble prendre plus de place mais elle entre en conflit avec ce qu'elles considèrent comme une bonne gestion du troupeau, qui passe entre autres par un tri rigoureux. Elles ont l'impression « d'en faire trop » et ne se considèrent pas comme de « vrais » ou de « bons » éleveurs.

Si tout le monde estime qu'il faut « aimer ses bêtes », comme une valeur commune, les principes sur lesquels reposent le choix de se débarrasser d'un animal ou de le garder varient d'un éleveur à l'autre, et les façons de faire ne s'accordent pas toujours à la rationalité des discours.

Certains, comme Marianne El Bezzazi ou Isabelle et Béatrice Ambert, essaient de garder tous les agneaux en vie à la naissance, même les plus faibles, au risque de se trouver en contradiction avec ce qu'elles estiment devoir faire. Toutes préfèrent garder leurs agnelles ou les placer dans d'autres troupeaux pour « qu'elles continuent à vivre et à faire des petits »⁴¹, toutes nourrissent les agneaux abandonnés au biberon, « qu'ils soient jolis ou pas », et favorisent l'adoption.

« CF Vous dites que votre pratique n'est pas très pensée moi je trouve au contraire !

MEB Moi c'est pensé mais je ne devrais pas avoir autant de petits qui ne vont rien faire ou mettre je ne sais pas combien de temps à grandir, il devrait y en avoir 5 ou 6 mais là j'en ai une vingtaine... Il n'y a pas trop de mortalité à la naissance, on a un bon taux de reproduction, mais il y a quelque chose qui ne va pas...

CF C'est le fait aussi de ne pas réformer facilement ?

MEB Oui, aussi, voilà. Garder des brebis qu'on n'aurait pas dû garder, en tous cas qu'on n'aurait pas dû

⁴¹ Marianne El Bezzazi, Issamoulenc

mettre au bélier. Ca, ça demande une rigueur de gestion du troupeau, de connaissance des bêtes et puis de ne pas dire « Celle-là elle est jolie on va quand même la mettre... » Moi je ne suis pas complètement dans l'idée de.. pas de performance mais..

CF De productivité ?

MEB De productivité complète quoi. (...) On garde les anciennes, si elles font des petits on les garde longtemps, bien qu'il faut normalement éliminer celles qui finissent par faire des petits pas très jolis et tout ça, il faudrait pouvoir complètement se détacher de l'émotion, de l'émotionnel, et trier plus. Parce que là, on a des petits qui ne feront rien. Les vieilles brebis qui en font trois, ça ne donne rien du tout. Même si on allaite, même si on donne le biberon. Moi j'ai donné le biberon là, à une petite vingtaine d'agneaux, ils n'ont pas grandi assez. Ils finissent au bout d'un an à faire des bêtes mais ça coûte plus que ce que ça rapporte en fait. En plus, moi, j'essaie de tous les garder en vie à la naissance alors ça aussi, tous les éleveurs ne font pas ça, certains les éliminent à la naissance les tout petits quand on voit que ça va faire des problèmes, que de toute façon il y en a trop.... 3 agneaux pour deux mamelles il y a une mère qui les a élevés mais ça ne fait pas des bêtes hyper costauds..» (Marianne El Bezzazi, Issamoulenc)

Magali Gleyze utilise le lait de ses chèvres pour nourrir les agneaux abandonnés. Pour favoriser l'adoption, si une autre brebis est disponible pour allaiter parce qu'elle a perdu son agneau, Guilhem Dangel recouvre l'agneau à adopter du placenta de la brebis pour qu'elle identifie son odeur, Isabelle Avond prend la peau de l'agneau mort-né pour la mettre sur l'agneau à adopter :

« Si, admettons, il y a une brebis qui fait un agneau mort-né, ou qui meure à deux jours, ce que je fais, si j'ai un agneau qui est seul, qui n'a pas de mère, j'enlève la peau de son propre agneau et je le mets par-dessus la peau de l'agneau à adopter, et en fait la mère elle reconnaît son agneau à l'odeur. Il faut le maquiller. Et ça arrive à marcher. Je lui laisse sa peau pendant deux, trois jours, et ça marche ! Ou alors, si je ne peux pas le faire adopter, c'est moi qui l'adopte au biberon ! » (Isabelle Avond, Saint-Julien-du-Gua)

D'autres éleveurs considèrent qu'ils n'ont pas le temps de nourrir les agneaux abandonnés, ou pas les moyens, ni de s'occuper des plus faibles, de ceux qui « de toutes façons ne rapporteront rien », même si dans les faits ils n'ont pas toujours « le coeur à les assommer » ou à les laisser mourir. « Il y a les choses qu'on dit et qu'après on ne fait pas, c'est ça aussi la difficulté » dit Marilyne Imbert. Et on voit bien ici que même ceux qui éliminent des animaux dans une logique économique, ne sont pas pour autant insensibles à ces animaux. La mise à mort, qui leur demande un courage qu'ils ne trouvent pas toujours, est pour eux, dans le cadre de leur logique de travail, nécessaire.

« Sachant bien qu'un agneau élevé au biberon, quand on sait le prix de la poudre de lait à un moment on se dit autant l'assommer quoi ! On ne gagne rien, et encore, si ça ne coûte pas, ce n'est pas grave mais si vous avez un agneau que vous avez fait téter, qui a passé tout le lait et qui vient mourir derrière, ça fait des pertes sèches, plus que sèches ! Ça coûte trop cher ! C'est des calculs, au bout d'un moment, on se dit : Les états d'âme, il faut les mettre un peu dans la poche quoi. Mais il faut arriver à faire le pas. Un agneau qui ne marche pas, un agneau qui est déformé, moi, je l'assomme. » (Mickaël Giraud, Saint-Joseph-des-Bancs)

L'âge de la réforme est plus ou moins avancé selon les éleveurs, les brebis les plus vieilles nécessitant plus de soins. Certains réforment très tôt alors que d'autres gardent leurs anciennes jusqu'à la fin. Isabelle Avond s'occupe de « ses mémés », les plus vieilles brebis qui vont assurer une transmission dans son troupeau, en les plaçant dans un lot à part, pour quelles ne se fassent pas bousculer et s'alimentent correctement.

Peu d'éleveurs ont recours au vétérinaire, si ce n'est pour certains en cas de césarienne, et ils effectuent le plus souvent les soins eux-mêmes. Pour des fractures, blessures ou infections importantes (comme les mammites) et si l'animal a peu de chances de s'en sortir, tous ne prendront pas le temps d'essayer de le soigner. Certains ne le font que pour les animaux auxquels ils sont le plus attachés, d'autres ont décidé qu'ils ne pouvaient plus se le permettre.

« FH Passer du temps à soigner ça va bien au début, ou quand tu n'en as pas beaucoup non plus mais après, c'est même pas la peine ! Il ne faut pas t'amuser à ça parce que tu te mets dedans, tu n'as pas le temps, quoi ! C'est comme sauver un agneau au biberon qui va crever trois jours après, où tu auras passé 10 ou 15 heures à essayer de le faire téter, ce n'est pas la peine ! Ça ne reprend pas bien en plus, les agneaux qui ne se laissent pas téter tout de suite, ça ne va pas quoi, une agnelle qui est jolie cette année, qui est sauvée mais je sais que ça ne fera rien, je ne la garderai pas en brebis, ça ne vaudra rien. » (Frédéric Hubert, Sablières)

« MG La dernière fois qu'un vétérinaire est venu, j'avais une toxémie de gestation, c'est de la nourriture trop riche, que des grosses brebis avec de agneaux dans le ventre qui crevaient. Il est venu il y en avait 5 de malades. J'ai payé le veto, les produits, et j'ai foutu les 5 à l'équarrissage. Je me suis dit : terminé ! Moi je ferai ce que je peux mais... au bout d'un moment, financièrement, on fait le choix. Moi j'ai fait le choix aujourd'hui, je fais ce que j'ai à faire. » (Mikaël Giraud, Saint-Joseph-des-Bancs)

Le fait de nommer les brebis et d'entretenir une familiarité avec elles nourrit l'attachement des éleveurs aux animaux. Les brebis élevées au biberon ont avec l'éleveur un lien privilégié qui perdure si celui-ci l'entretient en leur donnant régulièrement à manger « à la main », ou encore « une petite caresse de temps en temps ». Pour maîtriser leur sentiment envers les animaux et leur émotion devant la mise à mort, une stratégie consiste à éviter de les nommer. Les agneaux ne le sont jamais et certains éleveurs, pour cette raison, préfèrent ne pas nommer les brebis.

« CF Vous vous y attachez ?

CB Celles à qui je donne des noms, oui, mais j'évite de donner des noms.

BB Quand tu étais petite en tous cas, c'était dramatique !

CB Les agneaux, pas du tout, non, je sais, on sait que c'est pour vendre quoi ! Les brebis, on s'y attache, mais on sait pour quoi c'est fait, c'est pas un chien, c'est pas un chat. On a celles à qui on donne des noms auxquelles on s'attache plus... Les autres, on s'y attache, on aime qu'elles soient bien, tout ça, mais après on sait que la fin est très rapide souvent.

CF Celles à qui vous donnez des noms ce sont celles qui sont élevées au biberon ?

CB Oui, mais ça ne marche pratiquement jamais, le plus souvent celles qui sont élevées au biberon meurent. On ne les garde pas souvent parce que ça ne devient pas des jolies brebis. Celles à qui je vais donner des noms, c'est celles à qui je donne des noms depuis longtemps quoi !

CF Il y a des lignées de favorites ! » (Témoignage de la fille de François Blache, Marcol-les-Eaux)

« SV En fait, j'essaie de ne plus donner de noms, avant quand j'ai pris le troupeau toutes mes 20 brebis avaient des noms, je n'allais pas chercher loin, une qui avait une tâche noire c'était *tâche noire*, des noms sur ce principe-là, quoi. Et maintenant, toutes celles-là sont mortes, la plupart, il me reste ma première agnelle qui est née en fait, que j'ai réussi à sauver cet hiver en fait mais.. voilà, donc autrement, toutes les autres sont mortes donc j'en ai peut-être 4,5 qui ont un prénom maintenant c'est tout.

CF Vous avez essayé de moins vous attacher ?

SV Oui, je crois.

CF Parce que c'est difficile ?

SV Oui, la preuve, j'ai ma première agnelle qui aurait dû mourir cet hiver et j'aurais dû la laisser mourir mais j'ai passé un temps fou pour essayer de la sauver et j'y suis arrivé ! Je ne sais même pas comment j'y suis arrivé parce que j'ai tellement essayé de trucs, d'huiles essentielles, d'homéo..

CF Qu'est ce qu'elle avait ?

SV Oh elle était épuisée en fait ! avec la pluie et tout ça, elle ne se levait plus, avec la tête comme ça, voilà. Et c'est peut-être aussi pour ça que je dis que je ne suis pas une vraie éleveuse, c'est que je pense qu'il faut avoir du détachement par rapport aux animaux, la plupart des éleveurs ne mènent pas les brebis aussi vieilles que ce que nous on les mène et ça se comprend parce que c'est des animaux derrière, qui vont avoir des problèmes de mammites justement ou qui vont être trop fatigués, donc il va falloir compléter et ainsi de suite, en plus ce n'est pas chouette dans un troupeau, quelque part. Les vieilles brebis elles ne sont jamais belles donc c'est vite vu, on ne va jamais vous dire que vous avez un beau troupeau s'il y a de vieilles brebis au milieu ! Et oui, des fois il vaudrait mieux les faire partir en réforme et que ça vous rapporte un petit quelque chose avant d'attendre qu'elles meurent. » (Sylvie Volle, Dornas)

Accompagner la vie et donner la mort, soigner, aimer, et vendre, le métier est complexe est plein de contradictions auxquelles il appartient à chacun de donner du sens. On entend, avec de multiples nuances selon la personnalité des éleveurs, d'un côté un discours « économique » ou « comptable », de l'autre un discours qui privilégie la relation à l'animal, plus « humaniste » selon les mots d'une éleveuse⁴², ce dernier n'étant pas toujours complètement assumé car il entre en contradiction avec les logiques de production et de rentabilité de l'activité. Est-ce qu'être un « bon éleveur » c'est savoir « trier » sans état d'âme ? Si l'on considère le prix de vente d'un agneau, probablement. Mais la relation à l'animal domestique n'est pas motivée que par la production d'agneaux, elle repose souvent sur une volonté de vivre et de travailler avec des animaux⁴³, et l'élevage apparaît comme un moyen de l'accomplir. Cette relation de vie et de travail avec des animaux d'élevage entre aujourd'hui en contradiction avec le modèle de production animal, qui est prédominant, et déstabilisant. Le dernier extrait montre aussi que les troupeaux qui contiennent des animaux faibles, vieux ou malades, ne sont pas considérés, du point de vue de leur image, comme de « beaux troupeaux », et donc le travail des éleveurs qui constituent de tels troupeaux, moins valorisé. La tension entre élever et produire est permanente, chaque éleveur y est confronté dans son propre travail et cette dialectique trace aussi une frontière entre ceux qui sont clairement identifiés comme étant d'un côté ou de l'autre. Les uns ne se reconnaissent pas dans des pratiques qui seraient uniquement tournées vers la rentabilité, les autres dans des pratiques qui, parce qu'elles ne le sont pas assez, sont considérées comme peu professionnelles.

« Après, tout dépend comme on est gourmand. Moi je ne roule pas sur l'or mais je vis bien. Tout dépend comme on veut vivre aussi. Moi je vois certains éleveurs, quand on parle des agnelages, vous voyez S et L, ils élèvent des agneaux au biberon. Il y a un petit agneau qui est faiblard, ils vont l'élever au biberon, c'est vrai que ça ne rapporte rien mais voilà, l'agneau naît, il n'a rien demandé, lui ! Vous avez des éleveurs, comme ça ne rapporte rien, on fout un coup de barre à l'agneau et on n'en parle plus, quoi ! (...) Quand ils ont des brebis qui font des mammites, ils les bazzardent, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de soigner la mère, de faire un biberon. C'est vrai que ce n'est pas rentable, ils ne veulent pas s'emmerder. C'est des gens que je vois, il faut que ce soit *rentable* ! » (Isabelle Avond, Saint-Julien-du-Gua)

Ce dernier point de vue est en adéquation avec la conception défendue par Jocelyne Porcher selon laquelle la mise à mort des animaux, pour être acceptable pour l'éleveur, doit se justifier par une circulation de la vie entre humains et animaux, un don de l'animal qui a, en retour, une « vie bonne »⁴⁴. L'éleveur, s'il est dans un rapport intéressé à l'animal, puisqu'il vit du troupeau, est pourtant aussi celui qui accompagne l'animal et l'aide à vivre le mieux possible⁴⁵. Ainsi, la mort peut être vécue comme un échec si elle n'est pas décidée par l'éleveur, a fortiori si elle est donnée par des bêtes sauvages sur des animaux en bonne santé.

Vincent Rieu nous dit qu'il faut être « sensible sans sensiblerie », être sensible à l'état des brebis en cultivant l'observation, en extérieur comme en bergerie, et dans le même temps opérer un détachement pour ne pas être trop affecté par la mort et les pertes d'animaux qui sont fréquentes et inhérentes au métier.

« CF Sans sensiblerie pourquoi ?

VR Parce que des fois il y a un agneau qui est mal formé, on voit très bien qu'il ne va pas survivre, il vaut mieux le tuer que d'essayer de faire de l'acharnement thérapeutique parce que c'est joli un petit agneau ! Le fait de faire de l'élevage d'êtres vivants, il y a forcément des morts, des blessures, et dès le départ on sait qu'il y aura un taux de mortalité des agneaux, des brebis, et ça, il ne faut pas le prendre sur soi, il faut essayer de faire le mieux possible et même en faisant tout impeccable, je prends l'exemple des agneaux, il

⁴² Maryline Imbert, Montpezat-sous-Bauzon

⁴³ Cf sur ce point Jocelyne Porcher

⁴⁴ Cf Duperray 2014

⁴⁵ Anne-Marie Brisebarre à la suite de ses observations dans le Cévennes dans les années 70, écrit que « le berger est celui qui aide à vivre non celui qui tue » et s'il est amené à tuer un agneau mal formé c'est pour l'empêcher de souffrir ou en pensant à celui, abandonné, qu'il fera adopter par sa mère (Brisebarre, p41).

y en a toujours un couillon qui va se passer la tête entre la barrière, qui normalement ne risque rien du tout mais qui va arriver à se pendre, ou une ficelle qui traîne il va jouer avec la ficelle, il va réussir à se pendre. ça c'est inhérent au métier on va dire, au fait d'élever des êtres vivants. »

Selon Sébastien Bourdely. « on ne peut pas tout maîtriser », c'est ce qui fait la dureté de ce métier : « le plus difficile en élevage ovin, c'est de se forger un caractère un peu fort » pour « encaisser » ; d'autres diront pour « accuser les coups ». Dans un monde où la mort est devenue taboue, ce métier implique d'y être régulièrement confronté et amène ceux qui l'exercent, comme nous le confiait un éleveur dont ce n'était pas le premier métier, à vivre un autre rapport à la mort.

le troupeau comme un seul corps

Le troupeau n'est pas seulement un ensemble de brebis, plus ou moins familières, il forme lui-même une unité et est souvent évoqué comme un seul corps. L'éleveur façonne son troupeau par la sélection et les choix qu'il opère, et il peut être amené à se débarrasser d'un élément pour le bien ou la tenue de l'ensemble. Une attaque de loup, même s'il ne prélève que quelques bêtes, est susceptible de perturber l'équilibre du troupeau dans son ensemble aussi.

Constituer un troupeau qui se tient prend souvent des années. C'est un apprentissage, de l'éleveur vers ses brebis, des brebis vers l'éleveur, mais aussi des anciennes aux agnelles, pour qu'elles perdent toute velléité d'indépendance et apprennent à rester ensemble, à développer « l'instinct de troupeau » propre aux brebis (à la différence des chèvres), ainsi que la connaissance des parcours.

« Toutes mes agnelles que j'éleve au biberon qu'elles soient jolies ou pas jolies je les garde, pourquoi ? Parce qu'elles sont familières et quand on va dehors, quand vous rassemblez votre troupeau, il n'est pas fou. Vous avez vos familières qui arrivent, les autres sont un peu moins fofolles. » (Isabelle Avond, Saint-Julien-du-Gua)

Les sonnailles permettent de déterminer les contours du troupeau, sa tête (les meneuses), sa frontière (celles qui ne suivent pas bien, les indépendantes, les pénibles, qu'on retrouve à la marge), son cœur (celles qu'il faut protéger, les jeunes mères, les brebis blessées).

L'été, sur le Tanargue, des bergers salariés travaillent avec 16 marques de troupeaux différents et une grande variété de races. Les premières semaines sont consacrées à « bien serrer le troupeau », à tenir les brebis ensemble alors qu'elles proviennent d'élevages différents et n'ont pas été manipulées de la même façon. Le fait d'avoir des brebis qui ont été gardées par les éleveurs facilite le travail des bergers salariés, car elles ont l'habitude de la garde et sont plus faciles à tenir. Lorsque les brebis qui sont montées sont « en état », la mise en place du troupeau en est aussi facilitée. Un beau troupeau pour le berger est un troupeau dans lequel toutes les brebis sont « belles », en bonne santé, parce qu'elles mangent correctement, que le travail sur le troupeau est régulier, et que l'éleveur connaît bien ses animaux, leurs provenances, leurs filiations, leur état sanitaire.

Le chien est le compagnon incontournable de la conduite du troupeau. Les éleveurs y sont particulièrement attachés. Le chien de conduite prolonge les ordres du berger par ses déplacements, et lui évite d'avoir à courir lui-même. On entend souvent que ceux qui n'ont pas encore de chien dressé doivent « faire le chien ». Le border collie est la race de chien de berger

aujourd'hui la plus représentée sur le territoire⁴⁶. Un bon chien de berger comprend que les brebis doivent rester ensemble, il intervient quand c'est nécessaire en les encerclant pour les rassembler mais sait aussi être discret et les laisser manger en paix. Le dressage nécessite de passer du temps avec le troupeau, il n'est donc pas facilité par la conduite en parcs. Beaucoup d'éleveurs témoignent de leur difficulté à trouver le temps de dresser leurs chiens correctement :

« Maintenant, c'est vrai qu'avec les clôtures, on prend les brebis d'un parc, on va les changer, ça dure une demi heure, une heure, et puis c'est tout, et c'est vrai que faire travailler le chien maintenant c'est un peu plus long, je vois qu'ils n'apprennent pas comme avant quoi ! La clôture ça a du bon, oui et non. » (Isabelle Avond, Saint-Julien-du-Gua).

Selon André Audibert, ce savoir-faire lié au dressage s'est perdu avec la généralisation de la conduite en parcs et le border collie, de race anglaise, parce qu'il se dresse beaucoup plus facilement qu'un berger des Pyrénées, a pris le pas sur les races françaises :

« Il y a eu toute une génération grillages, clôtures, et donc on a abandonné le chien. Il y en avait éventuellement un, mais qui ne servait à pas grand-chose, pour marcher sur la route, pour aller de la bergerie au pré, donc on a perdu cette notion de dresser un chien de berger. Et puis après, on s'est rendu compte au fil du temps quand même, que c'était bien utile un chien de berger... Le parc est trop grand maintenant, il y a 10 hectares, il y a des brebis partout, comment fait-on pour les ramasser ? Donc il fallait un chien. Mais on ne savait plus le dresser correctement. On prend un Beauceron, un Briard, un berger des Pyrénées, les races françaises elles ne sont pas adaptées, il faut éduquer les chiens. Alors que les anglais étaient plus forts que nous, ils ont créé cette race de Border Collie, capable de ramasser sur des centaines d'hectares des brebis. C'est pour ça que le chien est furtif, parce que la brebis est sauvage, il s'approche doucement, et ce Border Collie apprend à un profane quasiment comment il faut faire pour manipuler un troupeau ! »

Le développement des circuits courts

Près de la moitié des éleveurs interrogés vendent leur production en direct, l'autre moitié à des grossistes ou en coopérative, les Bergers du Soleil essentiellement et pour l'un d'entre eux Cobeval en Lozère. Alors que la filière coopérative, suite à une succession de fusions⁴⁷, se concentre et tend à s'éloigner des petits producteurs, les circuits courts s'organisent sur le territoire à travers le développement de la vente directe.

Suite à l'arrêt d'activités du groupe coopératif de Grillon, les abattoirs d'Aubenas, soutenus par les coopératives Les bergers du soleil Et Prov'alp l'Agneau du sud, ont été rénovés en 2010, augmentant leur cadence d'abattage et leur productivité ainsi que la qualité sanitaire de leurs services. Cet outil permet de traiter la viande à proximité, à la fois pour l'abattage des agneaux destinés à la coopérative des Bergers du soleil et pour les éleveurs, de plus en plus nombreux, qui se lancent dans la vente directe⁴⁸.

⁴⁶ Le Border est originaire d'une zone frontière entre l'Écosse et l'Angleterre. Sa sélection est connue depuis le milieu du XVIIIe siècle (source Jocelyne Porcher et Élisabeth Lécivain *Bergers, chiens, brebis : un collectif de travail naturel ?*).

⁴⁷ La coopérative « Bergers du Soleil » est issue du rapprochement, en 2011, la Coopérative Die-Grillon et la coopérative de l'agneau de Haute Provence (SOCAHP), elle-même issue de différentes fusions. En moins de 10 ans on est passés d'une douzaine à deux coopératives d'aval dans le quart sud-est, Prov'Alp et les Bergers du soleil qui travaillent en partenariat avec la société Dufour et avec le groupe Ovimpex Distribution, spécialiste de la négoce, de la découpe et du reconditionnement, positionné à l'international.

⁴⁸ « C'est important, pour les jeunes, le classement 2 permet dans les circuits courts de faire de la transformation et en même temps de respecter toutes les normes d'hygiène. Sur les 3000 tonnes sur les abattoirs, les circuits courts représentent avec les bio autour de 15% de la production, donc ce n'est pas négligeable. Et il faut que les jeunes se

La rénovation des abattoirs d'Aubenas constitue une évolution très positive pour les éleveurs d'Ardèche, mais l'outil ne pourra perdurer, comme le rappelle Mickaël Giraud, secrétaire général de la FNSEA et président de la fédération générale ovine, que si ceux-ci maintiennent un certain niveau de production. Il considère que la production d'agneaux doit être revalorisée par l'Etat et le système des primes qui privilégie aujourd'hui la production de service au détriment de l'économie et de la fonction agricole de l'élevage, d'autant plus que l'offre est aujourd'hui très inférieure à la demande. La réforme de la PAC 2015, qui fera porter les aides sur le nombre d'agneaux vendus non plus sur le nombre d'agneaux nés, va selon lui dans le bon sens :

« Pour moi, ça incite à faire de l'élevage parce qu'on ne veut pas que des *tondeuses*. On a des coins c'est des tondeuses, c'est tout. Nous, on a besoin d'agneaux sur la filière donc on aide pour faire de l'agneau, c'est ça le but. Modifier un peu les choses pour que les gens produisent un peu plus d'agneaux. Si on veut que la filière dure, parce qu'on a aujourd'hui les abattoirs, les outils de transformation, on est tout structurés. Si on ne produit pas plus, toute notre structure se fout en l'air. On a bien travaillé pour mettre en route cet outil il faut qu'on produise de l'agneau pour que l'outil dure. » (Mickaël Giraud, Saint-Joseph-des-Bancs)

Pour ceux qui travaillent en coopérative⁴⁹, la valorisation par des labels de qualité, un bon classement, est gage de travail bien fait.

« SB ça, c'est des points positifs de l'élevage, c'est que quand on fait des bons agneaux avec un signe de qualité et qu'on met des agneaux au camion de la coopérative et qu'on a des bons rendements, des bons classements, c'est une satisfaction, ça veut dire qu'on a bien travaillé toute l'année. Si on a mis 30 agneaux et qu'il y a 25 ou 28 agneaux classés Adret, ça veut dire qu'on a réussi notre travail quoi ! » (Sébastien Bourdely, Usclades-et-Rieutord)

Les labels de qualité existant offrent aux consommateurs une caution sur les conditions de production, de transformation et de conditionnement des agneaux, mais ils n'identifient pas les productions comme appartenant à un terroir particulier ni à un savoir-faire propre à ce terroir. Le travail avec les coopératives offre une sécurité, une stabilité aux éleveurs. Mais pour être rémunérateur il suppose de se conformer à des critères de croissance assez précis qui peuvent être contraignants pour ceux qui travaillent essentiellement dehors.

Plusieurs éleveurs travaillent pour la communauté musulmane et la fête de l'Aïd El Khébir, aujourd'hui presque toujours en passant par les abattoirs, abattoirs d'Aubenas ou abattoirs occasionnels, alors que beaucoup vendaient auparavant en vif⁵⁰. Les agneaux vendus pour cette occasion sont des agneaux lourds, de plus de six mois, des mâles, non blessés, avec la queue non coupée. Les agneaux de couleur noire ne sont pas tellement appréciés. Ce type de vente se fait souvent par réseau de proximité, les gens viennent un mois avant l'abattage et choisissent les animaux qui sont marqués. Ce type de clientèle suppose d'adapter sa production et l'agnelage autant que possible à la date de la fête, qui varie d'une année à l'autre.

battent pour faire abattre ici en abattoir régional, c'est la volonté des élus d'avoir repris cet abattoir en régie municipale pour permettre à tous les éleveurs - parce que le maire est de formation agricole - qui sont ici, de ramener de la marchandise pour qu'elle soit traitée le plus près. On ne parle pas encore d'écotaxe mais dans les circuits courts c'est intéressant que eux puissent travailler rapidement leur viande et dans de bonnes conditions » (Pierre Sabatier, Abattoir d'Aubenas)

⁴⁹ 8 éleveurs parmi ceux que nous avons vus

⁵⁰ 43 abattoirs dont la liste officielle a été publiée 3 jours avant la fête ont reçu cette année l'autorisation d'abattage temporaire. L'absence d'une autorisation de dérogation à l'obligation d'étourdissement des animaux, accordée par le préfet, coûte, pour tout exploitant d'abattoir mis en cause, 1 500 € d'amende. Outre la carte d'habilitation au sacrifice délivrée par une des trois Grandes Mosquées (Paris, Evry et Lyon), les abatteurs doivent également être munis d'un certificat de compétence depuis le 1er janvier 2013, auquel cas ils risquent 750 € d'amende. Quant aux particuliers, l'abattage clandestin, de même que le transport d'un animal vivant sans agrément, est puni de six mois d'emprisonnement, qui s'ajoute aux 15 000 € d'amende pour le premier délit et 7 500 € pour le second.

La vente directe d'agneau découpé, à la ferme, livré ou encore en boutique de producteurs, est en plein essor. Elle permet de renouer des liens avec les habitants et de valoriser la production locale, pour peu qu'on se sente un peu « vendeur ». Guilhem Dangel, qui a créé son propre atelier de découpe, incite les gens à venir acheter sur place pour voir comment il travaille. La vente du producteur au consommateur permet au consommateur de connaître la provenance et les modes de production de la viande qu'il achète (sans passer nécessairement par des labels), et aux éleveurs d'avoir des retours directs sur leur production et « de voir ce que les gens attendent ». C'est une activité rémunératrice mais qui demande du temps et des investissements. Tous les éleveurs qui la pratiquent trouvent facilement des clients sur un périmètre restreint, l'offre étant encore inférieure à la demande. Pour l'avenir, certains ont le projet de développer la vente en faisant appel à leurs réseaux personnels, sur des sites plus éloignés.

Le plus souvent les éleveurs découpent chez Audigier à Aubenas. Une éleveuse travaille avec la Cuma Les cochons bourrus⁵¹, premier atelier de découpe français. Un seul éleveur a son propre atelier de découpe mais deux autres ont aujourd'hui le projet d'en construire un. La viande découpée et vendue par demi-agneau ou agneau entier coûte entre 11 à 13 euros le kilo en moyenne, vendue à la pièce elle est plus chère.

Maryline Imbert produit du fromage de brebis depuis 2012. Beaucoup plus rare que le fromage de chèvre en Ardèche, ce fromage est apprécié des consommateurs aujourd'hui comme une alternative au fromage de vache, moins allergisant, et aussi pour son goût, que beaucoup découvrent. La vente sur les marchés locaux favorise le lien social et les retours directs du consommateur au producteur.

La coopérative Ardelaine, basée à Saint-Pierreville, achète et valorise la laine des éleveurs du territoire et propose un service de tonte apprécié par tous⁵², qui s'adresse même aux plus petits troupeaux. Un contrat de qualité est passé avec les éleveurs qui s'engagent à ne pas utiliser de traitements parasitaires non autorisés sur la laine, à adopter des mesures de propreté avant la tonte et à participer au tri. Les toisons sont triées et les laines rémunérées en fonction de leurs qualités et de leurs longueurs.

La BMC est la laine la plus répandue et la plus utilisée par Ardelaine pour la confection de ses matelas. Les laines des brebis Ile-de-France et Texel sont intéressantes pour la longueur de leur fibre, mais ces races sont rarement pures sur le territoire. La mérinos a une laine fine, adaptée à la confection de sous-vêtements, qui est bien rémunérée, mais du fait de l'augmentation du nombre de Mérinos sur le territoire, l'offre de laine tend à être supérieure aux besoins de la coopérative. Les laines noires ne sont pas achetées, de couleurs trop hétérogènes elles ne sont pas utilisées.

Les races, mais aussi l'alimentation et le terrain, jouent dans la qualité de la laine. Et les brebis en plein air intégral ont une qualité de laine nettement supérieure aux brebis de bergerie. La laine est plus propre et se développe mieux quand elle est soumise aux intempéries, les brebis qui partent en montagne l'été ont une laine magnifique selon Julien Valade, et un meilleur rendement après lavage.

⁵¹ La CUMA des cochons bourrus est un atelier multi-viandes implanté à Rosières. Cet atelier collectif fut créé en 1986 par un groupe de néo ruraux (appelés "bourrus"). La CUMA regroupe actuellement 11 adhérents et 10 utilisateurs non adhérents. La CUMA a également une petite activité de transformation de produits végétaux, car certains adhérents produisent des châtaignes. Les châtaignes sont transformées ou incorporées dans les produits à base de viande.

⁵² La Scop Ardelaine regroupe aujourd'hui 45 salariés dont 33 coopérateurs et a franchi en 2013 la barre des 2 millions d'euros de chiffre d'affaire. Ardelaine se définit comme une « coopérative de territoire » dont l'objectif est de développer la valeur ajoutée localement en favorisant les circuits de proximité dans le cadre de structures de l'économie sociale et solidaire. Elle commercialise ses produits (litière, vêtements) à 98% à travers la vente directe, sur place et sur des foires et salons. (cf Béatrice Barras, *Moutons rebelles*)

Selon la quantité de laine sur les brebis, la vente paye ou non le service de tonte. Ardelaine propose aux éleveurs un paiement en bons d'achats sur lesquels le prix de la laine est majoré. Ils souhaiteraient aujourd'hui voir les éleveurs adhérer à la coopérative.

Certains éleveurs valorisent leur laine directement, Linda Bouet la vend pour l'isolation des maisons, Sylvie Volle la fait filer, et la vend en écheveaux. Laurent Mayet récupère sa propre laine et la laine d'autres éleveurs. Il la fait laver, carder en Haute Loire, et sa collaboratrice feutre et transforme. Tous les deux vendent sur des marchés locaux.

« La laine avant, moi, je la jetais, on la jetait, tout le monde fait ça, on ne sait pas quoi en faire. Les filatures, elles n'en veulent pas parce qu'elle est trop sale, et puis c'est des petites quantités donc on ne sait pas quoi en faire, donc une année on a décidé de faire ça. Et puis j'arrêterai peut-être le mouton, je continuerai peut-être la laine. » (Laurent Mayet, Dompnac)

L'ensauvagement du territoire

« Là où avant je passais les charrues, aujourd'hui les sangliers couchent ! » (Marius Rochette)

Du processus d'embroussaillage

« Au début, tu as des landes assez ouvertes ou des anciens prés, après il y a beaucoup de genêts qui viennent, ça fait de la broussaille de plus en plus dense et après au milieu t'as des arbres qui se plantent, des châtaigniers, des frênes des chênes tout ça, et ça devient du bois. »⁵³ Ce processus, décrit par un éleveur de Valgorge, semble inévitable alors qu'il y a de moins en moins de pression des animaux d'élevage⁵⁴, et de moins en moins de pression de fauche. A Marcol-les-Eaux, François Blache considère que la forêt gagne entre 10 et 20% de territoire par an alors que les paysans sont passés de 25 dans les années 80 à 3 aujourd'hui : « Moi je coupe du bois qui a 35 ans, des frênes ou ce genre de bois qui pousse au bord des rivières, on en coupe tant qu'on veut et on n'arrive pas à créer une gestion sérieuse de la forêt, elle nous gagne ». A Laval d'Aurelle, c'est le pin sylvestre qui colonise et « une fois que le pin est là, sous le pin il n'y a plus rien qui pousse. »⁵⁵ Certaines vallées comme la Haute Vallée de l'Ardèche ont même vu leur activité agricole quasiment disparaître et laisser place à des espaces boisés.

« FB L'entretien du territoire sur des exploitations pentues c'était la fauche à l'époque, fauche que pratiquait mon père et que moi j'ai pu pratiquer au moment où je me suis installé. Le décalage s'est fait à ce moment-là.

CF Beaucoup d'endroits se sont refermés à ce moment-là ?

FB Oui, tous les endroits les plus difficiles et les plus pentus se sont refermés. Eux faisaient de la fauche sur des endroits pour eux plutôt bons et mettaient le bétail sur les endroits très pentus et très difficiles, qui faisait l'entretien, et eux ne connaissaient pas une débroussailleuse, ils ne connaissaient pas la problématique de l'invasion de la fougère, ce genre de choses, parce que la pression du bétail sur les mauvaises terres était forte. » (François Blache, Mauras, Marcol-les-Eaux)

GG Il faut être grand, il faut être grand ! Maintenant il y en a qui ont tellement du pays qu'il y a automatiquement de la négligence, ils ne peuvent pas le faire parce qu'ils ne peuvent pas employer de personnel. Parce que le personnel, il faut le payer. Quand vous voyez que les ménages aujourd'hui, ils ne peuvent pas vivre, il faut qu'il y en ait un qui aille travailler à l'extérieur, ça fait quand même mal ! Comment voulez vous qu'après ils puissent entretenir le territoire ? (Gérard Giraud, Saint-Julien-du-Gua)

Quand les agriculteurs étaient plus nombreux, et la famille plus impliquée dans le travail, le débroussaillage se faisait quotidiennement, par petites touches, il était le travail de tous. Les terres étaient labourées, ce qui restreignait la pousse de la broussaille, et dans le travail de fenaison, les bordures étaient coupées à la faux. L'éleveur, qui gardait, incitait les bêtes à nettoyer de partout, gérant des espaces plus restreints. Il « tapait » les fougères pour les blesser, et brûlait régulièrement, « un genêt par ci, un genêt par-là ». « Il n'y avait pas un seul agriculteur qui n'avait pas son briquet dans la poche et son couteau. Et ils mettaient le feu à tout moment »⁵⁶. Le genêt, comme le bois, étaient utilisés pour le chauffage et donc prélevés régulièrement : « Tout était basé sur le végétal. Donc tout l'été, si on voulait chauffer sa tasse de café le matin il fallait sa branche de genêt, ou deux, ou trois. Et donc il fallait aller les chercher

⁵³ Samuel Bonin, Valgorge

⁵⁴ Le déclin de l'élevage ovin a été important et se poursuit, à l'échelle départementale et selon les Recensements Généraux Agricoles, le nombre d'éleveurs ovins est passé de 1241 en 2000 à 789 en 2010, baisse accompagnée d'une perte de plus de 22 000 brebis. (Richard Bonin, PNRMA)

⁵⁵ P-T. Louche, Laval d'Aurelle

⁵⁶ Marius Rochette, La Rochette

dans la montagne ! Après, quand ils se faisaient envahir, ils mettaient le feu »⁵⁷.

« CF : A l'époque où il n'y avait pas toutes ces broussailles qui avaient gagné, comment se faisait l'entretien autour du village ?

AA : On était obligés d'entretenir parce qu'il fallait faire du seigle, on avait des petites terrasses, il y avait de l'avoine, de l'orge.

IA : C'était tout travaillé, les terrasses c'était pour maintenir le terrain, pour maintenir l'eau, pour cultiver... Et ils étaient nombreux !

AA : Dans l'année, il y avait 5 ou 6 murs qui tombaient alors l'hiver il y avait des vieux qui ne savaient pas quoi faire, il fallait remonter le mur des terrasses...

IA : ou enlever des pierres des champs.. des grosses montagnes de pierres !

AA : Déjà moi, je travaillais pour rien, mon père quand il était jeune il travaillait tout un hiver pour transformer des landes en prairie, juste pour la nourriture...

IA : Aujourd'hui, je pense que personne n'accepterait une journée de débroussaillage contre un repas !

BA : Sauf si c'est des travaux d'intérêt généraux !

AA : Moi, quand j'avais 15 ou 16 ans après l'école on travaillait... pour faire des petits fossés sur les chemins communaux, on était payés 5 francs par jour, on faisait 10 heures, sans assurance ni rien.

IA : Ils étaient tous propriétaires de leur terrain et ils passaient leur temps à nettoyer, à garder... » (Isabelle, Béatrice Ambert et leur père, Saint-Genest-Lachamp)

Après la déprise agricole, les produits débroussaillants, très présents sur le marché, sont largement utilisés par les agriculteurs. La prise de conscience de leurs effets négatifs sur l'environnement et sur la santé est aujourd'hui généralisée dans la génération des actifs. Elle s'est faite pour Jean Duplan dans les années 80, et en partie sous l'influence des néoruraux arrivés après 68 qui avaient « plus de méfiance par rapport aux produits phytosanitaires ». Pour Isabelle et Béatrice Ambert, cette prise de conscience s'est faite tard et de manière brutale puisque leur père est atteint d'un cancer qu'on attribue à l'usage de ces produits. Quelques rares éleveurs défendent encore un usage ponctuel et ciblé de certains débroussaillants, comme Mickaël Giraud⁵⁸.

Aujourd'hui, partout, les milieux se ferment. Les éleveurs essaient d'entretenir, à leur mesure, avec leur troupeau, à la cisaille, à la débroussailleuse ou au gyrobroyeur. Mais leur intervention semble bien dérisoire quand un seul travaille sur des centaines d'hectares... On pense à Thierry Tailland montant chercher ses bêtes sur les crêtes de Borne avec sa cisaille, dernier habitant avec sa famille de la commune, dont le paysage porte encore les traces du travail accompli par les anciens, béalières, calades, drailles, qui ne résisteront pas au temps. A Antraigues-sur-Volane, Fanny Métrat lutte toujours contre le genêt à balais mais plus contre le genêt purgatif qui « repousse tout de suite ». Elle et son compagnon se concentrent aujourd'hui sur « ce qui peut encore être sauvé », les zones encore ouvertes :

« On a trop de large pour reprendre la main sur des zones qui sont parties à l'abandon. Ca, de toute façon, je crois qu'on a lâché l'affaire. Au début on coupait à la cisaille pendant des heures, ça repartait tout derrière. Donc l'idée c'est de maintenir les zones ouvertes mais réouvrir, non.. On a essayé à plein d'endroits, on a fait des chantiers avec les copains, avec la famille, deux ans après c'est les genêts qui repartent. Et c'est tellement des gros chantiers qu'on ne peut pas être tout le temps derrière, c'est trop grand et on n'est que deux ! » (Fanny Métrat, Antraigues-sur-Volane)

⁵⁷ Jean Duplan, Genestelle

⁵⁸ Traitement à l'Asulox contre les fougères

Selon Vincent Imbert, le changement climatique pourrait accentuer le processus d'embroussaillage. Les éleveurs sont particulièrement vulnérables au changement climatique et certains en ressentent déjà les effets, ou anticipent les modifications à venir. C'est une menace supplémentaire et de taille pour leur activité.

« Aujourd'hui, il y a ça qui y fait beaucoup dans les changements de nos pratiques, il y a le changement du climat, on le sent. Il y a un changement dans les extrêmes, trop de pluie donc une érosion énorme, trop de sécheresse, ça influe sur la flore, et le sanglier par-dessus le marché qui détruit les surfaces. Avec l'érosion et les sangliers autour de chez moi on a des endroits où il n'y a plus d'herbe et par contre, la broussaille, elle s'implante. Je pense que le changement climatique interviendra de plus en plus dans nos pratiques, c'est inévitable, soit des pertes de surface ou d'herbe, un changement de flore... Pour faire de l'extensif, il faudra plus de surface. » (Vincent Imbert, Montpezat-sous-Bauzon)

Pas assez de bêtes, pas assez d'hommes, avec la conscience écologique, le brûlage s'est beaucoup développé contre l'embroussaillage parce que le terrain n'offrait aucune autre alternative. Le brûlage est difficile à maîtriser et peut provoquer le développement de la fougère. Dans des zones de forte pente il peut abîmer les surfaces, fragilisant le sol qui est mis à nu. Il n'est donc pas défendu comme une solution idéale mais comme le seul moyen sérieux d'entretien et de maîtrise de la broussaille et des plantes invasives aujourd'hui.

La maîtrise du feu

« Nous, le feu, ça fait 60 ans qu'on brûle, il ne nous a jamais échappé. On a toujours brûlé ce qu'on voulait brûler. C'est notre meilleur allié, ici ! » (Mme Giraud, Saint-Julien-du-Gua)

Pour les anciens, brûler fait partie du métier. Pratique très ancienne, l'écobuage est rattaché à un savoir-faire ancien. Il se transmet « de génération en génération. » et s'acquiert avec la pratique.

« GG S'il y a des pins, nous ça ne nous empêche pas d'aller brûler... c'est le métier qui le dit, c'est tout, ça ne s'apprend pas dans des livres, ça s'apprend sur le terrain.

EG L'éducation, les parents, les grands parents et puis voilà, les enfants ils vont brûler sans risque. Quand ils se sont brûlés une fois les doigts, ils s'en rappellent ! C'est de génération en génération. (M. et Mme Giraud, Saint-Julien-du-Gua)»

Alors que des restrictions réglementaires sont imposées sur l'écobuage⁵⁹, quasiment tous les éleveurs insistent sur l'importance de cette pratique pour l'entretien de leurs terrains mais aussi sur la maîtrise qu'ils en ont. Ces restrictions, comme les réglementations sur l'usage de l'eau, ne sont pas bien perçues, elles s'inscrivent dans un cadre réglementaire de plus en plus restrictif. La législation sur la pollution, vue depuis des territoires reculés, semble absurde.

Si les nouvelles mesures relatives au brûlage ne rendent pas l'écobuage impossible, elles limitent les possibilités d'écobuer au point que certains éleveurs soient dans l'obligation de reporter leur écobuage d'une année à l'autre faute d'avoir réuni les conditions nécessaires, conditions naturelles, techniques, et réglementaires. Les éleveurs défendent leur droit à écobuer et à « nettoyer leurs terrains ». Ils rappellent que mettre le feu volontairement l'hiver évite beaucoup de feux l'été.

⁵⁹ Déclaration en mairie au préalable, et le jour même demande d'autorisation aux pompiers.

Écobuer suppose de connaître parfaitement le terrain, sa topographie, le milieu, mais aussi le climat, les vents, et les effets de la lune sur les végétaux. Il faut maîtriser les techniques de coupe-feu, de contre-feu, pour que le feu « n'échappe pas », et pour qu'il brûle ce qui est nécessaire. S'il va trop vite, le feu ne brûlera que superficiellement, s'il brûle trop fort, il risque d'abîmer la motte...

Aujourd'hui, tous les éleveurs brûlent l'hiver, quand le sol est gelé et que la sève est basse. Certains, comme les anciens, se réfèrent aux phases de la lune pour brûler au bon moment. Il faut « respecter le vent » et ne pas brûler par vent fort, éviter de brûler par vent du sud, qui est « capricieux »⁶⁰, en revanche on cherche à s'aider d'un vent léger, qui « attise » le feu mais brûle doucement.

« CF On fait comment un coupe-feu ?

FB Un endroit sur 4 ou 5 m de large, on dit le feu va passer là, on coupe tout à la machine, et après, souvent, on allume le feu au pied du coupe-feu pour que le feu n'arrive pas de façon violente sur le coupe-feu, qu'il démarre à proximité du coupe-feu et recule par rapport au coupe-feu. » (François Blache)

Après avoir débroussaillé des couloirs autour de la parcelle qui serviront de coupe-feux, le feu est allumé depuis le haut de la pente pour descendre, de préférence à contre-vent pour éviter qu'il ne brûle trop vite. Il est ensuite allumé depuis le bas, et le feu montant rejoint le feu descendant. C'est la technique du « contre-feu » : les deux feux se rejoignent et s'éteignent. Vincent Rieu à Monselgues, fait figure d'exception puisqu'il préfère brûler dans le sens du vent, mais les jours humides, quand ça brûle mal « comme ça, c'est le vent qui pousse le feu mais il ne s'étale pas. »

La repousse peut être très rapide après un brûlage et ce sont les brebis, par leur passage sur le brûlis, mangeant les repousses tendres, qui permettront à l'herbe de s'implanter. On brûle dans l'idéal par tâches pas trop grandes (relativement à la taille du troupeau), pour que les brebis aient le temps de manger toutes les repousses, et pour éviter que la bruyère ou la fougère (que les brebis ne mangent pas) ne s'installent. Quand le milieu est trop fermé, certains éleveurs font néanmoins brûler de plus grandes surfaces « pour nettoyer ».

Le brûlage dans des zones de forte pente peut abîmer les surfaces, en cas de fortes pluies sur le sol mis à nu. Si le feu n'est pas bien géré, ou si les brebis ne pâturent pas suffisamment sur le brûlis, la fougère peut s'implanter. Certains écobuages sont plus efficaces que d'autres sur le long terme et les éleveurs ne maîtrisent pas toujours la repousse. Malgré toutes les limites de cette technique, elle est pour eux la seule solution efficace au problème de l'embroussaillage.

Sur l'ensemble des personnes que nous avons rencontrées, éleveurs en activité et retraités, seulement 3 n'ont jamais écobué, et deux ne le font plus, soit que la zone ne s'y prête pas, soit par peur de ne pas maîtriser cette technique. Si le feu est maîtrisé dans la plupart des cas, 3 récits de « feux qui échappent » nous ont été rapportés, dont deux par des éleveurs retraités. Pour l'un d'entre eux parce que le vent a tourné, pour les deux autres parce que le feu a repris après leur départ.

« Moi je l'ai peu fait. Je l'ai fait une année. Je l'ai fait un petit peu et une fois ça a débordé. Le temps était très calme, il est arrivé quelques coups de vent d'ouest, comme on était en crête c'est passé de l'autre côté, on a brûlé deux cents hectares, on a mobilisé les canadiens et tout ça, ça m'a un peu refroidi quand même. Et tout ça fait qu'il est poussé énormément d'herbes et de broussailles. » (Jean Duplan, Gesnestelle)

« AL Oui, on brûlait, ancien temps, on s'aidait un peu pour brûler, seulement il n'y avait pas... C'est tellement sec, il y a deux ans on a voulu brûler on amis le feu à la terre, deux trois jours après il y avait des flammes de partout !

⁶⁰ François Blache, Marcol-les-Eaux

IA La terre, elle se consume, le feu se déplace et ça ressort 20 mètres après !

AL Moi je brûlais tout le temps, je sais qu'une année il y a une dame, son mari était pompier, elle venait chez elle au village à côté elle voyait du feu au milieu de mes pâturages. Le soir à 11h elle voulait faire venir les pompiers parce qu'il y avait du feu dans ma propriété ! Je lui ai dit : Mais moi j'ai 200 brebis là-haut ! Dans la propriété s'il y a du feu ça ne risque rien, hein ! Moi j'avais fait le tour de la parcelle où il y avait des ronces et ça ne risquait rien, j'avais éteint le soir, un coup de vent, ça a rallumé le feu et puis voilà !

IA : Ce n'était pas grand-chose..

AL : Non, mais ceux qui sont loin, il y en a qui ont peur, c'est des gens quand même qui avaient quelques petits pins derrière et puis qui avaient peur que ça brûle la montagne. On ne peut pas empêcher les gens d'avoir peur. De tout temps on a eu peur du feu et pourtant l'eau maintenant, c'est plus dangereux que le feu. (Isabelle, Béatrice Ambert et leur père, Saint Genest-Lachamp)

Comme beaucoup de terrains ne sont plus entretenus, les risques de l'écobuage sont plus importants aujourd'hui lorsque les parcelles voisines sont très embroussaillées. De plus en plus d'éleveurs ont recours à l'aide des pompiers dans le cadre du brûlage dirigé, même si certains montrent encore des réticences à utiliser ce service qui est quelquefois perçu comme remettant en cause leur propre savoir-faire.

Une relation affective au paysage

A travers leurs activités sur le terrain, les éleveurs développent une relation intime au paysage qui est observé, travaillé, parcouru dans ses moindres recoins. Cette relation de grande proximité est particulièrement le fait de ceux qui sont nés au pays, mais pas seulement. Certains nouveaux habitants, par leur affinité avec le paysage, sa géologie, sa flore, ou parce qu'il leur rappelle des lieux parcourus dans l'enfance, vont s'y sentir immédiatement chez eux :

« C'est cévenol, c'est granitique, moi je ne pouvais même pas m'imaginer m'installer ailleurs que sur du granit. Avec Manu on est nés dans des terrains granitiques. On a vécu dans la Drôme où c'est calcaire on avait l'impression d'être en vacances, mais pas d'être chez nous. On ne ressent pas le lieu, on le vit comme si on venait de l'extérieur, on le trouve pittoresque, beau, dépaysant, mais on ne se sent pas chez nous. Nos critères, c'était ça, en Ardèche on voulait être sur de la zone granitique. Donc très granitique, limite schisteux en fonds de vallée, c'est vraiment la Cévenne, pentue, arborée, embroussaillée à fond ! Donc, nous, on est un peu hauts en altitude, on est à la limite des châtaigniers et ça, ça me plaisait aussi parce que j'aime bien la châtaigneraie mais je trouve que le côté monoculture de la châtaigneraie il y a quelque chose d'un peu angoissant et piquant, il y a des bogues partout.. et ce que j'adore ici, c'est qu'on est à la limite de la châtaigneraie, qu'il y a le hêtre au-dessus, les forêts de hêtres j'adore ! C'est hyper varié au niveau des arbres, il y a des fonds de vallée avec des frênes, des aulnes, au niveau végétation c'est très très diversifié et puis j'adore les landes à genêts –même si le genêt on en a vraiment trop- le côté lande à genêts sur les crêtes avec les petits sommets, plein de pierriers, pour moi c'était vraiment le décors rêvé ! C'était aussi le décor où j'allais en vacances quand j'étais petite et qui me faisait rêver ! Et puis aussi des rivières de folie, trop belles, de l'eau partout. Moi, les zones calcaire je ne peux pas, parce qu'il n'y a pas d'eau ! Et nous, ici, on a de l'eau qui sort de partout, on a des grands jardins, on arrose comme on veut. » (Fanny Métrat, Le Mazoyer, Antraigues-sur-Volane)

Les éleveurs sont « attachés à la terre », parce qu'ils y ont leurs racines pour beaucoup d'entre eux, et parce qu'ils sont en relation quotidiennement avec leur milieu de vie dont ils se sentent responsables. Le paysage est comme une extension de soi que le paysan façonne et entretient comme sa propre maison. Par leur entretien, les agriculteurs luttent contre la fermeture du milieu et sa conservation, contre les incendies et la disparition de certaines espèces. Les brebis habitent le paysage et le maintiennent vivant. Un « beau paysage » est un paysage travaillé, entretenu, cultivé, et habité. A l'inverse, le paysage fermé ou embroussaillé pour les éleveurs est « sale ».

Dans un contexte d'ensauvagement accéléré, le langage employé pour parler de l'entretien du paysage est un langage guerrier, celui de la lutte : on essaie de « purger » les genêts, de les « combattre », dans cette « guerre impossible » contre l'embroussaillage, « c'est la nature qui gagne ». Et la fermeture du milieu est vécue comme un échec, pour ceux qui n'arrivent plus à la contenir, surtout pour les enfants de paysans qui ont connu un paysage bien plus entretenu. La perte des terres agricoles est douloureuse, elle marque l'effacement du passage des anciens :

« Quand un agriculteur s'en va, si ce n'est pas repris c'est un peu de la terre qui meurt. » (Yves Chanal, Chanéac)

« Ici, si on oublie le brûlage, ce qui est en train de se développer, c'est la mort du pays ! » (Gérard Giraud, Saint-Julien-du-Gua)

« Des fois j'ai du mal à imaginer... je ne sais pas si après on retrouvera un repreneur ou pas, si Cyprien le fils de ma soeur sera intéressé ou pas, mais pas forcément lui, je ne veux pas que ce soit une obligation, mais de se dire que ça va se refermer petit à petit, que la broussaille va recouvrir tout ça, je trouve ça triste ! Des fois ça en est déprimant. Dire que nos grands parents se sont tués à entretenir ce terrain pour vivre et voilà, maintenant ça retombe... ou alors ça répond à une certaine logique : ils ne sont plus là et la nature reprend le dessus, je ne sais pas... » (Isabelle Ambert, Saint-Genest-Lachamp)

Aujourd'hui les agriculteurs ne sont pas assez nombreux pour résister à l'ensauvagement du territoire, et ils n'ont pas d'autre alternative que de se résoudre à accepter la perte de terres agricoles travaillées par les anciens. Le questionnement d'isabelle Ambert exprime ce changement de perspective, aujourd'hui nécessaire : « Est-ce que la vie ce n'est que ça, couper de la fougère ? »⁶¹. Les nouveaux arrivants, ceux qui n'ont pas connu le paysage aménagé par l'homme jusque dans ses moindres recoins, renonceront plus facilement. Sylvie Volle, installée sur le territoire en 1999, considère qu'elle n'a pas le même investissement que les enfants du pays car elle-même a renoncé à entretenir une partie des surfaces. Mais l'entretien étant aujourd'hui très valorisé dans le métier, elle ne se considère pas, puisque son intervention sur le territoire est moindre, « vraiment » comme une éleveuse :

« Moi je vois des collègues avec des enfants qui se mettent en GAEC avec eux et qui reprennent, c'est une vie de labeur hein, vraiment ! Ils sont au turbin du matin au soir (...) Moi je ne me considère pas vraiment comme une éleveuse, je le dis franchement, parce que je n'ai pas cet investissement qu'eux ils ont quoi.

CF Par rapport à quoi ?

SV J'ai plus de recul par rapport à mon élevage, même si je dis que ça m'ennuie d'avoir des animaux qui sont malades ainsi de suite, je pense que j'aurai plus de recul, par rapport au fait que je vais accepter que ça s'embroussaille, simplement. Eux ne l'accepteront jamais ! Et je suis admirative, franchement, je trouve que c'est un sacré investissement et pour pas grand-chose » (Sylvie Volle, Dornas)

Fanny Métrat qui est installée depuis 5 ans sur le territoire ne se positionne pas contre la broussaille mais considère qu'elle doit s'y adapter, « faire avec la broussaille ». Elle aussi a renoncé à l'entretien de certains espaces et accepte la présence croissante de territoires de friche comme une donnée avec laquelle il faut composer.

« Moi j'entends plein de vieux dire : Oh c'est sale ! Les zones de ronces, de genêts. Mais je pense que notre génération qui n'a pas grandi là-dedans, on n'a pas du tout cette image-là. On est moins bornés à se dire qu'un endroit propre, c'est un endroit sans genêt, même si quand même, ici, on aimerait bien avoir moins de genêts, on n'est pas autant obnubilés par ça que je pense les vieux qui eux ont vécu une époque où il ne fallait pas qu'il y ait un mètre carré de genêts (...) Il faut lâcher l'affaire ! C'est passé de 10 familles à un couple d'éleveurs alors on ne peut pas entretenir le paysage de la même façon ! Il faut lâcher l'affaire et

⁶¹ Isabelle Ambert, Saint-Genest-Lachamp

c'est à nous de nous adapter en fait, pas forcément adapter le terrain à nous, ce qu'on aimerait que ce soit, mais plutôt nous, essayer de nous adapter » (Fany Métrat, Antraigues-sur-Volane)

L'intérêt nutritif des espaces embroussaillés et boisés est aujourd'hui démontré et on voit bien que pour s'y adapter, les éleveurs ont aujourd'hui à faire évoluer leurs propres représentations. Le pastoraliste Gérard Guérin, qui parle de « maîtrise de la fermeture des couverts pastoraux » plutôt que d'ouverture des milieux, insiste sur l'importance du regard porté sur le paysage. Selon lui « il faut vraiment une forte densité de broussailles pour empêcher les animaux de pénétrer » et les milieux sont souvent jugés trop fermés sans même que les éleveurs aient envoyé de troupeau dedans et alors que « la plupart des ligneux participent à la ration du pâturage »⁶². La vision négative de ces milieux par les personnes, et en premier lieu par les institutions concernées, parce qu'ils ne sont conformes aux modèles de développement prévalents, serait le premier obstacle à leur valorisation par une gestion adaptée.

La sauvagine

L'ensauvagement du territoire, la fermeture des milieux et son reboisement ont été favorables à la prolifération de certaines espèces d'animaux sauvages et ont multiplié les prédatons sur les troupeaux. Les prédatons de chiens errants, de corbeaux, occasionnellement de renards et de sangliers, ne sont pas nouvelles et tous les éleveurs ont eu à y faire face, mais le développement exponentiel de la population de sangliers depuis 20 ans, ainsi que de la population de renards, l'apparition d'espèces protégées, comme le vautour, ou plus récemment le loup, dans un contexte où les brebis ne sont pas ou peu gardées, rend le phénomène beaucoup plus sensible et inquiétant. Il a de fortes conséquences sur les pratiques pastorales.

Le sanglier, particulièrement friand de châtaignes et de glands, depuis 20 ans a trouvé un territoire propice à son développement au point que sa présence ne soit plus maîtrisée en Ardèche et source de nombreux conflits entre agriculteurs et chasseurs (qui sont souvent accusés de nourrir les sangliers, voir « d'élever des sangliers » et d'entretenir le phénomène). Le sanglier retourne l'herbe, arrache les clôtures, prélève sur la ressource en châtaigne, détruit les terrasses et s'attaque aux animaux, les mordant, leur arrachant la queue⁶³, mangeant quelquefois des nouveau-nés ou même des brebis. Les attaques de sangliers ont conduit certains éleveurs à utiliser des clôtures électriques, d'autres à abandonner des parcs trop compliqués à entretenir. Cette destruction systématique de leur travail sur les pâturages provoque le désespoir de certains agriculteurs, au point qu'on raconte que c'est ce qui a provoqué le suicide de l'un d'entre eux :

« FM En fait c'était un fou du travail, pour lui c'était devenu obsessionnel, il remettait les prairies en état c'était magnifique et il ne pouvait plus supporter de voir les terres retournées et de voir que les chasseurs faisaient tout pour maintenir la population de sangliers. Et il a pété les plombs au point de se flinguer. Et tout le monde dit que c'est ça qui lui a fait péter les plombs. » (Fanny Métrat, Antraigues-sur-Volane)

Les attaques de chiens errants ou de chiens de chasse sur les troupeaux peuvent être particulièrement violentes et destructrices, mais dès lors que le propriétaire du chien peut être identifié, le problème peut être géré, ce qui n'est pas le cas des prédatons d'animaux sauvages.

Le renard, qui n'est plus chassé, s'est beaucoup développé sur le territoire ardéchois et il est devenu moins craintif. A Usclades-et-Rieutord, Sébastien Bourdely ne laisse plus l'agnelage de printemps se faire dehors car les pertes attribuées aux attaques de renard sur des agneaux

⁶² Dans Pastum numéro 101, 1^{er} trimestre 2014

⁶³ Isabelle Ambert Saint-Genest-Lachamp

nouveau-nés sont trop importantes :

« SB Avant, il y avait plus de personnes dans les campagnes, ils chassaient mieux le renard. Aujourd'hui il y a très peu de gens qui chassent le renard.

CF Et lui, il aime la broussaille ?

SB Pas forcément, il aime bien les bois, il aime bien aller se cacher dans les bois. Nous, on a sur l'exploitation beaucoup de bois de fayard et ça lui plaît bien. Et même en bordure de bois, les bêtes elles vont se mettre à l'abri pour faire un agneau.

LB C'est naturel !

SB Et voilà, pour le renard c'est naturel aussi de casser la croûte !

LB Les renards, on les voit, ils n'ont plus peur. On les voit au coin d'une maison même si les chiens aboient. Pendant l'été quand on faisait les foin justes en bas on tournait le foin et tout un coup dans le pré, il y en a un qui prenait le soleil !

SB A 11 heures et demi !

LB On n'était pas loin, on faisait du bruit, les gamins jouaient là ! Avant on ne le voyait pas, ça.

CF Vous diriez que c'est depuis combien de temps ?

LB Une dizaine d'années.

SB Même un peu moins. On voyait souvent des renards à la tombée de la nuit mais pas comme ça.

Maintenant c'est certainement qu'ils ont moins la crainte d'être chassés.(...) Avant, l'agnelage de mai, juin, on le faisait dehors, sanitaire c'est mieux parce que les bêtes sont en pleine nature, il y a moins de concentration d'animaux donc moins de risques de maladie sur les jeunes agneaux. Et puis c'est quand même mieux naturel une brebis qui fait les agneaux dehors, les agneaux sont plus vigoureux, c'est mieux, mais d'un autre côté on a trop de prédation de renard et on s'en faisait manger plein, plein, plein, je veux dire 30, 40 par agnelage ! Et pas des petits agneaux, des agneaux d'une semaine, dix jours ! Donc maintenant, on procède un peu autrement, on fait agneler dedans, on sort les mères la journée pour qu'elles puissent manger un peu d'herbe, on les rentre la nuit. Et les agneaux, tant qu'ils n'ont pas une semaine ou dix jours, on ne les laisse pas dehors, on les sort un peu la journée, on les rentre la nuit. Ça fait du travail supplémentaire mais ça évite la prédation. » (Sébastien et Ludivine Bourdely, Usclades-et-Rieutord)

De nombreux éleveurs se sont résolus à organiser les mise-bas à l'intérieur des bergeries pour éviter les prédateurs. On craint les corbeaux qui attaquent des agneaux qui viennent de naître, plus particulièrement lorsqu'une brebis fait deux agneaux et néglige le premier : « quand les brebis agnellent, le sang, le placenta les attirent et ils sont un peu charognards alors ils mangent ça et ça nous arrive qu'ils arrivent à attaquer des agneaux vivants, ils leur percent les yeux et la langue. »⁶⁴

La présence des vautours depuis quelques années, parcourant le territoire⁶⁵, planant au dessus des troupeaux à l'affût de bêtes mortes ou blessées, est ressentie comme une menace. Les pertes sont faibles mais des attaques observées sur des animaux vivants m'ont été rapportées par deux fois. Les naturalistes sont catégoriques, le vautour n'attaque que les bêtes mortes, ou presque mortes, soit blessées ou très affaiblies... ce qui fait que le doute subsiste toujours, aucune autopsie ou déclaration n'étant réalisée.

« IA L'année dernière, on avait un petit lot qui avait fait les agneaux au col de Lafayolle, j'ai une brebis elle avait fait deux agneaux et il y avait 8 vautours dessus, ils me l'ont mangé vivant, ils n'ont laissé que la peau et elle a pu partir avec un agneau mais elle a laissé l'autre.

CF Je pensais qu'ils ne s'attaquaient qu'aux bêtes mortes ?

IA C'est ce qu'on dit, on dit que c'est des charognards mais un petit agneau qui vient de naître il y a du sang et automatiquement .. Et l'embêtant c'est que c'est les corbeaux qui les attirent, apparemment les vautours se fient beaucoup aux corbeaux et les corbeaux, eux, dès qu'il y a du sang ça les alerte et hop. Moi je l'ai constaté, surtout au col, si vous voyez des vautours, les corbeaux ne sont pas loin.

CF C'est nouveau, les vautours ?

IA Des vautours, on n'avait jamais vu ça, et ici, ça prend de l'ampleur quand même, ici c'est des vols de 30,

⁶⁴ Sébastien Bourdely. D'autres, comme Marianne El Bezzazi, rapportent qu'ils percent « le crâne et les yeux.

⁶⁵ Sa présence m'a été rapportée à Montselgues, Usclade-et-Rieutord, Issamoulenc, Saint-Julien du Gua.

40 qu'on voit. L'autre jour j'étais ici et je les ai vus près du col, je me suis dit : Il faut peut-être y monter, j'ai peut-être une brebis qui meure ! Et j'y suis montée les brebis étaient à chômer, elles s'étaient mises à l'ombre et il y en avait un lot qui tournait et il y avait un autre lot qui était posé par terre. Ils faisaient leur toilette, ils ne faisaient pas de mal mais voilà, les autres tournaient autour, et ils étaient à côté, ils faisaient leur toilette à 50 m du troupeau ! » (Isabelle Avond à Saint-Julien-du-Gua)

La présence croissante et non maîtrisée de la faune sauvage génère du stress et les attaques sur les troupeaux, d'animaux sauvages ou de chiens errants, sont quelquefois traumatisantes. Les attaques de loup qui ont eu lieu au début de l'été 2014 en Ardèche ont provoqué de la peur et de l'angoisse chez l'ensemble des éleveurs du territoire, ceci avant même que sa présence ne se précise. Le loup se rapproche, on ne sait pas exactement où il se trouve, mais on sait « qu'à un moment ou à un autre il sera là ». Il est l'objet de toutes sortes de rumeurs sur son comportement, les attaques qu'il aurait commises, et son statut d'espèce protégée font naître un fort sentiment d'insécurité.

La présence du loup est confirmée à la toute fin de l'été par une recrudescence des attaques⁶⁶ à la suite desquelles certains troupeaux sont revenus plus tôt des pâturages du plateau. Un éleveur aurait d'ores et déjà décidé de réduire la taille de son troupeau pour se limiter aux pâturages les plus proches de son exploitation.

Le loup comme une menace pour la survie des pratiques pastorales

« La prédation du loup sur notre secteur elle va être une catastrophe s'il s'implante. Une catastrophe économique, et écologique derrière puisque les terres les meilleures, qui sont déjà sous exploitées, les seront encore moins parce qu'on ne mettra pas de brebis aux endroits où il y aura une incertitude au niveau du loup. » (François Blache, Marcol-Les-Eaux)

Les attaques à la fin de l'été ont confirmé la présence du loup sur le territoire, qui élargit son champ d'action au-delà du plateau ardéchois en direction des Boutières et des Cévennes. Les éleveurs, à travers les différents syndicats, sont très mobilisés pour faire réagir les pouvoirs publics devant ce qui leur apparaît comme une menace pour la survie de leur activité.

La présence du loup sur le territoire bouleverserait tout un système d'élevage aujourd'hui basé sur l'utilisation de la ressource et le parage des animaux sur des surfaces souvent dispersées, quelquefois loin de la bergerie et de l'habitation. L'alimentation, largement nocturne l'été (jusqu'à 5 mois de l'année) pourrait être remise en question. Outre le temps de travail supplémentaire pour rentrer les animaux en bergerie, ils ne pourraient plus profiter de la ressource pastorale. Dans certains secteurs⁶⁷ les allers et venues des pâturages à la bergerie, les animaux se déplaçant davantage, abîmeraient un sol déjà fragilisé par l'érosion. Ces changements menacent aussi le bien-être des animaux qui passeraient beaucoup plus de temps en bergerie : « Dans les bâtiments, il fait chaud l'été, pour eux ce ne sera plus une vie ! »⁶⁸

⁶⁶ En Ardèche au 31 décembre 2014 51 constats ont été établis pour 263 bêtes et 37 constats, soit 236 victimes indemnisées. En 2013 on dénombrait seulement 10 constats d'attaques, en 2012 22. Au 17 septembre 2014, 26 attaques étaient recensées sur les communes de Cellier-du-Luc (2), Borne (2), Lachamp Raphael, Laviolle (3), La Souche, Usclades-et-Rieutord (7), Saint-Alban en Montagne, Le Roux (2), Sagne-et-Goudoulet (3), Montpezat-sous-Bauzon (2), Mazan L'abbaye, Labastide-sous-Besorgue. On comptabilise à cette date 63 animaux tués et 64 blessés. (Source DDT). Nous ne connaissons pas, à part deux personnes rencontrées après les attaques, les conditions dans lesquelles elles ont eu lieu, ni les communes qui ont été touchées entre septembre et décembre 2014.

⁶⁷ Comme à Arcens, ce dont témoigne Alain Debard

⁶⁸ Isabelle Avond, Saint-Julien-du-Gua

Après l'attaque de loup sur les crêtes de Borne, sur leur pâturage d'été, Magali Gleyze et Thierry Tailland envisagent de prendre un berger, grâce au financement dont ils peuvent bénéficier, à condition qu'ils trouvent où le loger. Sur son estive partagée (et non gardée), Samuel Bonin projette l'installation d'un tunnel pour mettre les animaux à l'abri sur place, sans avoir à trop les déplacer. Dans l'un ou l'autre cas ces solutions ne résoudraient pas le problème de l'alimentation des animaux en extérieur, qui est plutôt nocturne, et comment y pallier... Sur l'estive du Tanargue, si le loup s'installe, Damien Lamy utilisera un parc électrifié au plus près de la cabane du berger pour y mettre les brebis la nuit.

Peu d'éleveurs sur le territoire ardéchois envisagent aujourd'hui de prendre des patous. Pourtant ces chiens ont montré leur efficacité dans le passé, de tout temps ils ont été utilisés dans les Pyrénées contre l'ours et contre le loup. Le patou grandit avec le troupeau et vit avec lui pour développer son instinct de protection. Toute la difficulté, nous explique Agnès Audibert, consiste pour son maître à lui faire sentir « jusqu'où il peut aller et à partir de quel moment il est interdit de protéger » et donc à faire la différence entre des randonneurs, des chiens errants et des loups. La prise en main du chien demande de la présence et du temps. C'est un savoir-faire pastoral qui se serait perdu pendant ces décennies où les hommes n'en avaient plus besoin : « On a perdu un peu les chiens et les hommes aussi qui savaient prendre les chiens⁶⁹. » Les éleveurs qui souhaiteraient travailler avec des patous aujourd'hui ne pourraient faire l'économie du temps passé à réapprendre ce savoir-faire.

Nourris des témoignages et des expériences menées par les éleveurs des Alpes et de la Drôme, les éleveurs d'Ardèche sont sceptiques quand à l'efficacité des mesures de protection mises en place par les pouvoirs publics qui n'ont pas fait leurs preuves et ont eu des effets secondaires dommageables, comme les difficultés de gestion des patous sur des territoires traversés par des randonneurs. Dans les Alpes effectivement, des mesures de protection ont été proposées et adoptées par les éleveurs et bergers dès 1994 : patous, aide-bergers, parcs électrifiés. Ils ont adapté leurs pratiques, mais il semble que le loup se soit adapté aussi et que la situation ne soit plus maîtrisée. En dépit des chiens de protection, les loups attaquent désormais de jour comme de nuit. Ils sont capables de sauter des filets de protection à 4 fils, et ils ont moins peur des hommes qui ne les chassent plus. On voit ainsi des loups s'approcher des habitations et des bergeries.

Le loup est mal connu des éleveurs, disparu pendant près d'un siècle, le savoir des anciens bergers sur le loup n'a pas pu se transmettre. En revanche on entend souvent, comme une chose entendue, que « les anciens ont mis un temps fou à s'en débarrasser et qu'ils avaient des bonnes raisons »⁷⁰. Le loup est réputé particulièrement intelligent et capable de s'adapter à toutes les situations : « Dans les Alpes, quoi qu'ils fassent, au bout de trois jours, le loup il a compris. »⁷¹ On sait aussi que les tirs de prélèvement ne sont pas efficaces et que pour ceux qui voudraient braver la loi, chasser le loup ne s'improvise pas, sauf à utiliser des procédés dangereux comme l'empoisonnement. Dans ces conditions, la plupart des éleveurs n'acceptent pas la présence du loup et n'envisagent même pas de continuer à travailler en cohabitant avec cet animal : « l'élevage et le loup sur nos territoires, c'est incompatible ». Ils considèrent tout simplement que sa présence marquerait la fin de l'élevage. Accepter les aides ce serait accepter la présence du loup, et certains ne veulent pas en entendre parler. Dans un contexte déjà très difficile, on imagine mal des projets d'installation se concrétiser avec cette contrainte supplémentaire. Il semble à tous difficile de se projeter dans un avenir, et les projets d'achat de maisons ou de terres sont d'ores et déjà remis à plus tard.

Pour Magali Gleyze et Thierry Tailland, seuls habitants de Borne avec leur famille qui essaient de maintenir le village vivant, l'implantation potentielle du loup menace l'avenir de l'élevage

⁶⁹ Agnès Audibert, Beaumont

⁷⁰ Isabelle Avond, Saint-Julien-du-Gua

⁷¹ Frédéric Hubert, Sablière

extensif et par-là même la survie de territoires déjà désertés :

« On ne peut pas barricader la montagne, il va falloir qu'on arrête, si on veut laisser le loup, nous on devra arrêter les moutons. Peut-être qu'on mettra des vaches... parce qu'on ne va pas laisser tomber le pays, on ne va pas baisser les bras. Nous, on aime ce pays, on y est attachés parce qu'on a nos racines et même si le travail est difficile on est prêts à le faire. Après, notre fille elle ne fera peut-être pas ça, elle fera ce qu'elle aura envie de faire, tant pis, mais nous on aura mis notre petite pierre à l'édifice, on aura entretenu ça pour que les gens après puissent voir. » (Thierry Tailland, Borne)

C'est ainsi l'élevage pastoral, une des agricultures les plus respectueuses de la biodiversité, que les loups menacent de faire disparaître.

« Les écolos nous disent que le loup c'est la biodiversité sauf qu'ici en Ardèche et dans les Cévennes les premiers qui font la biodiversité c'est les paysans. Nous, par nos pratiques culturelles en alternant landes, parcours, des châtaigniers, de différentes variétés, des prairies naturelles, c'est nous qui faisons la biodiversité, c'est pas le loup. Vous enlevez tout ça, vous enlevez les troupeaux, c'est fini ! » (Pierre-Thibaut Louche, Laval d'Aurelle)

Pour les éleveurs, quelque soit leur appartenance syndicale, la seule voie possible est celle d'une régulation de la population de loups, qui passe en premier lieu par son déclassement du statut d'espèce protégée.

Témoignage après une attaque à Borne

« Un matin je montais à la bergerie, à 6 heures, c'était une période où elles restaient dehors la nuit et j'arrive un matin, je trouve un groupe de brebis dans la bergerie qui ont sursauté quand je suis rentré. Je me suis dit qu'il y avait un souci et j'en ai vue une qui était mordue sur les flancs. Et donc là, c'est difficile à vivre, ce matin-là il y avait à peu près 60 brebis dehors, 70, je comprends qu'il y avait eu un problème, je me suis dit : Combien est-ce qu'il y en aura par terre?

Donc je suis monté et je ne trouvais rien. Puis j'ai trouvé la première trace de sang, je ne trouvais pas la brebis mais j'ai trouvé du sang sur la draille. D'ailleurs c'est un endroit où après, quand je montais le matin, les brebis s'arrêtaient et ne voulaient plus passer, maintenant elles passent plus facilement.

Là haut j'ai trouvé le premier cadavre, je ne trouvais toujours pas le reste du troupeau et donc j'ai fait tout le tour du pâturage sans les voir alors là c'est inquiétant, c'est angoissant, parce qu'on ne sait pas ce qu'on va trouver. Et finalement, je n'ai pas trouvé d'autres cadavres ce jour-là mais j'ai retrouvé une autre partie du troupeau. Une partie s'était enfuie, elles étaient rentrées à la bergerie, et les autres ont dû couper en travers en haut, c'est des chemins qu'elles ont l'habitude de prendre, pour se réfugier juste derrière ces grands rochers. Je pense que le loup ne les a pas poursuivies jusque là-bas. Le surlendemain j'en ai trouvée une vivante mais mordue au cou, qui est morte par la suite. Le jour suivant j'ai trouvé celle qui avait été mangée et encore deux jours après j'ai trouvé le cadavre qui correspondait au sang qui était sur la Draille. J'avais cherché trop loin en fait, elle était juste dessous. Je ne sais pas pourquoi mais je cherchais une brebis blanche, en fait c'était une brebis noire. Je l'ai récupérée, je l'ai descendue, je l'ai traînée. Il ne restait pas grand-chose. (...)

La brebis que j'ai ramassée vivante, son cou était dur comme du bois parce que je l'ai trouvée 60 heures après l'attaque. Je savais qu'elle n'allait pas s'en sortir mais on a essayé quand même de la soigner. Le soir, elle a mangé un peu et le matin elle était morte. Elle avait le cou dur comme du bois parce que, il faut voir les dégâts que ça fait le loup, il mord à la gorge et il serre très fort et il mâchouille un peu parce que la brebis elle se débat mais lui la tient paralysée à la force de la mâchoire en lui serrant le cou et en mâchouillant comme ça il broie les muscles au-dessous du cou, et donc même s'il ne perce pas, comme là, la brebis que j'ai trouvée vivante, il n'a pas percé la carotide, il ne l'a pas saignée, mais elle a fait une hémorragie interne finalement. Elle s'est saignée à l'intérieur.» (Thierry Tailland, Borne)

Une culture marginale

Les agriculteurs sont aujourd'hui peu nombreux, et parmi eux, ceux qui travaillent en agriculture extensive très minoritaires. Leur mode de vie, devenu marginal en France, est mal connu. Il y a 50 ans chacun avait un agriculteur plus ou moins proche dans sa famille, ce qui entretenait une certaine connivence, aujourd'hui la plupart d'entre nous, et même ceux qui habitent en milieu rural, ne savent pas toujours comment vivent et comment travaillent les paysans.

Les éleveurs de montagne, par leur façon de faire qui rappelle celle des anciens, sont souvent vus par les gens de passage, touristes, randonneurs, comme les derniers représentants d'une culture qui appartiendrait déjà au passé, et serait appelée à disparaître. Certains souffrent de ce regard porté sur eux et de la mise à distance qu'il implique, matérialisée par la façon dont certains sont pris en photo par des touristes sans qu'il ne leur soit demandé leur avis. Telle cette éleveuse du Valbonnais dont les propos, recueillis il y a deux ans sur d'autres montagnes, m'avaient frappée : « Maintenant il y en a beaucoup qui sont loin du monde agricole, et on sent que le fossé s'est creusé. Quand on leur parle, ils nous voient comme une vitrine, comme quelque chose de figé. Ils ne comprennent pas qu'il faut qu'on évolue, qu'on est du vivant !⁷² Cette mise à distance de l'autre n'est pas sans rappeler la « mise en fiction du monde » décrite par Marc Augé dans les années 90⁷³. Sur le Tanargue, Mathias Guibert me confiait son inquiétude et sa méfiance quand au regain d'intérêt actuel pour le pastoralisme, qui lui semblait tristement en annoncer la fin : « On est comme les derniers individus d'une espèce qu'on voudrait déjà muséographier ». Il regrette cette image nostalgique, « à la Giono » qu'on donne trop souvent des éleveurs, image qui lui semble tellement loin de sa propre réalité.

Audrey Pegaz-Fiornet⁷⁴, nous apprend que La découverte des « paysages de montagne » se fait au XVIIIe siècle et que la curiosité pour les paysages de montagne engendre déjà à cette époque une série de stéréo-types à l'égard des populations qui subissent les contraintes de ce milieu. Le montagnard est vu comme un « bon sauvage », vivant en harmonie avec la nature, ou comme un rustre, un niais qui reste loin du progrès. Stéréotypes qu'on rencontre toujours aujourd'hui, sous des formes plus nuancées. Au cours du XXe siècle, la civilisation paysanne s'affaiblit et abandonne la majorité de ses territoires. Inversement, l'environnement naturel intéresse de plus en plus une société à majorité urbaine.

Attention à l'image rassurante du berger qui a traversé le temps, qu'on vient chercher dans les zones les plus reculées. Les éleveurs de montagne sont ancrés dans le monde contemporain et les problématiques qu'ils soulèvent au cœur de l'évolution de nos sociétés. Le berger a toujours sa besace et son bâton mais sur certaines montagnes, il se promène avec un fusil, et derrière l'image du loup se cache la sauvagerie qui elle, n'est pas une fiction.

⁷² Marie Puissant, le désert en Vajouffrey, enregistrement du 31 octobre 2012

⁷³ « Entendons nous bien : voyager, oui, il faut voyager, il faudrait voyager. Mais surtout ne pas faire de tourisme. Ces agences qui quadrillent la terre, qui l'ont divisée en parcours, en séjours, en clubs soigneusement préservés de toute proximité sociale abusive, qui ont fait de la nature « un produit », comme d'autres voudraient faire de la littérature et de l'art, sont les premières responsables de la mise en fiction du monde, de sa déréalisation d'apparence -en réalité de la conversion des uns en spectateurs et les autres en spectacle. » Marc Augé, l'impossible voyage, le tourisme et ses images éditions Payot et Rivages 1997.

⁷⁴ Territoires et cultures transhumantes dans le Sud de la France. Façons de voir ou de vivre un patrimoine)

Visions du sauvage : éleveurs et « écolos » pour ou contre le loup

« MR Ah non mais, ceux qui ont envie de voir des loups, ils n'ont qu'à acheter des terrains, les parquer et coucher avec eux si ils veulent, moi ça ne me gêne pas, hein ! Moi j'estime qu'un mouton avec ses clochettes c'est plus joli que les loups ! Je ne sais pas ce qu'ils trouvent de joli dans un loup ! C'est comme les marmottes. Les marmottes c'est bien joli mais ça ressemble un peu à un blaireau, c'est pas.. ça faisait un moment il n'y en avait pas tant mais à un moment ce n'est plus tenable !

CF Elles font des dégâts ?

MR Des dégâts, ici ? Dans les talus ? Et puis vous passez au-dessus avec un tracteur, vous basculez dessous, hein ! Quand il n'y en avait pas trop, ça allait, mais maintenant ! Tant qu'elles se tenaient dans les pierres volcaniques, dans les rochers, ça faisait bien, sauf que maintenant il y en a partout ! Encore que ça baisse un peu là.. Et les lynx maintenant aussi ! Au Mézenc il y a bien des Lynx !

CF Ah Bon, il y en a qui ont été vus ?

MR Ah il y en a qui ont été vus, c'est sûr, ils lâchent toutes les conneries possibles et imaginables ! »

(Marius Rochette, retraité, La Rochette)

La présence du loup, dès sa réapparition en France, a généré un engouement tel qu'on ne peut réduire la défense du loup à des arguments de sauvegarde de l'espèce et de défense de la biodiversité. Les passions soulevées par le loup paraissent aux éleveurs complètement « irrationnelles » et elles le sont, probablement. Mais comme le rappelle Sophie Bobbé dans son travail sur la figure du loup dans l'imaginaire occidental⁷⁵, il ne faut pas sous-estimer la force de l'imaginaire dans notre appréhension du monde, ni la force et la prégnance du rôle symbolique qu'il joue. Le loup est présent dans toutes les traditions, dans les mythes du monde entier depuis l'aube des temps. Il incarne la figure du sauvage, à la fois craint (associé à la mort dans les traditions occidentales) et admiré dans les sociétés de chasseurs (sociétés amérindiennes ou occidentale d'avant la domestication).

Le loup incarne le rêve et l'espoir d'une nature qui ne serait pas complètement dominée par l'homme, l'indomptable dans nos sociétés ultra sécurisées et réglementées. Il représente l'authentique devant l'artificialisation du monde. Il relie l'homme à une animalité primitive repoussée aux confins du monde civilisé. L'attrait contemporain pour le sauvage est aussi présent dans un regard porté sur la friche et les paysages de broussaille par les urbains (ou rurbains) qui est à mille lieues du regard paysan. La forêt dépayse, enchante, en ce qu'elle remet en question la cité. A travers ces figures du sauvage, le loup, la forêt, les hommes cherchent à renouer avec une nature perçue comme originelle et idéale. Le militantisme des défenseurs du loup et de son statut d'espèce protégée s'inscrit dans un contexte de prise de conscience écologique. Mais alors que la nature est perçue par ceux-là comme une ressource extérieure à l'homme, la nature pour les éleveurs est une force avec laquelle ils ont à composer. Elle n'est pas pensée en-dehors de l'homme et de l'animal domestique. Les éleveurs sont en prise avec leur milieu et cherchent à garder leur place dans un équilibre rendu précaire par l'ensauvagement du territoire. Leurs problématiques sont concrètes, économiques. Ils veulent défendre leur « gagne-pain », leur « façon de vivre ». Le loup représente une menace pour leur économie, il remet en question leur activité, ses fondements. Il est aussi associé à un vécu de la sauvagerie dont la plupart d'entre nous restons à bonne distance : visions de leurs animaux dépecés, saignés, éventrés. Toutes choses que nous ne voulons pas voir, images dérangeantes qui réapparaissent pourtant, exposées au détour d'une fête de la transhumance sur un stand d'éleveurs en colère.

« Il y a des gens qui disent un mouton c'est naturel, le loup le tue, c'est naturel, d'accord, mais imaginez que vous êtes en ville, vous avez un appartement avec 7 ou 8 chats, et puis le matin vous allez arriver vous allez trouver un chat mort avec le ventre ouvert à moitié bouffé et puis un autre là-bas égorgé, c'est ça ! »
(Thierry Tailland, Borne)

⁷⁵ Sophie Bobbé, 1998

Pour la plupart des éleveurs, la protection des animaux sauvages comme l'attrait porté aux paysages de friches sont incompréhensibles. Les éleveurs cherchent à maîtriser le sauvage et les espèces invasives alors que pour leurs voisins, le sauvage est l'expression d'une nature qui reprend ses droits.

«AA Et puis après il y a des gens qui aiment bien les broussailles. Il y a des gens qui aiment, qui disent que l'aspect sauvage c'est ce qu'ils aiment. Donc les milieux fermés ils aiment, les ronces, les bruyères, voilà. CF : Est-ce qu'il n'y a pas justement une évolution du regard sur le paysage où il y a de plus en plus de gens qui apprécient cet aspect sauvage ?

AA : Oui, il y a davantage de gens aujourd'hui qui aiment cet aspect sauvage. Et puis c'est difficile de faire comprendre à quelqu'un qui n'est pas d'ici, qui n'est pas né là, que le paysage qu'on regarde, qui est couvert de landes, de ronces, pourrait être tout à fait autrement s'il était plus cultivé. Mais ça, il faut avoir une âme paysanne pour le voir. Nous, avec notre esprit paysan, berger, on analyse tout de suite un paysage, on se dit : Tiens, là, il pourrait y avoir des brebis, ceci, cela, alors que personne d'autre ne peut le faire. Ce n'est que nous qui pouvons voir ça. » (André Audibert, Beaumont)

En Ardèche on peut lire sur la page facebook d'un groupe d'ardéchois réunis pour « POUR la présence des carnivores dans le PNR des Monts d'Ardèche » un article de Pierre Athanaze, Président de l'ASPAS, du 23 juillet 2014, qui défend la présence du loup sur le territoire du parc : Dans « ces espaces, financés par les contribuables, destinés à préserver la biodiversité, les pouvoirs publics ont chassé la faune au profit des troupeaux de moutons alors que le surpâturage dégrade et appauvrit inexorablement les sols (3). N'y a-t-il plus la moindre place pour les milieux et les animaux sauvages ? (...) Nous voulons des loups ! »⁷⁶ Comme d'autres de rappeler qu'un agriculteur lorsqu'il perd une brebis à cause de l'attaque d'un loup, est « indemnisé » ou encore « qu'il peut bien rentrer ses bêtes la nuit ! »

Depuis des années, les éleveurs s'opposent aux « écolos », contre ou pour la présence du loup. La position « pro-loup » des « écolos », entendus comme les représentants d'associations de défense de l'environnement, est largement partagée par l'opinion publique, particulièrement en zones urbaines. En fait la revendication des éleveurs à pouvoir se défendre du loup et à restreindre son expansion est isolée mais elle émane de ceux qui seraient potentiellement le plus en lien avec cet animal et les plus impactés par sa présence sur le territoire. Depuis des années ces deux parties ne parviennent pas à dialoguer et le conflit autour du loup attise des tensions au sein même du monde rural. L'argument récurrent des « écolos » consistant à dire que les éleveurs eux-mêmes, sans les subventions, n'existeraient pas, montre à quel point les éleveurs ont mauvaise image, relégués dans la catégorie des improductifs dans une société qui valorise la productivité et la rentabilité. C'est la légitimité de leur métier qui est remise en cause directement.

Linda Bouet et Fanny Métrat, toutes les deux à la confédération paysanne, travaillant en agriculture biologique, se disent « éleveuses et écolo ». Pourtant l'une comme l'autre ne parviennent pas à défendre leurs positions sur le loup, même auprès de leur entourage.

« Moi ce qui me fait le plus mal c'est de ne pas être entendue pas les copains et par toute cette frange de gens. Nous la conf, c'est ce que j'expliquais à ces réunions où il y a le préfet, les associations environnementales, les syndicats agricoles, tout le monde, je leur disais : mais ne nous mettez pas tous dans le même panier. Moi je suis une écologiste, vraiment, je suis écolo, de gauche, nous on promeut une agriculture paysanne, le pastoralisme, pour nous, ça a du sens. On veut faire vivre le pastoralisme pour faire vivre des pans de montagne, mais aussi proposer aux gens des bons agneaux, une vraie alimentation, mais là l'histoire du loup c'est aussi que dans les Alpes, il y a plein d'éleveurs qui ne sortent plus leurs agneaux en estive, ils ne sortent plus leurs bêtes alors qu'est-ce qu'on veut ? On amène l'agneau de

⁷⁶ <https://fr-fr.facebook.com/notes/pierre-athanaze/suite-aux-battues-aux-loups-ill%C3%A9gales-laspas-demande-le-retrait-des-troupeaux-de/265308693663199>

Nouvelle Zélande et on arrête ? Mais ça, c'est un choix à faire. On arrête l'élevage ovin en France, on fait de grandes zones sauvages limite grillagées pour pas que les loups se rapprochent des villes ? Jusqu'où on va dans la dérive en fait ? C'est triste ! (...) Il faut arrêter le clivage écolos et paysans, moi je suis écologiste et paysanne, vraiment. » (Fanny Métrat, Antraigues-sur-Volane)

Ce conflit pose des enjeux décisifs sur l'avenir économique du territoire et sur le modèle d'agriculture qui sera privilégié : est-ce qu'on veut, une activité économique basée sur le tourisme ou sur l'agriculture ? Est-ce qu'on choisit de défendre l'agriculture extensive, même si elle est peu rentable, ou est-ce qu'on la laisse disparaître ?

« On va arrêter nous, si on ne peut plus les laisser là-haut on va laisser tomber. On va laisser la montagne pour les loups et les animaux on va les élever en hors sol dans des grands bâtiments, on va leur donner de l'aliment, les engraisser comme ça, et ils feront de la viande, ils ne feront pas du muscle, ils feront de la viande. Et puis voilà, les gens on les conditionne, si on ne leur donne que ça et qu'on leur dit que c'est ce qu'il y a de meilleur comme viande, ils ne feront même plus attention! Ils n'ont plus la notion du goût des choses, ils achètent du joli, ils achètent un emballage, une barquette, un truc, après sur un marché un légume qui aura un goût merveilleux il ne sera pas très joli mais personne ne va l'acheter alors qu'il sera le meilleur. » (Thierry Tailland, Borne)

Les politiques de protection du loup sont critiquées par tous les éleveurs, quelque soit leur orientation syndicale ou politique, ils demandent une révision de la convention « habitat faune flore ». Selon eux il est aberrant de ménager à la fois « le loup et l'agneau » qui ne sont pas compatibles.

La question de la régulation du loup reste intacte, si celui-ci était effectivement déclassé, comme réguler sa présence sur le territoire ? Est-ce que les éleveurs pourraient eux-mêmes assurer la défense de leur troupeau ? Est-ce qu'un corps d'état spécialisé interviendrait à leur demande ? On peut imaginer qu'ils sont, sur le terrain, les mieux placés pour s'en défendre mais que cela supposerait d'apprendre à le connaître et donc d'accepter, d'une façon ou d'une autre, sa présence sur le territoire, puisqu'il n'est pas question d'exterminer toute la population de loups.

Les éleveurs dans le monde rural d'aujourd'hui

« Les Cévennes, c'est trop serré, et puis les gens, ici, ils ne veulent plus de moutons, ils ne veulent plus de nous, ils ne veulent plus rien, c'est des maisons secondaires ici. » (Laurent Mayet, Dompmnac)

« C'est difficile d'évoluer dans ce milieu-là, surtout quand la société elle n'est plus paysanne, même s'il y a des gens qui ont cette fibre-là. Même à Valgorge, les enfants, il y en a des fils de paysans, mais il n'y en a pas beaucoup, et les références culturelles c'est des références urbaines qu'il y a... c'est des urbains, il y a la télé, il y a les tablettes, les machins, maintenant, la technologie, les frontières, elle les a cassées aussi et, du coup, les références culturelles, elles sont assez urbaines, même ici. Bon, après, il y a des choses qui restent mais les enfants, ce n'est plus vraiment des enfants de la campagne non plus. » (Samuel Bonin, Valgorge)

Le monde rural, depuis longtemps, n'est plus paysan, et même dans des campagnes les plus reculées, les références culturelles sont urbaines aujourd'hui. Ainsi les éleveurs ont à composer, au quotidien sur le territoire, avec beaucoup d'autres acteurs, et à défendre leur place et la présence de leurs troupeaux dans les villages, ce qui ne se passe pas sans heurts. Le citadin qui aime croiser un troupeau de moutons sur un chemin de randonnée n'a pas toujours envie de supporter l'odeur des animaux, ni le bruit des sonnailles (comme le chant du coq le matin) au voisinage de sa maison secondaire. L'éleveur pourrait lui demander de clôturer son jardin, alors qu'il rêve de liberté et de communion avec la nature. Aussi, il ne pense pas toujours à tenir ses chiens près des troupeaux, ni à refermer les barrières des parcs de contention. Ces différences

de points de vue et de pratiques du territoire sont autant de sources d'incompréhension, et de conflits. Il y a ceux qui n'acceptent pas que les animaux soient en liberté, et qui ne veulent pas les laisser passer sur leur terrains, d'autres encore qui veulent bien prêter leur terrains mais surtout pas le clôturer ; certains se plaignent des crottes que les brebis laissent sur leur passage... Les différents naissent avec des personnes en résidence secondaire, mais aussi avec des anciens du pays revenus à la retraite, quelques fois avec des habitants permanents qui exercent des professions non agricoles.

« Il y en a un, il m'est tombé dessus, je l'ai retrouvé en train de ramasser les crottes de brebis à la pelle, sous la pluie. A la pelle et à la balayette dans un pré, sous la pluie. Il me dit : C'est gentil, tes brebis, elles sont passées du coup elles ont bien nettoyé le pré mais elles ont fait des cacas de partout... Je lui ai dit : Eh bien c'est un peu comme vous, monsieur, quand vous mangez bien, vous faites caca de partout après ! Voilà, la discussion s'est arrêtée là, sous la pluie, mes brebis ne sont pas retournées dans son pré. » (Frédéric Hubert, Sablière)

Il est plus facile de faire accepter les « contraintes » d'un troupeau si on est du pays, que si on est nouvel arrivant. Le cas de Linda Bouet à Barnas, du pays, est inverse, puisqu'elle se trouve minoritaire sur sa commune sur laquelle se sont installés de nombreux néoruraux qui ne partagent pas ses idées. Anciens citadins reconvertis à la vie en milieu rural, exerçant aujourd'hui des professions non agricoles, ils sont pour le loup et contre l'écobuage et ne laissent pas toujours les brebis passer sur leurs terrains.

« Pourtant je suis une des premières à être écolo aussi mais on n'a pas la même manière de voir, là avec le loup on n'est pas d'accord du tout, pour eux c'est un bienfait, pour nous c'est une catastrophe, on se prend bien la tête. Et puis moi j'ai une manière de garder vraiment à l'ancienne, et mes brebis sont libres, du coup il y a des conflits avec le voisinage parce qu'ils voudraient qu'elles ne soient pas sur la route, qu'elles ne pâturent pas de partout... et puis on pratique l'écobuage et j'ai un vice-président de la Frapna qui habite dans la vallée et c'est tendu. » (Linda Bouet, Barnas, vallée de Lafarre)

A Dornas, Sylvie Volle a repris le troupeau d'un éleveur du pays, mais alors que lui gardait, elle parque, et la présence des brebis est moins bien vue par les habitants, tout comme celle des clôtures. Des tensions avec ses voisins l'ont amenée à mettre sa maison en vente et à trouver un lieu d'hivernage.

« CF Il y a des personnes parmi les habitants qui n'aimaient pas la présence des brebis dans le village ? SV Alors plusieurs raisons, la première raison c'est qu'elles avaient tendance à redescendre sur les jardins, gros problème ! Sauf que nous on a toujours proposé aux gens de clôturer leurs jardins, sauf qu'en fait, ils ne voulaient pas, parce qu'ils n'étaient pas venus ici pour être clôturés... plein de choses, les merdes sur la route, des choses de ce type-là. ça a été galère. Avant qu'il parte à la retraite et que je reprenne son troupeau c'était un ancien qui était là, à qui on n'aurait jamais imaginé dire quoi que ce soit. Ce n'était pas pareil. (...) Dans l'idée des personnes en tous cas, quand il y a eu mes Mérinos en plus des Blanches, ça faisait trop de brebis dans la montagne, dans l'idée des personnes mais pas dans notre idée à nous parce que ça aurait nettoyé la montagne d'une façon très intéressante.(...) Donc en fait on n'a pas pu faire ce qu'on voulait, donc tout un ensemble de parcs avec des portes qui auraient laissé libre circulation aux gens et qui aurait permis vraiment de tout nettoyer. Parce qu'en fait, si les brebis sont parquées ou gardées, on arrive à faire une pression sur le milieu, on arrive à ce qu'elles nettoient correctement. Nous là, actuellement, il y a 100 brebis mais il y a un tel espace qu'elles ne peuvent pas nettoyer, c'est impossible ! »

Les éleveurs sont fréquemment en conflits avec ceux qui pratiquent des activités de loisir et abîment les terrains, quads, 4x 4, avec les randonneurs aussi qui ne tiennent pas toujours leurs chiens, enfin avec les chasseurs dont la présence impromptue peut gêner le travail du berger, et dont les chiens exercent parfois des prédations sur les animaux d'élevage. Les chasseurs se sentent chez eux tout autant que les éleveurs, ce qui crée des tensions, surtout avec ceux qui ne sont pas du pays.

« Un jour j'ai carrément pété les plombs sur les chasseurs, en hurlant qu'on mettrait la vallée hors chasse s'ils continuaient. Ca a été la vraie crise et pendant quelques temps à Antraigues, j'entendais dire : C'est elle, la vieille folle du Mazoyer ! On m'avait cataloguée. Sachant que tous les gens du coin, ils ont tous des chasseurs dans la famille, je me disais : Ca commence bien ! Et puis il a suffi d'une castagnade, une fête de village, où moi je suis une bonne bringueuse, à boire des canons, à les chambrer, ils m'ont bourré la gueule et depuis, super ambiance, ils m'adorent !

CF Ils font des efforts ?

FM Grave ! Depuis, ils nous appellent pour savoir où sont les bêtes - Ah on va poster quelqu'un au troupeau ! Enfin c'est incroyable ! Alors qu'on était les ennemis ! En fait je me rends compte que les histoires comme ça, c'est beaucoup lié aux caractères et aux relations humaines. On peut vite débloquer des situations. » (Fanny Métrat, Antraigues-sur-Volane)

Dans ce contexte, l'accès au foncier est problématique pour ceux qui envisagent de s'installer ou d'agrandir leur troupeau. Le foncier est extrêmement morcelé et en grande majorité privé. Il n'existe que peu d'espaces publics de grande taille comme le plateau du Tanargue, pouvant se gérer collectivement. L'attachement des propriétaires à leurs terres, même quand ils ne la travaillent plus, est fort, ils ont « du sentiment dessus », c'est « leur sang », « leurs racines » surtout si cette la terre était déjà celle de leurs parents et de leurs grands parents. Et l'accès aux surfaces compliqué pour ceux qui s'installent ou qui veulent agrandir leur exploitation. En cas d'achat, les frais notariaux sont multipliés, et obtenir un bail sur une terre ou simplement un droit de passage peut prendre des années, d'autant plus si on a affaire à plusieurs dizaines de propriétaires, ce qui n'est pas rare, voire plusieurs centaines :

« Nous, quand on s'est exploités, pour remembrer on a acheté au fur et à mesure que les indivisions se vendaient, ces petites fermes qui avaient 4,5 hectares chacun.

CF Donc après , ils se partageaient... ?

AD Voilà, c'était partagé, c'était sectionné, il y en a qui avaient 2 ha, 3 ha, et on a tout racheté petit à petit, ça fait 30 ans qu'on rachète et ça nous a coûté une fortune parce que rien que les actes notariés, je ne sais pas combien on a passé d'actes, 25 actes, vous imaginez ? Aujourd'hui un acte c'est minimum 900 euros, donc c'est de la folie !

CF Donc vous avez 180 hectares vous disiez, en combien de parcelles ?

AD En 2002 quand j'ai fait le CTE ils ne voulaient pas me traiter mon CTE parce que j'avais plus de 1000 parcelles. » (Alain Debard, Arcens)

Les baux ruraux sont très contraignants pour les propriétaires. Le bail verbal, qui l'est moins, est une forme d'engagement informel très pratiqué mais qui n'offre aucune sécurité à long terme aux éleveurs. Les propriétaires, ou leurs descendants, peuvent reprendre leurs terres quand bon leur semble. Plusieurs agriculteurs déplorent le gel de terres passées incultes. D'autres, le passage de prés de fauche en zones constructibles. Un droit de location comme un simple droit de passage repose sur la confiance, et ne s'acquière qu'avec le temps. Il faut se montrer « sérieux », « faire ses preuves », et pour les propriétaires dépasser ce premier sentiment qu'on veut « exploiter leurs terres », en tirer profit. Dans beaucoup de cas les propriétaires finissent par accepter un bail parce qu'ils ne peuvent plus entretenir leur terrain et se rendent compte que le seul moyen d'éviter qu'il ne se dégrade trop est d'y mettre des bêtes.

« Pour te raconter une anecdote, tu vois, là, il y a des châtaigniers, au-dessus le propriétaire, plus de 80 ans, il avait donné une autorisation de pâturage verbale à mes parents quand ils se sont installés. Et, une fois, mon père, il avait coupé un arbre qui était mort, un arbre sec, et ça a été.. il lui a fait des lettres recommandées, vraiment il ne voulait qu'on touche à rien, c'était hyper dur et du coup ça bloquait les choses parce qu'on n'y faisait plus rien sur ses terres et ça a duré pendant pratiquement 30 ans, et puis, l'année avant que je reprenne la suite, ils sont venus, ils voyaient que leurs terres se dégradait et ils ont un neveu qui s'est installé dans le Diois qui leur a dit : Mais pourquoi vous ne faites pas un bail sur vos terres ? Alors ça, ça les a fait réfléchir et puis ils sont venus me voir et ils m'ont dit : Voilà, écoute, on te fait un bail sur les terres » (Samuel Bonin, Valgorge)

Dynamiques collectives

Beaucoup d'éleveurs évoquent l'individualisme qui s'est installé dans la profession, alors que la solidarité était au cœur de la culture paysanne. La déprise agricole, l'isolement des uns et des autres et l'évolution vers des modes de travail plus mécanisés ont rendu les pratiques plus solitaires. Mais si les agriculteurs sont devenus plus individualistes aujourd'hui, ils partagent les mêmes réalités et s'entraident « en cas de coup dur ». Et plusieurs éleveurs témoignent de la bienveillance et de l'entraide qu'ont pu leur témoigner leurs voisins agriculteurs du pays à leurs débuts, pour peu qu'ils aient fait leurs preuves.

« HEB Quand on est arrivés on a été beaucoup aidés. Les premiers foins c'est le maire et le voisin qui est venu nous les faire... Il y a eu une entraide... Je ne connaissais pas, j'avais fait du bâtiment pendant une vingtaine d'année et quand je suis arrivé ici, j'étais épaté, étonné quoi ! Surpris quant à l'entraide, l'avenance, le partage, j'ai trouvé ça fabuleux, extraordinaire même ! Nos voisins sont très dévoués.

MEB Mais bon, il a fallu faire ses preuves quand même !

HEB Oui, effectivement, les gens ici, quand une personne arrive, quelle qu'elle soit, ils sont toujours sur la réserve, et au fil du temps, quand ils découvrent la personne, selon la façon dont elle s'implique dans le pays, son travail au quotidien, alors là, après ça c'est plaisant, c'est parlant, au-delà des discours » (Houmad et Marianne El Bezzazi, Issamoulenc)

L'agriculture pratiquée sur les monts d'Ardèche est marginale en France et en Europe⁷⁷. Du fait de cette marginalité, de son caractère minoritaire, les revendications des différents syndicats agricoles ardéchois semblent se rejoindre, même si elles divergent fortement au niveau national.⁷⁸ Ainsi les revendications de la Fdsea, majoritaire, ne sont pas celles de la Fnsea :

« Il y a au moins 30% des points sur lesquels on ne peut pas être d'accord, ce n'est pas possible, il faut s'adapter. De toute façon, la politique elle n'est pas nationale, elle est européenne et chez nous, les politiques mondiales, ça ne peut pas faire dans le secteur. La politique européenne c'est de faire des grosses structures, de faire de l'agriculture américaine, c'est mettre des zones désertes et l'Ardèche, elle va en faire partie. Au niveau européen on est marginalisés complet ! » (Vincent Imbert, Montpezat-sous-Bauzon)

Les cumas sont peu nombreuses sur le territoire. Mais des associations de remplacement existent et sont utilisées quasiment partout. Plusieurs éleveurs sont investis dans des associations de sauvegarde de races rustiques menacées, ce qui les amène à échanger entre eux et avec des éleveurs d'autres départements. Yves Chanal, dans les Boutières, est président de l'un des derniers GVA, groupements de valorisation agricole, à travers lequel sont organisés des échanges, des formations professionnelles ainsi que des rencontres sur des temps de loisir. Les GVA ont permis de sensibiliser les éleveurs à différentes techniques comme l'ensilage et l'enrubannage, la gestion des parcs de contention, l'entretien des prairies, à l'informatique aussi pour la gestion :

« Ce sont des expérimentations agricoles qu'on réalise en groupe. On est une équipe d'agriculteurs éleveurs. On échange beaucoup entre nous sur nos vies de tous les jours, nos vies sur l'exploitation et cetera, et de là émergent des idées ou des réflexions. Par exemple, jamais je n'aurais pensé il y a dix ans quand on a fait un stage sur l'informatique qu'on s'en servirait autant aujourd'hui, et ceux qui n'ont pas pris le train en marche ils n'ont pas évolué, ils n'arrivent pas à suivre ! » (Yves Chanal, Chaneac)

⁷⁷ Mais la solidarité entre paysans prend des formes transversales au niveau mondial à travers le réseau via campesina auquel participe Fanny Métrat.

⁷⁸ La confédération paysanne a recueilli 37% des voix aux dernières élections à la chambre d'agriculture du département alors qu'elle fait 20% au niveau national. La Fdsea, a recueilli 47% des voix aux mêmes élections, associée au JA.

La transhumance marque un changement de cycle pour la végétation et un changement de territoire pour les animaux. Les hommes qui accompagnent leurs troupeaux sur le Tanargue inscrivent ce passage à travers une longue marche collective. Pour les éleveurs qui y participent, c'est un moment collectif fort de retrouvailles et d'échanges, quelquefois la seule occasion de se rencontrer dans l'année.

Faire la transhumance permet « de sortir un peu de son exploitation », de montrer son troupeau et comment on a travaillé dans l'année, « de discuter avec les autres de ce qui a marché, ou moins bien marché », c'est un moment d'échange de pratiques professionnelles (question de santé des animaux, de dressage des chiens, questions foncières...), d'échanges politiques aussi sur les sujets qui touchent à l'évolution de la profession (la gestion du loup, le puçage des animaux...), de transmission culturelle enfin, alors que quelques éleveurs du Tanargue réactivent des pratiques de décoration et d'ensonnaillage avec des gros sonnailles aux colliers peints, par « pur plaisir », et avec une volonté affichée de transmettre ces pratiques aux autres membres du groupement.

« A une certaine époque il y avait une déforestation importante, avant le charbon et le pétrole, et ils imposaient à ceux qui avaient des brebis et des chèvres une sonnaille par bête. A l'époque c'était le collier en bois, en micocoulier, et c'était le code forestier qui avait imposé ça pour qu'il n'y ait pas 10 bêtes qui viennent manger des rejets de bois, et c'est resté la tradition, surtout en Cévennes, dans l'Hérault. C'est une loi qui est devenue une tradition. Et on appelle ça des *abeillards* les gros troupeaux de là-bas, parce qu'il y a les pics et les clavettes et compagnie qui sont les sonnailles de toute l'année et pour la transhumance ils remettent encore les grosses *jurotes*, ce qu'on appelle les *redonde*, les *clavelas*, tout ça, et de loin on dirait un essaim d'abeille qui arrive.

CF chaque troupeau a sa façon de sonner ?

JM Oui, en Provence c'est plus des sons hétérogènes un peu, l'Hérault c'est plus un son. Moi c'est un peu hétérogène, j'aime bien, ça se répond les sonnailles. Moi, sans sonnailles, je ne garde pas. » (Jean-Marc Dupuy, Balazuc)

Le troupeau anime les villages par son passage et « anime le paysage » du son des sonnailles. Guilhem Dangel, qui a fait sa première transhumance dans le sac à dos de sa mère avant de savoir marcher, se réapproprie aujourd'hui la culture de son arrière-grand-père et les traditions de décoration des Cévennes. Il met des pompons, et fabrique lui même des colliers qu'il peint :

« Mon grand-père et mon arrière grand-père ensonnaillaient beaucoup. Mon arrière-grand-père surtout, mon grand-père avait arrêté. Par contre ils ne décoraient jamais et, depuis que j'ai mis la Raïole, je vois un peu des collègues au pied du mont Aigoual, tout ça, la tradition c'est de décorer les troupeaux et d'ensonnailler. Je trouve ça chouette donc moi je le refais ici, vu qu'on est dans les Cévennes, je me dis que la tradition elle peut monter jusqu'ici. Et quand on passe dans les villages, vu que le premier jour on ne fait que du goudron, les gens sont contents, ils prennent des photos. Ca anime plus, c'est plus joli. C'est plus par passion aussi que par utilité. » (Guilhem Dangel, Vals-les-Bains)

La transhumance est aussi un moment convivial, festif et ouvert, ponctué de repas partagés. Les éleveurs sont accompagnés de leurs voisins, de leurs amis, d'amis de leurs amis... C'est un temps de transmission où ils donnent à connaître leurs pratiques, leur façon de travailler. Et pour beaucoup de ceux qui les accompagnent un moment de rencontre avec le monde pastoral.

Le groupement fonctionne sur la solidarité et sur la confiance, car il nécessite une transparence des uns envers les autres sur l'état sanitaire des animaux. La création du syndicat des éleveurs du Tanargue est une longue aventure associative qui a permis que cette transhumance perdure, et l'amélioration des conditions de travail des bergers et de la qualité des pâturages. André Audibert, qui en est l'actuel président, nous la raconte :

AA : Ce plateau-là, disons avant les années 1950, il était utilisé essentiellement par les habitants de la

commune de Laboule et un peu de Valgorge, et il était divisé. Il y avait un berger par hameau, chaque hameau avait son troupeau de 3, 400, 500 brebis qui montaient sur le Tanargue. Valgorge également. Et puis il y a eu le début de la déprise, petit à petit ça a été moins exploité, et puis ce sont les habitants de l'autre côté de la vallée, ceux de la vallée du Lignon, de Jaujac, qui sont montés en estive sur ce plateau du Tanargue. Et donc c'était un berger qui devait demander des autorisations de pâturages à l'ONF ou au propriétaire qui montait là. Et ça a duré une trentaine d'années. Après, à la fin des années 70, début 80, ONF a décidé de reboiser une partie de ce pâturage. Et là, les éleveurs de la vallée de Jaujac, et avec eux quelques jeunes qui s'étaient installés là, ça les a un peu révoltés. C'est à ce moment-là qu'a été décidée la création du syndicat des éleveurs du Tanargue. Et c'est surtout Jean Mazel qui a été à l'initiative de ce syndicat. Donc ils ont créé le syndicat de transhumants, et ils ont fait reculer, en partie, le projet de boisement, qui était gigantesque, quasiment tout le pâturage devait être boisé. C'est comme ça que le syndicat a décidé de construire un chalet, parce que le précédent berger, il logeait dans une ruine ! Et c'est là que les éleveurs, dont moi et d'autres, sont allés garder pour nous économiser les cotisations MSA, et le salaire. On n'était pas trop riches à ce moment-là, on gardait à tour de rôle, 15 jours chacun. On était deux, on a fait ça pendant deux étés je pense.

Voilà en gros l'histoire de ce groupement. Et pour couronner le tout, il y a eu ces boisements, ils en ont quand même planté un peu, très près de l'endroit où est situé notre parc de tri. Et à partir des années 2005, il y a eu le début du PNR, il y a eu les projets environnementaux, le classement en Espace naturel sensible, tout ça, on a trouvé à ce moment-là que cette plantation, là, elle était anachronique, qu'il vaudrait mieux la lever et préserver la pelouse. Et donc on a bâti un dossier avec eux, le PNR, nous, ONF, et ces arbres, qui avaient été plantés, ont été gyrobroyés, rendus au pâturage ! Et ça marche, l'herbe est bien revenue ! D'un beau pâturage il y a 100 ans, il y a eu une ébauche de plantation, et puis de nouveau aujourd'hui on revient au pâturage.. C'est une belle histoire quand même ! Donc moi, quand j'ai repris la présidence du syndicat, on a attaqué ces démarches de déboisement de ce qui avait été boisé 20 ans avant. »

Un autre rapport au temps, un autre rapport au travail

« Des fois, quand je garde, je suis allongé sous un arbre avec un bouquin, les collègues, ils passent ils disent : Oh qu'est-ce que tu fais ? - Ben je travaille là, tu vois ? » (Vincent Rieu, Monselgues)

Les pratiques pastorales s'inscrivent dans un temps qui est rythmé par l'alternance du jour et de la nuit et la succession des saisons. Le temps de l'éleveur s'organise « à la tâche », il ne suit pas d'emploi du temps fixe mais fonctionne par cycle saisonnier ou lunaire. Les éleveurs prennent peu de vacances mais, sans patron, ils ne sont astreints à travailler que par eux-mêmes et pour répondre à un certain nombre de travaux à accomplir. Leur lieu de travail étant pour la plupart leur lieu de vie, le temps du travail n'est pas complètement séparé du temps familial, mais s'il n'y a pas un temps compté dédié au travail, il n'ont souvent pas de temps dédié à la famille non plus. C'est pourquoi l'installation est un choix de couple très souvent, elle implique en tous cas entièrement le conjoint.

« C'est un choix de couple aussi, si je n'étais pas prête à accepter qu'il travaille autant, il ne fallait pas que j'accepte qu'il devienne agriculteur » (Isabelle Louche, Laval d'Aurelle)

« Sur le temps de travail je me suis fait déborder, pourtant j'ai de l'énergie, mais ça va trop vite, c'est trop fort pour moi, c'est énorme, c'est énorme quoi. Et puis quand t'es dedans tu ne t'en aperçois pas, c'est les autres... je ne suis pas là, quoi ! Parti à 4 heures du matin, je rentre à 10 heures et demi du soir. Si j'ai le temps je mange à midi, si j'ai le temps ! » (Frédéric Hubert, Sablières)

Le temps de travail n'est pas séparé du temps de la vie, et rarement comptabilisé en heures, ce qui n'aurait pas beaucoup de sens... Frédéric Hubert, éleveur à Sablières, nous dit qu'il travaille trente-cinq heures « rien qu'en gardant » et sans compter les autres tâches qui lui incombent. Alain Debard compare son travail sur les cultures de haricots, à ses débuts dans l'agriculture, à

son travail précédent, à l'usine :

« Avec 100 francs de graines on ramassait des haricots pendant un mois et demi, on binait manuellement, on avait très peu de matériel, et ça faisait un volume, ça nous servait pour la trésorerie. Si on regardait à l'heure, on n'avait pas grand-chose mais au final au bout d'un mois, ça faisait quand même de la trésorerie. Moi, si j'étais resté chez Legros, j'avais mon heure que je travaillais qui était payée, à un prix non négligeable, alors que quand je ramassais des haricots je ne gagnais rien à l'heure mais au final, sur le mois et demi qu'on ramassait, c'était quand même une somme ! »

Chaque intervention sur le milieu et sur le vivant, créer un pâturage, entretenir des châtaigniers, verra ses effets sur un temps long et incertain puisqu'il est soumis à de multiples aléas. Ce rapport au temps est en décalage avec le temps social dominant qui s'est extrait de beaucoup de contraintes naturelles. Ce rapport au temps des éleveurs, marginal dans nos sociétés, provoque « des décalages de vie ».

« C'est compliqué, c'est sûr, l'agriculture maintenant c'est difficile. Quand on fait des semaines de 70 heures c'est vrai qu'on est un peu décalé, c'est vrai que moi, les 35 heures, tout ça, moi je trouve ça bien, je ne suis pas contre, mais quand la société elle est plutôt partie sur un rythme de travail de 35 heures et que nous on vit à 50, 60 heures de moyenne, il y a quand même un décalage. » (Samuel Bonin, Valgorge)

Faire ce travail c'est peut-être même implicitement accepter de ne pas compter ses heures, et se situer sur une autre échelle de valeurs, qui prendrait comme référence la qualité de vie plus que la rentabilité.

« Mine de rien, on fait quand même ce qu'on veut. Le jour où je ne veux pas travailler, je ne travaille pas. Il y a beaucoup de présence, avec les bêtes il faut être là, mais les gens, en pastoral, ils vous disent : Mais vous ne prenez jamais de vacances ? Je leur dis : Mais pourquoi faire ? J'y suis tous les jours en vacances ! Et pour aller où ? Je vais aller en Ardèche ? Moi j'ai choisi un mode de vie plus qu'une production. Du moment que je peux arriver à faire vivre ma famille... Les trois quarts des gens ils ont un métier qui les emmerde, ils font ça 6 jours par semaine, ils attendent le dimanche pour respirer un peu, ils attendent avec impatience d'aller se coller sur la plage ou d'aller au ski pendant leurs vacances et ils disent : A la retraite je ferai ci, je ferai ça... moi j'ai fait ce constat assez jeune, avant de m'installer j'ai dit : Il vaut mieux que je prenne ma retraite tous les jours, parce que de toute façon, avec la retraite qu'on va toucher, ça ne va pas faire des miracles ! » (Vincent Rieu, Monselgues)

« CF on voit souvent que les gens, physiquement, ils s'épuisent. Donc c'est courageux d'avoir fait ça à cet âge-là.. ?

MEB Ils s'épuisent plus ou moins, je pense que les maçons s'épuisent aussi, que les gens à la chaîne s'épuisent. Ici on est dehors, on essaie d'être en relation avec la nature et les rythmes journaliers et les rythmes saisonniers, c'est un avantage que n'a pas tout le monde. La qualité de la vie n'est pas la même. » (Marianne El Bezzazi, Issamoulenc)

L'élevage extensif, qui vise à exploiter au mieux la ressource extérieure, est complètement soumis à ce temps « naturel » ; il s'oppose en cela à l'élevage intensif, plus dépensier mais économe en temps. Ici, ceux qui veulent accroître leur rentabilité feront des agneaux qui « vont vite », engrainés en bergerie, vendus à 3 ou 4 mois, et le modèle du broutard à l'herbe, qui grandit dehors 6 à 12 mois, leur apparaît comme dépassé, alors que d'autres s'y réfèrent encore. Ces deux modèles cohabitent sur le territoire des Monts d'Ardèche. Et l'un des points de divergence entre les éleveurs se situe indéniablement dans ce rapport au temps, d'un côté le temps de travail est attaché à une qualité de relation aux animaux, de l'autre à des critères plus quantitatifs de performance et de rentabilité. Ainsi le modèle de la transhumance à pied reste au cœur du métier pour ceux qui le pratiquent, alors que d'autres s'en sont beaucoup éloignés :

« FM Ça nous prend moins de temps que par camion et on adore faire ça ! Mais on a eu des réflexions de certains éleveurs qui nous disaient : Vous n'avez que ça à foutre ! Mais c'était un peu de la jalousie aussi

parce que c'est vraiment le jour où on est dans notre élément, je pense qu'on est vraiment heureux ce jour-là. » (Fany Métrat, Antraigue-sur-Volane)

De même, le métier de berger est souvent perçu comme d'un autre temps. Pourtant, si marginalisé qu'il soit, le berger, comme l'éleveur, est tenu par les conditions du travail actuelles, et le vocabulaire employé par Damien Lamy pour parler de son métier est tout à fait en phase avec son époque :

« DL C'est bien parce qu'ici, il faut vraiment essayer de trouver le top de la solution pour valoriser au maximum. (...) *Optimiser* c'est le mot pour moi, se dire qu'on peut optimiser dans son travail tout le temps c'est rassurant je trouve, pour le moral en fait. » (Damien Lamy, Berger sur le Tanargue en 2013 et 2014)

Le terme « optimiser » met l'accent sur la rentabilité, l'efficacité et la productivité, soit les injonctions par lesquelles sont régies le travail aujourd'hui. En cela, il est en phase avec le reste du monde du travail mais aussi avec les directives de l'agriculture actuelle. Les savoir-faire pastoraux d'aujourd'hui, s'ils sont reliés à des pratiques très anciennes, reçoivent aussi l'influence d'une culture du travail dominante dans la société.

Dans la nouvelle génération, certains revendiquent une vie de famille et « du temps pour soi ». Et les anciens s'étonnent de voir les nouveaux compter davantage leurs heures, passer moins de temps au nettoyage des terrains qui ne rapportent rien, ne plus entretenir ni béalières, ni murets, ne plus ramasser les pierres. Les terrains fauchés aujourd'hui aux yeux des anciens ne sont « ni faits ni à faire » car leurs bordures, sauf exception⁷⁹, ne sont plus nettoyées à la faux. Un terrain propre est parfaitement fauché pour les anciens, bordures comprises.

« Aujourd'hui ils sont toujours à la course, et ils passent devant un buisson ils ne s'arrêteront pas pour l'arracher même s'ils sont avec une fourche avec un godet. » (Marius Rochette, retraité, La Rochette)

« S'ils veulent, ils savent bien mais on vous dira que ce n'est pas un boulot. C'est du travail qui se fait avec une pioche, à la main... Les gens ne veulent pas, ils ne travaillent qu'avec du matériel maintenant. » (Gérard Giraud, retraité, Saint-Julien-du-Gua)

Travailler en agriculture implique de considérer les effets de son travail au-delà de soi, pour plus tard, pour les générations à venir. C'est pourquoi la question de la transmission est toujours une préoccupation.

« FH Après ce que tu fais en agriculture tu ne le fais pas pour toi, tu le fais pour les autres, ça part de là un peu l'histoire. Je n'entretiens pas les prés pour moi, je les entretiens pour que quelqu'un puisse s'en servir plus tard.

CF Tu as cette conscience-là quand tu travailles ?

FH Ah oui ! Les greffes de châtaigniers, ce n'est pas pour moi, je lâche 100, 150 euros de pots de greffon par an, j'en ramasserai, je vais en profiter un peu, c'est certain, mais je le fais pour les autres, je ne le fais pas pour moi. C'est pareil quand tu entretiens des arbres, c'est sûr que tu en profites sur le coup, mais tu en profites tellement peu par rapport à la durée de l'arbre, la durée sur le terrain... C'est pérenniser un truc, essayer de le maintenir en l'état. Ce que j'essaie de faire en agriculture, ici, c'est de *maintenir* au maximum. » (Frédéric Hubert, Sablière)

Beaucoup de ceux qui arrivent à la retraite n'ont pas de repreneur. La pénibilité du travail et la faible mécanisation découragent beaucoup de jeunes d'aujourd'hui à reprendre l'exploitation de leurs parents ou à se lancer dans une activité d'élevage.

« Ils se comptent, ceux qui réussissent ! Surtout quand vous êtes devant une immensité de labeur,

⁷⁹ Comme nous avons pu le voir à Laval d'Aurette par exemple.

immensité de labeur ! Il faut vouloir travailler, au détriment de sa vie privée des fois. A force de persévérance et de courage, on y arrive, mais ça, tout le monde ne l'a pas. » (Yves Chanal, Chaneac)

« Il faut être éleveur, déjà il faut connaître ses bêtes, et aimer ses bêtes. Il y a des jeunes qui veulent faire ce métier qui ne sont pas encore paysans mais on sent que ce qu'ils aiment, au départ, c'est mener le tracteur, ils aiment faire les foins. Moi ça j'aime bien le faire mais le revenu il ne vient pas de là, il vient bien quand même du Cheptel, voilà. Mais après, quand ils sont sur le terrain, ils s'en rendent compte mais il y a beaucoup de jeunes, surtout des fils de paysans, qui ont envie de faire ce métier parce qu'ils sont le contact avec ce matériel mais le revenu ce n'est pas le matériel, voire le matériel bouffe le revenu si on ne fait pas attention. Le revenu vient par le cheptel » (Vincent Imbert, Montpezat-sous-Bauzon)

Même si la génération actuelle a beaucoup modernisé son activité pour réduire cette pénibilité, il n'en reste pas moins un travail physique dans une société où le travail l'est de moins en moins. La modernisation des bergeries, conçues comme plus ergonomiques, la location de terrains à faucher sur le plateau ou dans la plaine, ou encore l'achat de presses à balle rondes ont pu faciliter le travail. Mais la pente reste une donnée incontournable qui en freine plus d'un. Marcher dans le dénivelé demande une certaine endurance, surtout au début, quand on ne tient pas le troupeau. Il faut « se faire un physique », accepter « d'être tout le temps fatigué ».

« SB Moi ça a été quand même un long trajet avant que je leur dise fermement : Voilà, je vais m'installer à mon compte. Parce que tout ce temps-là c'était dur, moi au début je travaillais en intermittence sur la ferme mais physiquement je n'étais pas assez costaud, je n'avais pas les jambes, et tout. J'étais crevé ! CF Sur quoi, en particulier, c'était dur ?

SB Sur le physique, parce que, quand on faisait les foins, on faisait des petits ballots de foin et on les portait, puis la garde, connaître les coins, moi je connaissais des coins mais quand on va garder dans des coins paumés, avec les brebis, au début, je ne connaissais pas bien les passages, alors je ne les tenais pas bien les bêtes, je me crevais à garder, enfin, tout était fatiguant pour moi. Même si j'avais beaucoup de bases, c'est quand même un métier à apprendre, vraiment, et pendant deux, trois ans, ça a été ça, et j'en ai quand même bien bavé physiquement, et j'étais tellement crevé que j'avais quand même peu d'espace pour ma vie perso à côté » (Samuel Bonin, Valgorge)

La rudesse du travail agricole est compensée par une qualité de vie que n'apprécient que ceux qui ont la passion du métier. « Il faut que ça colle à la peau » dit Yves Chanal.

« CF Tu dirais que c'est un métier qui demande quelles qualités ?

GD Etre passionné. Si on fait ça rien que par force ? voilà. J'ai déjà entendu des collègues qui ont été un peu forcés par leurs parents de reprendre l'exploitation, et s'ils ne sont pas épanouis dans leur travail ils ne vont pas aller jusqu'au bout. Il faut faire ça par plaisir. » (Guilhem Dangel, Vals-les-Bains)

Un mode de vie, un métier de passion

Le choix de l'élevage ovin n'est pas seulement celui d'un métier ou d'une production, c'est le choix d'un mode de vie, avec des animaux, et en relation avec un environnement particulier auquel ce type d'élevage est adapté. Il est toujours associé à un lieu de vie. C'est même quelquefois la préexistence de cette activité sur le lieu, ou à proximité, qui peut inciter un nouvel arrivant à prendre un troupeau⁸⁰.

« On cherchait une petite maison avec du terrain autour pour les chevaux et on est tombés sur ici, c'était à vendre et vu que c'était quand même éloigné de tout, et que c'était un élevage qu'il y avait à l'origine, voilà, on a dit : on va partir sur des moutons. » (Marianne El Bezzazi, Issamoulenc)

⁸⁰ Sylvie Volle, Marianne El Bezzazi.

Ceux qui choisissent de faire ce métier veulent « travailler avec le vivant », ils ont aussi « la fibre du dehors »⁸¹, ils veulent vivre au fil des saisons, se confronter aux éléments, être « en relation avec la terre » nous dit un berger à propos de son vécu en montagne⁸².

« Ici le climat c'est assez impressionnant. Le Tanargue je crois que le nom ça veut dire Dieu du tonnerre et de ce que j'ai compris il y a du fer dans la roche et quand la foudre elle tape, c'est juste une hallu quoi ! CF Ca attire la foudre ?

MG Ca attire la foudre et on est plein vent, des fois tu ne tiens pas debout... C'est ça qu'on cherche en même temps, prendre les éléments dans la gueule, en chier, ça nous fait bien triper ! Mais t'hallucines le temps comme il peut changer, bouger, exploser ! » (Mathias Guibert, éleveur dans les Alpes et Berger sur le Tanargue)

Quelques uns ont cette vocation pour l'élevage depuis l'enfance, qu'ils aient été élevés ou non par des parents agriculteurs. Elle se traduit souvent par un lien particulier aux animaux : « j'ai toujours été éleveur dans l'âme. Chez moi, j'étais gamin, j'avais des bestioles tout le temps » nous dit Jean-Marc Dupuy. Sebastien Bourdely à 6 ans était déjà à l'étable avec ses parents pour faire téter les veaux : « Depuis tout petit je disais à tout le monde : Je veux faire paysan, je veux faire comme mon papa et ma maman parce que j'aimais ça, j'aimais les bêtes ». Guilhem Dangel s'occupe très jeune du troupeau de son grand-père qui passe plus de temps sur sa production fruitière. Il s'installe à 21 ans avec son oncle, avec déjà quelques années de métier derrière lui. Aujourd'hui il ne se voit pas « faire autre chose que les brebis ». Isabelle Avond ne reprend pas l'exploitation familiale qui est transmise à son frère aîné. Elle fait pourtant le choix de ce métier très tôt et s'installe à 17 ans, seule, sans aide, développant son activité « petit à petit ». D'autres fils d'agriculteurs partent, font des études, ou tentent autre chose, un autre métier, pour revenir ensuite s'installer en élevage là où ils ont grandi.⁸³ Contrairement à la génération précédente, ils ont toujours eu le choix et les reprises n'ont jamais été contraintes. Une dernière catégorie enfin, issue de milieux non agricoles, a vu naître cette vocation petit à petit, ou elle s'est imposée dans leur parcours, à travers des rencontres ou un changement de lieu de vie.

La plupart des éleveurs ont fait des formations agricoles pour pouvoir s'installer mais tous ont surtout appris le métier sur le terrain : « c'est l'expérience qui fait la connaissance » nous dit Marianne El Bezzazi. Affirmation d'autant plus vraie que l'agriculture qu'on apprend à l'école est difficilement transposable sur le Territoire des Monts d'Ardèche, comme la plupart des éleveurs en témoignent (des années 70 à aujourd'hui).

« J'étais en seconde, première, terminale, en 73, 74, et ce qu'on apprenait, ce n'était que de l'agriculture intensive, hein ! Il fallait pousser à fond et produire un maximum. Ce n'était pas un optimum, c'était le maximum ! Moi, c'est ce que j'ai appris, mais ça ne correspondait pas à ce qu'on pouvait faire ici. C'était du productivisme, c'était à fond ! » (Alain Debard, Arcens)

Pour Damien Lamy, le métier de berger c'est l'apprentissage de toute une vie :

« De toute façon, si on est passionné et qu'on a envie d'apprendre, c'est un métier qui s'apprend bien, qui s'apprend toute la vie surtout, c'est ça qui est bien, ça ne s'arrête pas. Les brebis sont toutes différentes, c'est des individus à part entière, donc forcément, tous les cas sont différents. Il y a toujours quelque chose. Moi je suis rentré comme ça et je n'ai jamais arrêté, je ne me voyais pas faire autre chose après. » (Damien Lamy, berger sur le Tanargue)

⁸¹ Samuel Bonin, Valgorge

⁸² Laurent Mayet, Dompnac

⁸³ C'est le cas pour 9 des éleveurs et éleveuses interrogés.

Les éleveurs recherchent une autonomie dans le travail : ne pas avoir de chef, ne pas être pointé, ne pas rendre des comptes. Cet esprit d'indépendance s'accorde mal avec les obligations administratives, de plus en plus conséquentes, qui sont exigées de ceux qui souhaitent bénéficier des aides européennes. Elles sont ressenties comme une forte restriction de liberté. Répondre à la demande administrative prend beaucoup de temps et certaines demandes apparaissent comme absurdes, elles sont d'autant plus mal vécues qu'elles ne sont pas adaptées aux territoires de montagne et de broussaille et qu'il n'est pas toujours facile de « rentrer dans les cases » pour s'adapter aux réglementations qui ne prennent pas toujours en compte le contexte des éleveurs de montagne ardéchois et le type de pâturages sur lesquels ils travaillent :

« Je déclare 50 hectares à la pac. Pour te donner une idée...vas entretenir 50 hectares ici ! La pac, c'est pareil, ils ne se rendent pas compte. Moi, je me suis fait contrôler. Le gars, il arrive, il me dit : Il y a trop de fougères ! Mais c'est de la lande et du parcours qu'on déclare, c'est pas des prés ! – Mais il y a trop de fougères ! - Mais les fougères, même si je les avais fauchées il y a un mois, tu reviens, il y a les mêmes, je ne vais pas les faucher trois fois par an ! Je ne vois pas comment on va faire ! Surtout que je dois en avoir 8 ou 10 hectares, moi, de fougère à faucher ! C'est irréalisable le travail, c'est décalé complet quoi ! » (Frédéric Hubert, Sablières)

« Les aides, c'est des aides qui sont faites au niveau européen. Ils nous demandent un cahier des charges qui est fait au niveau européen pour les plaines de la Beauce, et on essaie de l'adapter, nous, ici, à la montagne, alors c'est tout tordu à chaque fois.. Nous il y a des endroits où les brebis pâturent il n'y a pas un pet d'herbe ! Et d'après les documents administratifs elles devraient crever de faim ! Pendant un mois, il n'y a rien à manger, soi-disant... Alors soit on le déclare, soit on ne le déclare pas, c'est un sac de nœuds !

Un autre exemple, pour les primes, ils nous demandent de faire un cahier d'épandage, c'est-à-dire tout le fumier qu'on met sur les terres, quelle terre on met, et cetera. Ils nous demandent de calculer pour voir si, à la sortie, il y a le nombre d'unités d'azote, de potasse... Alors déjà, on part du tas de fumier, le fumier on ne sait pas sa valeur puisqu'on ne l'a pas fait analyser, donc c'est une valeur à la louche. Sauf que là, c'est du fumier composté, en moyenne c'est ça, mais on n'a aucune idée de celui qu'on a dans la cour, s'il correspond à la moyenne ou pas. Ensuite on le charge sur un épandeur qui est sensé porter deux tonnes ou trois tonnes, on le charge avec un godet, on fout deux ou trois godets, est-ce qu'il y a deux tonnes et demi, trois tonnes ? Quatre tonnes ? Ma foi, on n'en sait rien ! On va vider ça dans le champ, on fait ça une dizaine de fois mettons, à la fin on fait le calcul, donc déjà il y a trois estimations, avec les trois estimations on fait un total, avec ce cumul d'estimations on fait deux chiffres après la virgule et là on risque de ne pas passer.. Ah ! Vous êtes à 0,15, ça ne passe pas, il faut être à 0,14 ! Donc ça, c'est le même genre d'aberration, c'est fait par des fonctionnaires, des administrateurs qui sont dans leur bureau et qui calculent des trucs (...)

Ca devient à un point qu'on va arrêter de demander des primes parce que c'est trop compliqué. Donc des primes qui sont sensées nous aider à maintenir l'élevage, de nous-mêmes on va – ça a commencé déjà !- on va en demander moins. On va s'automutiler, on va dire, parce qu'il y a trop de contraintes. Parce qu'en plus de la contrainte administrative, là on est obligés de mettre des boucles aux brebis, ils nous demandent le jour où on a mis la boucle ! Mais qu'est-ce que ça peut leur foutre ? Pourquoi pas l'heure aussi ? Il y en a un dans un bureau qui vérifie, vous vous rendez compte ? (...) Ils facturent le fait d'aménager la demande, ils facturent le fait de nous aider à comprendre ce qu'ils ont bricolé pour faire notre déclaration, pour récupérer les ronds qu'ils nous ont bouffé déjà au départ. Pour un agriculteur, il y a 7 fonctionnaires en Ardèche ! Donc on fait de l'élevage de fonctionnaires en fait ! » (Vincent Rieu, Montselgues)

L'obligation de puçage électronique, qui se greffe sur les nouvelles réglementations comme une contrainte supplémentaire, apparaît à la plupart des éleveurs qui ont de petits troupeaux comme illégitime et déconnectée de leur réalité. Ceux-ci veulent pouvoir choisir leur mode d'identification. Cet outil n'est pas adapté à leur façon de travailler, il les oblige à s'informatiser davantage alors qu'ils privilégient le temps passé avec les animaux et l'observation pour assurer le suivi de leur troupeau.

A ces contraintes administratives, qui font aujourd'hui partie du métier, certains préféreront l'indépendance du berger salarié. Le berger qui travaille en estive y est particulièrement attaché, son emploi lui permet de « prendre de la hauteur » et de rester « en dehors », loin de toute pression sociale. Damien Lamy dans son métier recherche « la paix », il veut « respirer ».

Les éleveurs que nous avons rencontrés sur le territoire dégagent rarement plus d'un smic de leur exploitation. Ils vivent modestement. Les revenus de l'élevage sont souvent associés à d'autres revenus agricoles, châtaigne, bois, myrtille, laine, quelques fois à des activités touristiques, voire à un emploi à temps partiel. Ce mode de vie peu dépensier est fait de débrouillardise, de récupération (bois, fruits...), d'autoproduction. Aux revenus s'ajoutent des productions agricoles pour la famille : des poules, quelques chèvres, des cochons, un potager familial, souvent de la pomme de terre, quelques ruches. Certains transforment : jus de pommes, de raisin, sirops, confitures, pâtés, terrines, miel... Ces à-côtés permettent de « vivre bien », et de « se faire plaisir ».

Les éleveurs disent souvent que pour faire ce métier, il faut être passionné. Seuls ceux qui se lèvent « par plaisir » ou « sans avoir l'impression de se lever pour aller travailler » ne ressentiront pas le temps passé sur l'activité comme une contrainte. Seuls les passionnés pourront « accuser les coups et repartir », s'adapter et faire face aux imprévus sur ces territoires particulièrement difficiles. Le plaisir de l'éleveur c'est de pouvoir vivre et travailler avec des animaux. C'est aussi cette qualité de vie que lui offre son environnement au quotidien et le travail accompli qu'il peut contempler : « des parcelles bien entretenues, de beaux agneaux ». Certains en parlent comme d'une passion amoureuse, le métier les « tient », ils ne peuvent plus s'en passer.

« JMD Les éleveurs de Rove, ce ne sont pas des éleveurs de chèvres comme les autres, c'est atypique, c'est des caboches quoi, c'est pas les mêmes que les éleveurs d'alpines ! Nous, un éleveur de Rove, on va plus parler de beauté... On parle du lait aussi, bien sûr, mais de sonnailles, je suis passionné de sonnailles, de garde, de chiens, tout ça, que les alpines, à part les mamelles, on parle que de ça quoi ! Et les brebis c'est pareil, les passionnés de brebis, de montagne, on parle d'herbe, on parle de beaucoup de choses, c'est intéressant. C'est un mode de vie !

CF Ce n'est pas que de la production ?

JMD Ce n'est pas que de la production, il y a beaucoup de passion derrière » (Jean-Marc Dupuy, Balazuc)

« C'est passionnant la brebis. C'est un monde passionnant, c'est un monde dur mais passionnant. Il y a des gros cons comme partout mais la transhumance, tout ça, moi ça m'a toujours... c'est dingue quoi ! C'est un peu passionné. Un virus ! Des fois on en rigole, c'est le virus ovinus ! Quand tu y as goûté tu ne peux plus t'en passer ! » (Laurent Mayet, Dompnac)

« YC Moi je vous ai dit : j'aime le mouton.

CF Pourquoi on aime le mouton, ça pose toujours question !?

YC Un animal qui vous colle un peu à la peau je dirais, et berger, c'est comme agriculteur, c'est comme curé, il faut aimer, c'est un sacerdoce, comme vous êtes un peu dedans on ne peut plus faire marche arrière. » (Yves Chanal, Chanéac)

En guise de conclusion

L'élevage pastoral ovin sur le territoire du parc naturel régional des Monts d'Ardèche est une agriculture peu productive qui trouve, aux yeux des hommes et des femmes qui la pratiquent, sa justification ailleurs. Le pastoralisme, qui repose sur des relations étroites entre des hommes, des animaux et un environnement particulier, est considéré comme un mode de vie. Les éleveurs sont investis dans les territoires qu'ils habitent et l'activité pastorale est marquée par un attachement fort, à la fois aux animaux d'élevage, aux lieux, et à une forme de liberté qui tient à la façon dont ils exercent leur métier, posant eux-mêmes le cadre de leur travail. Cette pratique s'inscrit dans des rapports intimes, affectifs, qui impliquent les personnes au-delà de leur temps de travail, elle n'est pas indépendante du reste de la vie.

Ces éléments, moteurs dans le choix de faire de l'élevage : la volonté d'habiter un lieu qui se prête à cette activité, de travailler avec des animaux, d'être indépendant, sont particulièrement prégnants sur ces espaces de montagne qui ne se donnent pas d'emblée. Pierre Rabhi évoquait, à propos des agriculteurs des Cévennes, ces hommes qui ont « domestiqué la montagne ». Ses mots renvoient à un paysage maîtrisé, aménagé par les agriculteurs dans ses moindres recoins, qui n'existe pour ainsi dire plus ici. Les espaces de pente et de broussaille des monts d'Ardèche sans nul doute sont aujourd'hui des espaces à apprivoiser. Le pastoralisme sur ce territoire repose sur un équilibre fragile, au sein duquel les hommes et leurs troupeaux ont du mal à garder leur place. « C'est la nature qui gagne ! » déclarent certains éleveurs pour marquer leur recul devant l'embroussaillage et devant la prédation. On ressent en les écoutant un fort sentiment d'insécurité. Sur l'avenir de leur activité, ils sont gagnés par le doute. L'accès aux terrains est compliqué. L'entretien du paysage est décrit comme une lutte de plus en plus vaine. L'espace s'élargit à mesure des départs d'agriculteurs, et dans le même temps se ferme, inexorablement de plus en plus de terres ne sont plus accessibles aux activités agricoles. La faune sauvage, qui se développe à mesure que les surfaces sont gagnées par la broussaille et par la forêt, est menaçante. L'installation du loup pour beaucoup marquerait simplement la fin de l'élevage extensif sur les Monts d'Ardèche.

A ces menaces s'ajoute le sentiment de ne pas être compris, ni des politiques qui ne prennent pas suffisamment en compte les spécificités de l'élevage de montagne et imposent des obligations administratives et réglementaires de plus en plus contraignantes ; ni même de leurs voisins, les autres usagers de l'espace rural, qui ne partagent pas leur vision, ni leurs attentes, et qui se sont éloignés de la culture paysanne.

Considérés tour à tour comme improductifs donc inutiles, comme une menace pour la faune sauvage, ou encore comme un patrimoine à sauvegarder, les éleveurs des Monts d'Ardèche ne sont pas reconnus pour le rôle qu'ils jouent dans le monde d'aujourd'hui. L'élevage qu'ils pratiquent, basé sur l'observation et la relation aux animaux, est une forme de résistance à un modèle d'agriculture dominant, qui s'appuie sur l'intensification des productions et l'utilisation des outils scientifiques et techniques pour accroître rendements et productivité, modèle qui a pourtant montré ses limites. Ils lui opposent une diversité des modes de production, chacun s'appuyant sur le territoire qu'il occupe, sur la biodiversité locale, personnalisant son troupeau par le choix des animaux et une façon spécifique de les conduire. Les brebis s'adaptent à la broussaille et y trouvent de quoi se nourrir, en retour elles la contiennent, à leur mesure. Elles nourrissent la terre des châtaigniers dont elles vont consommer les fruits. La viande produite dans ces conditions porte en elle toutes les qualités de ce terroir, à l'heure des productions animales standardisées. Le développement de circuits courts répond aussi à l'urgence mondiale de relocaliser l'agriculture. Les abattoirs d'Aubenas constituent pour tous un outil de proximité efficient. La commercialisation en vente directe, de plus en plus pratiquée, amène les éleveurs à nouer des liens et à communiquer sur leur travail. L'élevage pastoral n'appartient pas au passé, il est porteur de valeurs humaines et écologiques de relation aux animaux et à l'environnement qui méritent d'être valorisées.

L'éleveur d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier, il choisit, bien plus que par le passé, d'exercer ce

métier. Cette affirmation de soi est perceptible dans la façon dont il parle de son travail, comme d'une passion. S'il a pu renouveler ses équipements pour réduire la pénibilité du travail autant que possible, les caractéristiques du terrain, peu mécanisable, font que ceux qui restent aujourd'hui sont les plus endurcis, ou encore les plus passionnés. Ils jouent d'autant mieux ce rôle de « jardiniers de la nature » qu'on leur a donné en soutenant cet aspect de leur travail au détriment de la production d'agneaux. Loin d'être figé, le paysage des Monts d'Ardèche se transforme et les éleveurs doivent composer aujourd'hui avec la déprise agricole, les aléas climatiques, la faune sauvage qui n'est plus chassée, les espèces protégées, celles qui sont introduites par l'homme, dans un mouvement d'adaptation perpétuel qui est celui de la vie. Ce mouvement bouleverse quelquefois leurs représentations, leurs vision du monde, il passe par des réajustements successifs, faire évoluer son regard sur le paysage, qui ne sera plus jamais comme avant, sur la broussaille qui n'est pas simplement un ennemi à combattre mais une ressource complémentaire pour l'alimentation des animaux, sur le loup qu'il lui faut apprendre à connaître pour mieux gérer sa présence. De leur côté, les associations environnementales, en s'opposant à la régulation du loup, menacent l'activité pastorale et par-là même une des formes d'agriculture les plus écologiques qui soit. Il semble nécessaire que soit prise la décision de déclasser le loup du statut d'espèce protégée, pour qu'il reprenne sa juste place, non pas en totale liberté mais dans les limites qui sont celles de l'activité humaine. Il appartient aux décideurs politiques de le reconnaître et de valoriser le travail des éleveurs et la place qu'ils occupent sur nos montagnes, si on ne veut pas simplement qu'ils cessent « d'y croire », comme le suggèrent certains d'entre eux, sauf à vouloir construire des espaces désertés de toute activité humaine que les hommes viendraient visiter en observateurs extérieurs.

Les personnes enquêtées

Les personnes qui ont participé à l'enquête sont les suivantes (dans l'ordre de nos rencontres) :

Vincent Rieu à Monselgues, Régine et Jeannette Chazalon à Montselgues, Pierre-Thibault et Isabelle Louche à Laval d'Aurelle, Samuel Bonin à Valgorge, Magali Gleyze et Thierry Tailland à Borne, André et Agnès Audibert à Beaumont (Les Pauzes), Laurent Mayet à Dompnac (Pourcharesse), Frédéric Hubert à Sablières (Largeron),

Jean-Marc et Edith Dupuis à Balazuc, Linda Bouet à Barnas (vallée de Lafarre), Vincent Imbert et Marilyn Imbert à Montpezat-sous-Bauzon, Guilhem Dangel à Vals-les-Bains (Bruen bas), Fanny Métrat à Antraigues-sur-Volane (le Mazoyer),

Gérard Giraud à Saint-Julien-du-Gua (La Grezière), Jean Duplan à Genestelle (Bise) et son fils Patrice Duplan, Marianne El Bezzazi et Houmad el Bezzazi à Issamoulenc (Lafayot), Isabelle, Béatrice Ambert et leurs parents à Saint Genest Lachamp (La Rouveyre), Isabelle Avond à Saint-Julien-du-Gua,

Sébastien Bourdely à Usclades-et-Rieutord (Mésanges du paradis) et sa femme Ludivine, Damien Lamy et Mathias Guibert sur le Tanargue, Marius Rochette à La Rochette (Le Viillard), Sylvie Volle à Dornas,

Yves Chanal à Chaneac (Serres), François Blache à Marcols-les-Eaux (Mauras), Alain Debard à Arcens (Lantheyron), Mickaël Giraud à Saint-Joseph-des-Bancs (Les champs).

Nous avons rencontré sur le chemin quelques autres éleveurs dont les propos ont pu alimenter l'enquête, ainsi que les fondateurs d'Ardelaine, Béatrice et Gérard Barras et un des tondeurs salariés de la structure, Julien Valade à Saint-Pierreville.

Parmi les éleveurs en activité,

7 sont des femmes

11 travaillent en couple et/ou en GAEC (5)- *dans quelques cas nous avons pu passer du temps avec les deux personnes du couple et/ou du GAEC*

7 sont situés en Cévennes Méridionale, 5 en Haute Cévennes, 1 à Balazuc

6 font partie du groupement pour l'estive collective du Tanargue

7 sont situés dans les Boutières

1 a son exploitation sur le plateau ardéchois

La répartition des personnes rencontrées sur le territoire est assez bonne mais les éleveurs des Boutières sont sous-représentés par rapport aux éleveurs des Cévennes et les éleveurs des Cévennes Méridionales surreprésentés par rapport à l'ensemble.

Sur les 21 agriculteurs en activité que nous avons rencontrés, 5 seulement ne sont pas nés « au pays » dont 2 sont quand même originaires de la région. Parmi ceux qui sont nés dans la commune où ils vivent aujourd'hui, ou dans une commune voisine, deux sont fils de « néo » qui s'étaient installés comme agriculteurs dans les années 70, et 13 sont dans un contexte de reprise d'exploitation dont 11 avec un troupeau ovin.

8 des éleveurs rencontrés ont de 60 à 150 brebis (5 en Cévennes méridionale, 1 Balazuc, 2 en Haute Cévennes)

9 de 151 à 300 brebis (2 en Cévennes Méridionale, 2 en Haute-Cévennes, 4 dans les Boutières)

4 de plus de 300 brebis (2 dans les Boutières, 1 en Haute-Cévennes, un sur le plateau ardéchois)

La taille moyenne des troupeaux est ici supérieure à la taille moyenne des troupeaux du territoire (moyenne de plus de 200 brebis dans l'échantillon pour 70 sur le territoire)⁸⁴

La plupart des éleveurs sont en polyactivité, la part de l'élevage dans le revenu global étant très variable. Plus de la moitié ont des châtaigniers pour l'alimentation des brebis, la châtaigne dans certains cas ne sert qu'à l'alimentation des animaux, dans d'autres elle est exploitée et constitue un revenu complémentaire, pour d'autres encore le revenu principal.

1 seule éleveuse a des brebis laitières et produit du fromage, 1 autre vend de la laine en écheveau, 1 autre transforme la laine.

18 sur ces 21 éleveurs ont le siège de leur exploitation sur un territoire de pente et des pâturages sur de forts dénivelés. Parmi eux, 4 ont des prés de fauche et des pâturages sur le plateau ardéchois.

« MG On vous a parlé des rayols et des pagels ?

JPV C'est une race de moutons ?

TT Ce sont des races d'êtres humains !

MG Nous, ici, on est des rayols, Laval d'Aurette c'est des rayols aussi. Les pagels, c'est les gens qui vivent en haut, par exemple Saint-Etienne-de-Lugdars, Loubarresse, au-dessus de 1000 m en fait, c'est des gens qui vont travailler de façon complètement différente, avec des bœufs attelés en paires à l'époque, comme aujourd'hui ils vont avoir de gros tracteurs alors que nous on va plutôt chercher les tracteurs adéquats qui passent partout comme vous avez pu voir à Laval d'Aurette. Nous, les anciens, ils travaillaient avec des mulets, et seuls, le mulet était seul, il n'y avait pas de charrette. C'est des terrains beaucoup plus pentus et qui fonctionnent tout en terrasse. » (Magali Gleyze à Borne).

⁸⁴ 484 exploitations ovines selon le GDS (Groupement de défense sanitaire) en 2010 (cf. diagnostic et plan d'action du PPT), moins de 45 : 310, 45 à 150 : 101, 151 à 300 : 43, plus de 300 : 30
193 élevages dans les Boutières (39,9%), 40 dans les Cévennes méridionales (8,3%), 106 en Haute Cévennes (21,9%)

Petite bibliographie

Marc Augé, *L'impossible voyage, le tourisme et ses images*, Rivages poche, 1997

Béatrice Barras, *Moutons rebelles*, Editions Repas 2014

Sophie Bobbé, « Du folklore à la science. Analyse anthropologique des figures de l'ours et du loup dans l'imaginaire occidental. », *Ruralia* [En ligne], 03 | 1998

Pascal Biston, *Eleveurs des Causses Méridionaux*, CPIE des Causses méridionaux, 2004

Richard Bonin, *Mémoire de fin d'étude ENITA de Clermont-Ferrand*, promotion 2004-2007

Anne Marie Brisebarre *Bergers des Cévennes*, Espace des hommes, Berger-Levrault, Paris, 1978

Anne Marie Brisebarre, Patrick Fabre, Guillaume Lebaudy (coordination) *Regards sur le pastoralisme contemporain en France*, Cardère Editeur, 2009

Rodolph Christin, *Dissidence de la broussaille*, Editions de l'atelier de création libertaire, Lyon, avril 2007

Estelle Deléage, *Ravages productivistes, résistances paysannes*, Editions Le bord de l'eau, 2013

Jean-Claude Duclos Le loup est dans la bergerie p 65-73 dans *L'Alpe 3 Transhumances*, Glénat 1999

Fanny Duperray, « Jocelyne Porcher, 2011, *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXIème siècle*, Paris, La Découverte, « Textes à l'Appui - Bibliothèque du MAUSS », 162 pages. », *Développement durable et territoires* [En ligne], vol. 5, n°2 | Juin 2014, URL : <http://developpementdurable.revues.org/10307>

Gérard Guérin Ouverture des milieux...ou maitrise de la fermeture des couverts pastoraux, Dans la revue *Pastum* numéro 101, 1^{er} trimestre 2014

Dominique Henry, Les paysages de l'affectif, article publié le 20/12/2013 sur *Projet de Paysage* - www.projetsdepaysage.fr

Margot Jobbé-Duval, *Evolution des pratiques pastorales dans le Diois*, 2014, communauté de communes du Diois.

Bruno Latour, La mondialisation fait-elle un monde habitable ? Territoire 2040, Prospectives périurbaines et autres fabriques de territoire, *Revue d'étude et de prospective* n° 2, pp. 9-18, DATAR, 2009

Olivier Lazzaroti, Habiter, aperçus d'une science géographique, dans *Cahiers de Géographie du Québec* volume 50, numéro 139, avril 2006

Quelques mots a propos de la condition géographique février 2010
<http://histoire-geo-ec.ac-amiens.fr/?Habiter-Quelques-mots-a-la-propos>

Guillaume Lebaudy, L'herbe, la brebis, le berger

Guillaume Lenclud, 1987, « La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur la notion de "tradition" et de "société traditionnelle" en ethnologie », *Terrain*, n° 9, pp. 110-123.

Marc Mallen Paroles de Bergers p 44-48, dans *L'Alpe 3 Transhumances*, Glénat 1999

avec Jean-Claude Duclos, Transhumance et biodiversité : du passé au présent In: *Revue de géographie alpine*. 1998, Tome 86 N°4. pp. 89-101.

Michel Meuret (coordinateur) *Un savoir faire de bergers*, Educagri Editions, 2010

Sebastien Mouret l'euthanasie des animaux d'élevage : un arrangement moral, *L'Esprit du temps* | *Études sur la mort* 2014/1 - n° 145 pages 83 à 94

Audrey Pegaz-Fiornet, Le pastoralisme en Cévennes dans *Pastoralisme méditerranée*, p39-47, 2010 Ed Lerin F.

Territoires et cultures transhumantes dans le Sud de la France. Façons de voir ou de vivre un patrimoine dans *Sciences Sociales & Pastoralisme* p87-94

Plaidoyer pour des écosystèmes non désertés par les bergers, un groupe de scientifiques, dans *Libération* le 12 octobre 2014

Jocelyne Porcher et Élisabeth Lécrivain, Bergers, chiens, brebis : un collectif de travail naturel ?, Paru dans *Études Rurales*, n° 189, p. 121-137.

Défendre l'élevage, un choix politique (contribution) dans *Contretemps*
<http://www.contretemps.eu> 14/07/2012

Michel Verdier *Saisons de bergers en Cévennes*, Equinoxe 2005